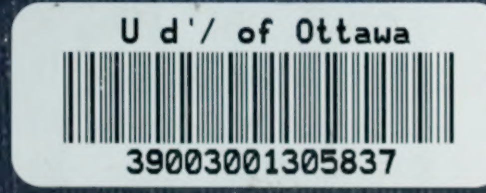
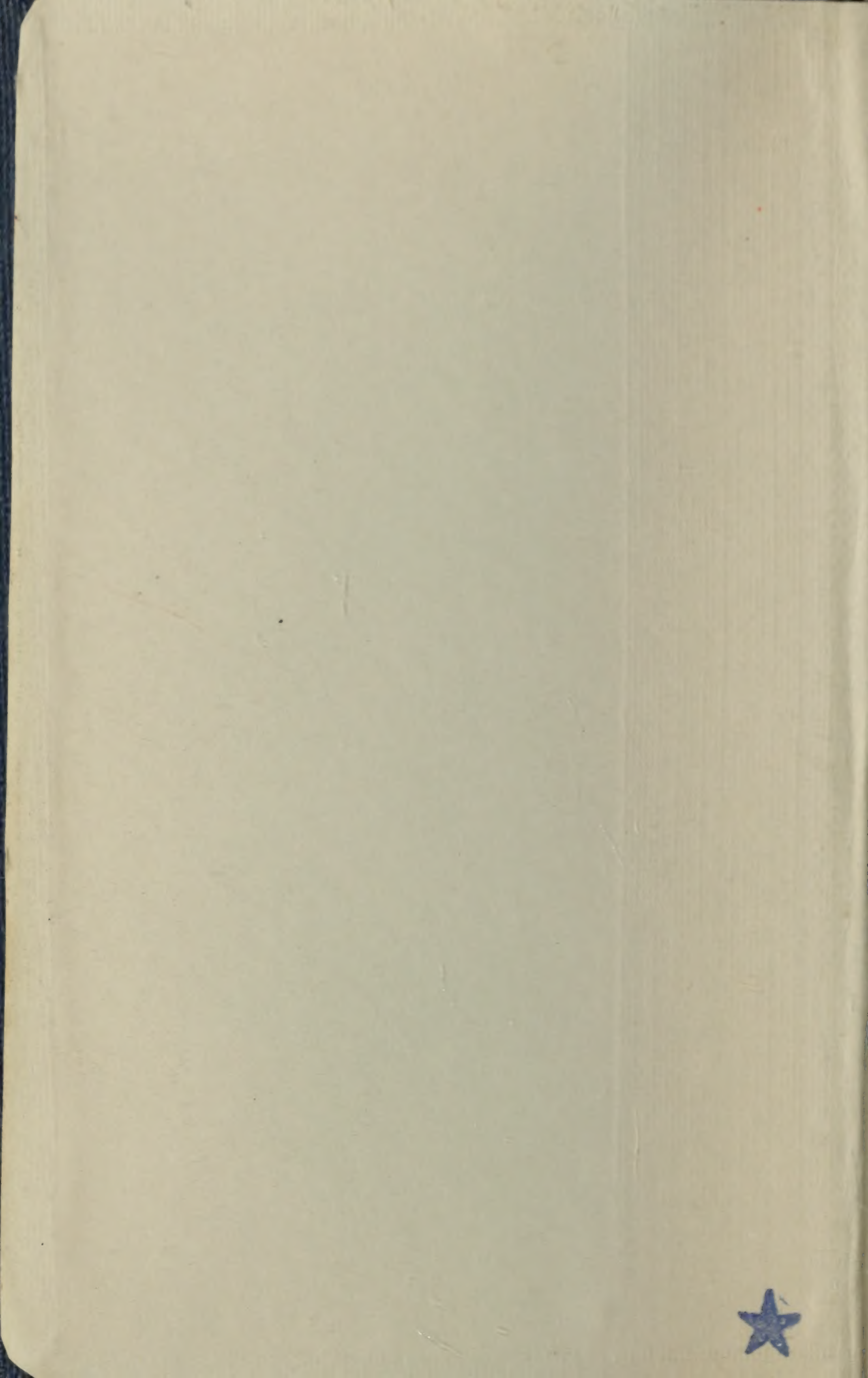

U d'/ of Ottawa
39003001305837



Bleu P.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

ESCHYLE - SOPHOCLE - EURIPIDE

DE LA MÊME COLLECTION

Homère. *Odyssée* (Analyse et extraits), par M. ALLÈGRE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Homère. *Iliade* (Analyse et extraits), par M. ALLÈGRE.

Plutarque. *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. LEMERCIER, doyen de la Faculté des lettres de Caen.

Plutarque. *Vies des Romains illustres* (Choix), par M. LEMERCIER.

Hérodote (Extraits), par M. CORRÉARD, professeur au lycée Charlemagne.

Tite-Live (Extraits), par M. H. LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

Virgile (Analyse et Extraits), par M. LANTOINE.

Xénophon (Analyse et Extraits), par M. VICTOR GLACHANT, professeur au lycée Condorcet.

Salluste, par M. H. LANTOINE.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Choix), par M. PUECH, maître de Conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Eschyle, Sophocle, Euripide. *Pièces choisies*, par M. PUECH.

Plaute, Térence (Extraits choisis), par M. AUG. AUDOLLENT, maître de Conférences à la Faculté des lettres de Clermont.

César, par M. H. LANTOINE.

Aristophane, pièces choisies, par M. FERTÉ, proviseur du lycée d'Amiens.

Sénèque (Extraits), par M. LEGRAND, professeur au lycée Buffon.

Cicéron. Traités, Discours, Lettres, par M. H. LANTOINE.

Tacite (Extraits), par M. H. LANTOINE.

51812. — Paris, Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus.

MAI 9 1974

COLLECTION LANTOINE

EXTRAITS DES CLASSIQUES GRECS ET LATINS

TRADUITS EN FRANÇAIS

ESCHYLE — SOPHOCLE — EURIPIDE

II

(*PIÈCES CHOISIES*)

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

AVEC UNE INTRODUCTION, UN INDEX ET DES NOTES

PAR

A. PUECH

Maitre de conférences à la Faculté des lettres de Paris

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN



PA
3828
.F7P8
1910
v. 2

ESCHYLE

ESCHYLE

PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ

NOTICE

Le *Prométhée enchaîné* est une tragédie d'un genre tout particulier, dont il n'y a guère à rapprocher que les *Euménides*. Ce n'est pas une légende héroïque qu'Eschyle traite cette fois; c'est une légende divine, un mythe. Le drame se joue non entre hommes, mais entre divinités. Un pareil sujet convenait merveilleusement au génie du vieux poète, toujours attiré par le merveilleux et le sublime.

Voici comment Eschyle a mis sur la scène cette histoire du châtiment infligé par Zeus à Prométhée, qu'Hésiode avait déjà racontée. Zeus, vainqueur des Titans, voulait détruire la race humaine. Prométhée, qui l'avait aidé dans la lutte et lui avait assuré la victoire, l'en empêcha. Il déroba le feu que les dieux gardaient jalousement, en montra l'usage aux hommes, les initia ainsi aux arts et à la civilisation. Mais il avait agi contre la volonté de Zeus, et celui-ci, d'autant plus inflexible que son règne était encore récent, lui infligea un châtiment exemplaire. Prométhée fut enchaîné sur un rocher, au bord d'un précipice affreux, dans les déserts de Scythie.

Le drame d'Eschyle s'ouvre par une scène qui nous montre Héphæstos, le Dieu du feu, le Vulcain des Latins, assisté de deux ministres de Zeus, Kratos et Bia (le Pouvoir et la Force), entraînant Prométhée au rocher. Les scènes suivantes nous font voir Prométhée, une fois enchaîné, successivement visité par les Océanides, qui forment le chœur et ne craignent pas de faire éclater toute leur sympathie pour lui, puis par le Dieu Océan, qui vient lui conseiller la modération, la soumission à

Zeus, et, avec une obséquiosité que le Titan repousse ironiquement, offre de s'entremettre pour obtenir sa grâce; enfin par Io, victime elle aussi de Zeus, puisque ses malheurs sont l'effet de la jalousie d'Héra. Chacune de ces visites est une occasion pour Prométhée de faire le récit de ses infortunes depuis leur origine, d'épancher sa douleur et sa colère, enfin de menacer Zeus, son bourreau: car Prométhée seul est en possession d'un secret redoutable : il connaît un danger terrible qui menace Zeus, et sait comment Zeus pourrait l'éviter. Aussi le maître des dieux envoie-t-il son messager Hermès exiger du Titan la révélation de ce secret, et, comme Prométhée refuse avec une obstination inflexible, son supplice est encore aggravé; au milieu d'une tempête horrible, il est englouti avec son rocher dans l'abîme qui s'ouvre.

On voit qu'entre le prologue et la catastrophe il n'y a pas d'action à proprement parler. Le drame est donc construit à peu près aussi simplement que les *Suppliantes* ou les *Perses*. Nous sommes bien encore aux débuts de la tragédie. Le poète tragique ne cherche pas à nouer une intrigue compliquée; il se contente de tirer d'un seul événement tout le pathétique qu'il renferme, et parvient d'ailleurs ainsi, par ce seul procédé, à produire une impression singulière de force et de grandeur.

On peut considérer comme certain que le *Prométhée enchaîné* faisait partie d'une *trilogie*, c'est-à-dire d'une de ces vastes compositions, où se plaisait Eschyle, et dont l'*Orestie* nous est un exemple, qui, en trois tragédies successives, traitaient trois épisodes successifs d'une même légende. *La trilogie*, augmentée d'un drame *satyrique*, c'est-à-dire d'une pièce bouffonne, dont les satyres formaient le chœur, s'appelait une *tétralogie*. Des autres pièces, auxquelles se trouvait associé le *Prométhée enchaîné*, il n'y en a qu'une dont nous puissions entrevoir le sujet et la composition; c'est celle qui le suivait immé-

diatement, le *Prométhée délivré*. Eschyle y montrait le Titan rendu à la lumière, mais toujours attaché à son rocher, cette fois non plus en Scythie, mais au Caucase. Zeus s'est déjà laissé un peu fléchir, et les autres Titans, retirés du Tartare, forment le chœur de la tragédie. Comme Prométhée le prédit lui-même dans le drame que l'on va lire, son salut est dû à *Héraclès* (Hercule), descendant d'Io. Héraclès, qui parcourt le monde en bienfaiteur de l'humanité, arrive aux lieux où Prométhée subit son supplice, et, après qu'il a appris de lui ses pérégrinations futures[1], il tue l'aigle qui se nourrissait du foie du Titan. Prométhée consent alors à révéler le secret qui concerne Zeus : Zeus doit se garder de s'unir, comme il allait le faire, à Thétis, car celle-ci doit donner le jour à un fils plus puissant que son père. Zeus, maintenant apaisé, consent à gracier Prométhée. — On manque de données précises sur la troisième tragédie qui complétait cet ensemble : elle s'appelait *Prométhée Purphoros ou porteur de feu*; mais quel en était le sujet? Précédait-elle le *Prométhée enchaîné*, et racontait-elle le vol du feu par le Titan? Suivait-elle au contraire le *Prométhée délivré*, et Eschyle y mettait-il en scène l'institution des « Prometheia », fêtes célébrées à Athènes en l'honneur du bienfaiteur de l'humanité? Tout cela est très incertain. Mais, puisqu'au moins le plan du *Prométhée délivré* est passablement connu par les fragments qui nous restent de la pièce, la pensée générale, l'idée directrice du poète dans toute cette trilogie ne peut nous échapper. Comme dans les *Euménides*, il montrait d'abord la lutte, puis la réconciliation des dieux anciens et des dieux nouveaux.

La date à laquelle Eschyle a composé cette grande œuvre est inconnue.]

1. On voit que cette scène faisait pendant à l'épisode d'Io dans le *Prométhée enchaîné*.

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

PERSONNAGES

PROMÉTHÉE.
LE CHŒUR DES OCÉANIDES.
HÉPHÆSTOS.
KRATOS (le Pouvoir)
BIA (la Force).
OCÉAN.
IO.
HERMÈS.

Le Pouvoir. — Nous sommes arrivés en cette terre lointaine, à la frontière de la Scythie, dans un désert sans hommes. Héphæstos, à toi maintenant d'accomplir les ordres que t'a donnés ton père, et d'attacher ce scélérat, sur ces rochers escarpés, dans des entraves indestructibles, avec des liens de fer. Car c'est lui qui t'a dérobé ton apanage[1], le feu brillant, père de toute industrie, et il l'a donné aux mortels : de ce crime envers les dieux il faut maintenant qu'il reçoive la peine, afin qu'il apprenne à subir avec résignation l'empire de Zeus, et qu'il renonce à sa complaisance pour l'humanité.

Héphæstos. — Pouvoir, et toi, Force, pour vous, les ordres de Zeus ont pris fin, et vous voilà quittes : quant à moi, le cœur me manque pour enchaîner un dieu, un frère, au bord de ce gouffre glacé! Cependant il faut que j'aie le courage de le faire; prendre à la légère les ordres de mon père, ce serait courir un grand danger! O fils trop habile de la prudente Thémis, c'est contre mon gré aussi

1. Mot à mot : ta fleur.

bien que contre le tien, que je vais te clouer à ce roc solitaire, à l'aide de ces chaînes d'airain impossibles à délier, en ce lieu où tu n'entendras la voix, où tu ne verras la forme d'aucun homme, où peu à peu l'ardeur dévorante du soleil brûlera le teint de ta peau; et c'est avec joie que tu verras la nuit au manteau semé d'étoiles te dérober la lumière, avec joie aussi le soleil fondre le givre[1] matinal! Toujours la souffrance du mal présent te consumera : celui qui t'en délivrera est encore à naître! Voilà ce que tu as gagné à être bienveillant pour les hommes! Toi, un dieu, sans craindre la colère des dieux, tu as donné aux hommes des privilèges auxquels ils n'avaient pas droit. Aussi tu monteras ta faction, attaché à ce rocher horrible, toujours debout, sans sommeil, sans plier le genou; et tu pousseras sans cesse des lamentations et des gémissements inutiles : car la volonté de Zeus est inflexible, et tout pouvoir nouveau est dur.

Le Pouvoir. — Eh bien, qu'attends-tu? Pourquoi cette pitié vaine? Pourquoi n'exècres-tu pas ce Dieu, qui a livré tes privilèges aux mortels?

Héphestos. — La parenté et l'amitié sont des liens[2] bien forts.

Le Pouvoir. — Je l'accorde : mais comment ne pas obéir à la parole de ton père? N'est-ce pas là ce qui est le plus à craindre?

Héphestos. — Toujours tu es impitoyable et superbe.

Le Pouvoir. — A quoi sert de s'apitoyer sur lui? Ne prends pas une peine inutile.

1. C'est-à-dire, tu souhaiteras toujours changer d'état, mais tu souffriras toujours de même.

2. Héphaestos s'intéresse à Prométhée, non seulement comme un dieu à un autre dieu, mais encore à cause du caractère commun de leurs attributions. Le culte attique rapprochait Prométhée d'Héphaestos et d'Athéné, toutes divinités de l'invention, des arts, de l'industrie.

Héphæstos. — Oh que soient maudites mes mains industrieuses!

Le Pouvoir. — Pourquoi les maudire? En vérité, ton art n'est pour rien dans ce malheur.

Héphæstos. — Cependant je voudrais qu'un autre l'eût reçu en partage!

Le Pouvoir. — Tout destin a ses peines, sauf celui de Zeus qui règne sur les dieux. Nul n'est libre, excepté Zeus.

Héphæstos. — Je le sais; qui l'ignore? Et je n'ai rien à répondre.

Le Pouvoir. — Hâte-toi donc de l'enchaîner, afin que ton père ne surprenne pas tes hésitations.

Héphæstos. — Voici des bracelets tout prêts pour ses bras.

Le Pouvoir. — Entoures-en ses mains; et rive-les avec force de ton marteau; cloue-le contre les rochers.

Héphæstos. — Tu le vois, l'œuvre s'accomplit et ne tarde pas.

Le Pouvoir. — Frappe plus fort, serre, ne lâche pas. Car il est habile à sortir du pas le plus difficile.

Héphæstos. — Voici déjà un bras solidement fixé.

Le Pouvoir. — Et maintenant attache aussi l'autre, fortement, afin qu'il apprenne, cet esprit ingénieux, qu'il est inférieur à Zeus.

Héphæstos. — Excepté lui, nul n'aura à me faire reproche.

Le Pouvoir. — Maintenant, vigoureusement, enfonce-lui dans la poitrine la dent impitoyable d'un coin de fer.

Héphæstos. — Ah! Prométhée, je gémis sur ton supplice.

Le Pouvoir. — Des lenteurs encore, et de la pitié pour les ennemis de Zeus! prends garde de ne pas avoir un jour à t'apitoyer sur toi-même!

Héphæstos. — C'est un spectacle horrible à voir.

Le Pouvoir. — C'est un supplice mérité. Allons! autour de ses flancs jette les entraves.

Héphæstos. — Il faut bien que je le fasse; ainsi, cesse ces instances inutiles.

Le Pouvoir. — Non, je ne cesserai pas, et je t'exciterai encore. En bas maintenant, encercle de force ses jambes.

Héphæstos. — Voilà la chose faite sans grand'peine.

Le Pouvoir. — Maintenant, frappe vigoureusement les chaînes; que leurs clous pénètrent dans les chairs; souviens-toi que terrible est l'œil du maître dont tu accomplis la volonté.

Héphæstos. — Tes paroles répondent à ton aspect[1].

Le Pouvoir. — Attendris-toi, si tu veux, mais ne me reproche pas mon énergie et la rudesse de ma colère.

Héphæstos. — Partons : il est pris de tous ses membres, comme dans un filet.

Le Pouvoir. — A présent, là, blasphème à ton aise, et dérobe les biens des Dieux pour en faire cadeau aux mortels éphémères. Que peuvent-ils pour soulager ton malheur? C'est faussement que les dieux t'appellent Prométhée[2]; tu as besoin toi-même d'un aide prévoyant pour te délivrer de ces entraves bien faites!

(Héphæstos, le Pouvoir et la Force se retirent.)

Prométhée. — O divin éther, et vous, souffles aux ailes rapides, ô sources des fleuves, et toi, sourire infini des vagues marines, ô terre, mère de toutes choses, et toi, œil du soleil qui vois tout, c'est vous que j'invoque! Voyez ce que les dieux font souffrir à un dieu! Voyez dans quelle ignominie, déchiré, pendant des milliers d'années, il me faudra me débattre! Voilà les liens honteux qu'a ima-

1. L'acteur qui jouait ce rôle avait sans doute un masque hideux et effrayant.

2. Nom qui signifie : le Prévoyant.

ginés pour me réduire le nouveau souverain des Bienheureux! Hélas, hélas! je gémis sur ma souffrance présente et sur ma souffrance à venir; quand se lèvera le jour qui mettra fin à mes maux?

Et cependant que dis-je? Je sais exactement, à l'avance, l'avenir; aucune souffrance imprévue ne m'arrivera. Il faut que je supporte de mon mieux le destin fatal, et que je n'oublie pas que la force de la nécessité est inéluctable. Mais garder le silence sur mon infortune et ne pas le garder m'est également impossible. Car c'est pour avoir été utile aux hommes que me voilà en proie, malheureux, à ce destin! L'enfermant dans une férule, j'ai dérobé secrètement la source du feu, qui est devenu pour les mortels le maître de tous les arts et la grande ressource. C'est cette faute que j'expie, lié, à la face des cieux, par ces chaînes infâmes. Ah! hélas! hélas!

Mais quel son, quel parfum indicibles ont volé jusqu'à moi? Viennent-ils d'un Dieu, d'un mortel, ou d'un être humain et divin à la fois? Vers ce rocher lointain, quelqu'un est-il venu voir mon supplice? Que me veut-il? Contemplez le dieu infortuné, le dieu captif, l'ennemi de Zeus, devenu un objet de haine pour tous les dieux qui hantent la cour de Zeus, et cela, par excès d'amour pour les hommes. Hélas! hélas! n'entends-je pas de nouveau comme un vol d'oiseaux qui s'approche? l'air frémit sous le frôlement léger des ailes. Ah! je redoute tout ce qui m'approche.

Le Chœur des Océanides[1]. — Ne crains rien; elle est ton amie, cette troupe qui, à tire-d'aile, est venue vers ce rocher, triomphant, non sans peine, des résistances d'un père. Les vents rapides m'ont portée jusqu'ici. Car le bruit de l'acier, résonnant sous le marteau, a pénétré jusqu'au

1. C'est la parodos.

fond de nos grottes, et mon effroi a triomphé de ma pudeur modeste : pieds nus, j'ai couru, je suis venue sur ce char ailé!

Prométhée. — Hélas! hélas! filles de la féconde Thétys, vous qui avez pour père celui qui, de son flot inépuisable, entoure toute la terre, l'Océan, contemplez-moi, voyez par quels liens fixé à ce rocher, au sommet abrupt de ce précipice, je monterai ma triste faction!

Le Chœur. — Je le vois, Prométhée, et l'effroi fait monter à mes yeux un nuage chargé de pleurs, quand j'aperçois ton corps, condamné à se dessécher contre le roc, dans ces liens de fer infâmes! De nouveaux pilotes gouvernent l'Olympe : Zeus, maître souverain, impose ses lois nouvelles, et maintenant, il anéantit les puissances d'avant lui.

Prométhée. — Si du moins il m'avait envoyé sous la terre, au bas de l'Hadès qui reçoit les morts, dans le Tartare infini! Si c'était là qu'il m'eût chargé de chaînes féroces, inéluctables, de sorte que nul des dieux, nul des hommes ne se réjouît de mes maux! Mais maintenant, jouet des airs, infortuné, je donne à mes ennemis la joie de voir mon supplice!

Le Chœur. — Qui des dieux aurait le cœur assez dur pour s'en réjouir? Qui ne compatit à tes maux, sauf Zeus? Lui, rancunier toujours, l'esprit inflexible, il maîtrise la race d'Ouranos, et ne cessera pas avant d'avoir rassasié son cœur, si, par quelque surprise, quelqu'un ne s'empare de son inexpugnable souveraineté!

Prométhée. — Et cependant, tout enchaîné que je suis dans ces honteuses entraves, il aura encore besoin de moi, le roi des bienheureux, pour que je lui révèle le dessein nouveau, qui le priverait du sceptre et de l'honneur. Et alors il ne me charmera pas par les séductions doucereuses de sa parole persuasive, et il ne m'ef-

frayera pas par ses dures menaces : je ne lui dirai rien, jusqu'à ce qu'il m'ait délivré de ces liens affreux, et qu'il ait consenti à me payer la rançon de cet outrage.

Le Chœur. — Tu es hardi, et tu ne cèdes pas aux maux amers, mais ta bouche a trop de franchise. Une crainte perçante a troublé mon esprit : je m'effraye de ton sort ; où sera ton refuge, où verras-tu le terme de tes maux ? Car le fils de Kronos est inflexible, et son cœur intraitable.

Prométhée. — Je sais qu'il est dur, et qu'il n'a d'autre justice que son caprice. Cependant, je le crois, le jour viendra où il s'adoucira, à l'heure du danger. Alors, apaisant sa colère indomptable, pour la paix, pour la réconciliation, il viendra de lui-même vers moi qui l'accueillerai.

Le Chœur. — Dévoile tout, dis-nous tout le mystère ; quel grief Zeus a-t-il contre toi, pour te tourmenter si terriblement ? Apprends-le-nous, si ce récit ne te peine pas.

Prométhée. — Il m'est pénible de le dire, et pénible de le taire : l'un et l'autre me sont douloureux. — Dès que la haine se mit entre les dieux, et que la discorde commença à naître entre eux, quand les uns voulaient chasser Kronos de son trône, pour que Zeus régnât désormais, et que les autres au contraire faisaient effort pour que Zeus jamais n'eût l'empire sur les dieux, alors, moi qui savais ce qu'il y avait de mieux à faire, je ne pus persuader les Titans, les fils du Ciel et de la Terre ; dans leur orgueil violent, ils dédaignaient les ruses subtiles, et croyaient que sans peine ils l'emporteraient par la force. Mais plus d'une fois ma mère, Thémis qu'on appelle aussi la Terre[1], personne unique sous des noms divers, m'avait prédit où

1. Eschyle identifie ici Thémis et Gæa (la Terre), qu'on distinguait d'ordinaire, et que lui-même distingue dans les *Euménides*.

devaient aboutir les destins; je savais que ce n'était pas de la force et de la violence, mais de la ruse que le succès dépendait! Quand je donnai ces conseils aux Titans, ils ne daignèrent pas en tenir compte. Le meilleur des partis possibles me parut être alors de prendre ma mère avec moi et de me rallier à Zeus, qui souhaitait mon concours. Mes conseils lui donnèrent la victoire. Le gouffre noir du Tartare recouvrit l'antique Kronos avec ses alliés[1]. Voilà le service que j'ai rendu au maître des dieux, et vous voyez par quelle terrible récompense il m'a répondu. C'est toujours le vice de la tyrannie, de ne pas se fier aux amis. Ce que vous me demandez donc, — pourquoi il me torture ainsi, — je vais vous l'apprendre. Dès qu'il se fut assis sur le trône de son père, aussitôt il attribua à chacun des dieux sa prérogative, il leur fit leur part de pouvoir, mais des mortels infortunés il ne tint aucun compte; il voulait anéantir toute leur race et en créer une nouvelle. Et nul n'y mit obstacle, sauf moi. Mais moi, je l'osai; j'empêchai les mortels d'être exterminés et de descendre dans l'Hadès. Voilà pourquoi je suis accablé par ces souffrances, dures à souffrir, pitoyables à voir. J'ai eu pitié des mortels, et on n'a pas eu pitié de moi, mais j'ai été traité ainsi, impitoyablement, spectacle honteux pour Zeus!

Le Chœur. — Il faut qu'il ait le cœur de pierre ou de fer, celui qui, Prométhée, ne compatit pas à tes maux; pour moi, je n'ai pas désiré voir un tel spectacle, et l'ayant vu, je me sens le cœur désolé.

Prométhée. — Mes ennemis mêmes auraient pitié de moi.

Le Chœur. — N'as-tu pas fait autre chose que ce que tu viens de dire?

1. Les Titans.

Prométhée. — J'ai empêché les mortels de prévoir leur destin.

Le Chœur. — Quel remède as-tu trouvé à ce mal?

Prométhée. — J'ai placé dans leur cœur l'espérance aveugle.

Le Chœur. — C'est un grand bienfait qu'ils te doivent.

Prométhée. — Et de plus, je leur ai donné le feu.

Le Chœur. — Et maintenant ces êtres d'un jour possèdent l'étincelle ardente?

Prométhée. — Oui, et grâce à elle, ils apprendront des arts sans nombre.

Le Chœur. — C'est pour ces crimes que Zeus....

Prométhée. — ... Me torture et ne met pas de cesse à mes maux.

Le Chœur. — N'y a-t-il pas de terme fixé à ton supplice?

Prométhée. — Aucun autre que son bon plaisir.

Le Chœur. — Quand donc voudra-t-il t'épargner? Quelle est ton espérance? Ne vois-tu pas que tu as failli? Dire que tu as failli n'est pas cependant un plaisir pour moi, et c'est pour toi une souffrance. — Mais laissons cela, et cherche quelque moyen de salut.

Prométhée. — Il est aisé pour quiconque a le pied hors du malheur de conseiller et de reprendre le malheureux. Pour moi, je savais tout cela. Si j'ai failli, je l'ai voulu, je l'ai voulu, je ne le nierai pas : pour aider les mortels, je suis allé moi-même au-devant de la peine. Cependant je ne pensais pas que le châtiment fût tel, et que je dusse dépérir ainsi sur ces rocs élevés, sur cette cime déserte et perdue! Et vous, ne vous lamentez pas sur mes maux présents, mais descendez de ce char et écoutez le destin qui m'est réservé, afin que vous sachiez tout! Entendez-moi, venez donner votre sympathie à celui qui souffre. La peine errante s'abat un jour sur l'un, un jour sur l'autre : toujours il en est ainsi.

Le Chœur. — Nous ne résistons pas à tes instances, Prométhée. Voici que, laissant d'un pied léger notre char rapide, et l'air, chemin limpide des oiseaux, j'irai sur ce rude rocher, désireuse d'apprendre tout entière ton infortune.

Océan. — Je suis venu vers toi, Prométhée, et me voici au terme de la longue route que j'ai faite, monté sur ce monstre aux ailes rapides[1], qui obéit à ma pensée sans que, pour le conduire, j'aie besoin du frein. Sache-le, je compatis à ton malheur ; la parenté qui nous unit m'y oblige et, à défaut même de ce lien, le sort de personne ne pourrait me toucher plus que le tien. Tu auras la preuve que mon langage est sincère, et qu'il n'est pas l'effet d'une vaine complaisance. Oui, dis-moi en quoi je puis t'aider ; tu verras que tu n'as pas d'ami plus sûr qu'Océan.

Prométhée. — Eh quoi ! qu'est-ce donc ? Toi aussi, tu es venu voir mon supplice ! Comment as-tu osé quitter le fleuve qui porte ton nom, et tes grottes de rochers, formées par la nature, pour venir en cette terre, mère du fer[2] ? Est-ce pour voir mes maux, et y compatir ? Alors, contemple ce spectacle ; vois quelles tortures m'a infligées Zeus, à moi son ami, à moi qui l'ai aidé à établir son pouvoir !

Océan. — Je le vois, Prométhée, et je veux te donner un bon conseil, quelque habile que tu sois. Connais-toi toi-même et prends des sentiments nouveaux ; car c'est un nouveau maître qui règne sur les dieux. Si tu lances ainsi des discours hardis et acérés, Zeus peut-être t'entendra, si éloigné que soit d'ici son trône sublime, et tous les maux que tu souffres maintenant ne te paraîtront qu'un jeu auprès de ceux que tu auras attirés sur toi.

1. C'est une sorte d'hippogryphe.
2. La Scythie.

Ainsi donc, ô malheureux, fais taire ta passion et cherche un moyen de salut. Il se peut que mes propos te paraissent surannés, et cependant tel est bien le salaire réservé à ceux dont la langue est intempérante. Tu ne veux pas entendre parler d'être humble, et de céder à l'infortune ; c'est vouloir ajouter d'autres malheurs à ceux qui te frappent déjà. Mais si tu veux écouter mes leçons, tu ne regimberas pas contre l'aiguillon ; songe que le monarque qui règne aujourd'hui est dur et n'a de comptes à rendre à personne. Pour moi, j'irai tenter de te délivrer, si je le puis, de ce supplice ; de ton côté, reste calme et mets un frein à ta bouche. Ne sais-tu pas, toi qui es si habile, que celui dont la langue est vaine s'expose au châtiment ?

Prométhée. — Je te félicite de n'avoir pas manqué aux devoirs de l'amitié, puisque tu as eu le courage de prendre part à mes maux. Mais maintenant, c'est assez ; quitte ce souci. Car tu ne saurais fléchir Zeus ; il n'est pas aisé de le fléchir. Prends garde plutôt que cette visite ne t'expose toi-même à quelque danger.

Océan. — Tu es meilleur conseiller pour les autres que pour toi-même : ce sont les faits mêmes qui me le prouvent, et non des paroles. Mais tu ne me détourneras pas de mon projet : je me vante, oui, je me vante que Zeus m'accordera la faveur de te délivrer de ces souffrances.

Prométhée. — Certes, je te loue, et ne cesserai pas de te louer, car ton zèle est sans égal. Cependant ne prends pas cette peine ; c'est en vain que tu la prendrais, si tu veux bien la prendre. Reste en paix, et tiens-toi en dehors de tout ceci. Si je suis malheureux moi-même, je ne voudrais entraîner personne dans mon malheur. Non certes ; car, je n'oublie pas le sort de mon frère Atlas, qui, aux lieux où le soleil se couche, se tient debout, portant sur ses épaules, fardeau terrible, la colonne du

ciel et de la terre[1]. Et je n'ai pas moins pitié du fils de la terre qui habitait les antres de la Cilicie, monstre redoutable aux cent têtes, dompté cependant, je l'ai vu, lui, qui lutta contre tous les dieux, l'impétueux Typhon, Typhon aux gueules formidables, qui répandent la terreur par leurs sifflements. Ses yeux dardaient un regard terrible comme l'éclair, et il semblait qu'il dût ruiner par la force le pouvoir de Zeus. Mais du haut du ciel s'abattit sur lui le trait toujours en éveil de Zeus, la foudre ardente, qui fit taire ses insolentes bravades. Frappé en plein cœur, il fut consumé et sa force fut anéantie par le tonnerre. Et maintenant, impuissant, inerte, son corps gît auprès du détroit de Sicile, écrasé sous les ruines de l'Etna, tandis qu'établi à la cime du mont, Héphæstos travaille dans sa forge. De là s'échapperont un jour des fleuves de feu qui, de leurs mâchoires sauvages, dévoreront les plaines de la féconde Sicile[2]. C'est ainsi que Typhon exhalera sa bouillante colère, lançant ses traits ardents et terribles, comme une tempête de flamme, quoique la foudre de Zeus l'ait réduit en cendres. Tu n'ignores pas tout cela, et tu n'as pas besoin que je te l'apprenne : sauve-toi donc comme tu sais le faire[3]. Pour moi, je continuerai à subir mon sort, jusqu'à ce que Zeus calme sa colère.

OCÉAN. — Ne reconnais-tu donc pas, Prométhée, que c'est la parole qui guérit les emportements de la colère ?

1. C'est-à-dire : la colonne qui porte le ciel et la terre, ou peut-être plutôt : qui sépare le ciel de la terre.

2. Eschyle, en prêtant cette prédiction à son héros, songe à l'éruption qui eut lieu de son temps, en 479 ou 478, et que Pindare (IVe Pythique) a aussi décrite.

3. Prométhée veut dire qu'Océan ayant gardé la neutralité dans la guerre des Dieux et des Titans, n'a qu'à montrer encore la même prudence. La tirade sur Atlas et Typhon est attribuée par les manuscrits à Océan, mais a été rendue avec vraisemblance à Prométhée par les critiques.

Prométhée. — Oui, si l'on sait s'y prendre quand il le faut, pour adoucir un cœur ; mais non, quand on prétend réprimer de force la colère en pleine effervescence.

Océan. — Mais quel est le danger auquel m'expose, dis-tu, l'audace de mon zèle ? Apprends-le-moi.

Prométhée. — Peine perdue ! simplicité naïve !

Océan. — Eh bien ! laisse-moi souffrir de ce mal ; ne pas paraître sage, c'est la meilleure garantie de l'être en réalité.

Prométhée. — C'est bien assez déjà que, moi, j'aie encouru ce reproche.

Océan. — Tu me fais entendre clairement, je le vois, que je n'ai qu'à m'en retourner.

Prométhée. — Prends garde que ta pitié pour moi ne t'expose à la haine.

Océan. — A celle du nouveau maître qui possède le pouvoir suprême ?

Prométhée. — Oui, crains d'irriter son cœur.

Océan. — Ton malheur est une leçon, Prométhée.

Prométhée. — Allons, hâte-toi, sauve-toi ; écoute la bonne inspiration que tu as en ce moment.

Océan. — Tu n'avais pas besoin de me stimuler ainsi ; j'allais partir. Déjà mon quadrupède ailé bat de ses ailes les routes unies de l'air et il a hâte de plier le genou dans son étable.

Le Chœur[1]. — Je plains ta fatale destinée, Prométhée, et, goutte à goutte, de mes yeux, je laisse tomber de tendres larmes ; leurs humides ruisseaux ont trempé mes joues. Zeus, maître absolu, en décrétant ces rigueurs monstrueuses, fait insolemment parade de sa force[2] vis-à-vis des dieux d'autrefois.

La terre tout entière a gémi ; tes antiques honneurs et

1. Premier stasimon.
2. Mot à mot : sa lance.

ceux de tes frères, ils les pleurent tous, ceux qui habitent le sol pur de l'Asie ; à tes souffrances, dignes de pitié, compatissent les mortels.

Les vierges qui habitent la terre de Colchide[1], intrépides au combat, et les peuples de la Scythie qui occupent les extrémités de la terre, près de la mer Mæotide,

Et les guerriers, fleur de l'Arabie[2], ceux qui habitent la haute citadelle près du Caucase, armée redoutable, aux lances acérées et frémissantes, tous ont pitié de toi.

Jusqu'ici, je n'avais vu qu'un autre dieu, dompté par un supplice inéluctable, Atlas, à la force puissante, incomparable, qui porte sur son dos la terre et le ciel.

Et le flot de la mer mugit, l'abîme gémit, le noir gouffre d'Hadès rugit, et les sources des fleuves au cours pur gémissent sur ce lamentable désastre.

Prométhée. — Ne pensez pas que je me taise par orgueil et par arrogance ; mais mon cœur est rongé par le sentiment de mes maux, quand je me vois ainsi outragé ! Car, pourtant, à quel autre que moi ces dieux nouveaux doivent-ils leurs prérogatives ? Mais laissons cela ; vous le savez, à quoi bon le redire ? Écoutez plutôt les peines des mortels, et combien grande était leur ignorance avant que je leur eusse donné l'intelligence et la raison. Je vais vous le dire, sans faire aucun reproche aux hommes, mais pour vous montrer l'affection que dénotent mes bienfaits. Dans le principe, ils avaient des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, et semblables à des songes, ils perdaient au hasard toute leur longue vie ; ils ne savaient ni bâtir des maisons de briques exposées aux rayons du soleil, ni travailler le bois ; mais

1. Les Amazones.

2. Texte douteux, qu'il faut probablement corriger, par exemple, par : l'Arie, le pays des Ariens, des Persans. La citadelle dont il est question est sans doute celle d'Ecbatane.

ils habitaient sous terre, comme des fourmis agiles, dans des antres, dans des trous sans soleil. Pour eux, aucun signe certain de l'hiver ou du printemps fleuri, ou de l'automne fécond, mais ils faisaient tout sans discernement, jusqu'au moment où je leur fis connaître les levers des astres et leurs couchers, difficiles à distinguer. Pour eux aussi, j'inventai le nombre, l'invention par excellence, et les combinaisons des lettres, mémoire universelle, nourricière des Muses. Le premier encore je domestiquai les bêtes de somme, je les fis obéir sous le joug et sous la selle, afin qu'elles devinssent pour les mortels des auxiliaires dans leurs plus pénibles travaux, et j'attelai aux chars les chevaux dociles à la bride, luxe de la richesse fière. Aucun autre que moi n'inventa ces véhicules des matelots qui errent sur les mers[1] portés par leurs ailes de lin ! Telles sont les inventions que j'ai imaginées, infortuné ! pour les mortels, et cependant je ne puis rien trouver pour me délivrer de ma souffrance présente !

Le Chœur. — Tu as souffert un supplice odieux ; tu as été déçu dans ton attente ; tu ne sais que faire, et comme un mauvais médecin surpris par une maladie, tu te désespères et tu ne sais par quels remèdes te guérir.

Prométhée. — Écoute le reste et tu t'étonneras plus encore : écoute quels arts, quels procédés j'ai imaginés ! D'abord — c'est le plus admirable — si quelqu'un tombait malade, il n'y avait pas de secours à espérer, ni potion, ni onguent, ni aliment bienfaisant ; ils périssaient, faute de remède, jusqu'au moment où je leur appris les préparations salutaires et calmantes, grâce auxquelles ils se défendent contre toutes les maladies. J'ai réglé les divers modes de divination, et le premier j'ai enseigné à discerner les songes qui doivent se réaliser, et j'ai fixé

1. Les vaisseaux.

pour les hommes le sens des bruits et des rencontres fatidiques. J'ai fixé aussi avec exactitude quels sont, parmi les oiseaux aux serres crochues, ceux qui sont favorables et ceux qui sont funestes. J'ai enseigné aux mortels les mœurs de chacun d'eux, leurs haines ou leurs sympathies mutuelles et leurs rassemblements. Je leur ai montré comment les entrailles doivent être lisses, quelle couleur elles doivent avoir pour être agréables aux dieux ; je leur ai fait connaître les divers aspects propices des lobes du foie. J'ai brûlé les membres recouverts de graisse et l'os du fémur, initiant les mortels à un art difficile, et j'ai rendu clairs pour eux les signes que donne la flamme, obscurs jusque-là[1]. J'ai fait tout cela, et les trésors cachés aux hommes sous les profondeurs de la terre, l'airain, le fer, l'argent et l'or, qui pourrait dire qu'il les a découverts avant moi ? Nul, je le sais bien, ou ce ne serait que paroles vaines ! En un mot, sache-le, tous les arts sont venus aux mortels de Prométhée.

LE CHŒUR. — Maintenant donc, toi qui as secouru les mortels mal à propos, ne va pas t'oublier toi-même dans ton malheur. Car j'ai bon espoir que, délivré de tes liens, le jour viendra où tu ne seras pas inférieur à Zeus.

PROMÉTHÉE. — Pour un tel dénouement, les destins ne sont pas encore remplis ; les temps ne sont pas mûrs. Ce n'est qu'après avoir été affligé de mille peines, de mille maux que j'échapperai à ces chaînes. Tout mon art est vaincu par la nécessité.

LE CHŒUR. — Quel est donc le pilote qui gouverne la nécessité ?

1. Prométhée indique successivement les divers modes de divination usités chez les Grecs : l'interprétation des signes fortuits (bruits, rencontres, etc.); celle des songes ; les présages fournis par les oiseaux ; ceux que donnent les entrailles des victimes ; ceux que donne la flamme du sacrifice.

Prométhée. — Les trois Mœres et les Érinnyes à la mémoire fidèle.

Le Chœur. — Zeus leur est donc soumis?

Prométhée. — Lui-même ne peut se soustraire au destin.

Le Chœur. — Mais quel est le destin de Zeus, si ce n'est d'avoir toujours l'empire?

Prométhée. — Cela, tu ne le sauras pas; ne le demande pas.

Le Chœur. — C'est donc un auguste mystère que tu gardes pour toi?

Prométhée. — Parlez d'autre chose; pour cela, le temps n'est pas venu d'en parler; au contraire, ce secret doit être plus que jamais caché. C'est en le conservant que je parviendrai à échapper à ces liens honteux et à ces infortunes.

Le Chœur. — Que jamais Zeus, l'arbitre de toutes choses, ne m'oppose sa force et ne me soit contraire! Puissé-je ne pas négliger les dieux, m'empressant aux festins sacrés pour lesquels on sacrifie les bœufs, près du cours inépuisable de l'Océan, mon père! Que je ne les offense pas par mes paroles! Mais que la piété reste en mon cœur et ne s'y efface pas!

Il est doux de vivre une longue vie dans l'espoir confiant, le cœur gonflé de joies brillantes! Mais je frémis en te voyant déchiré par mille maux. Car, sans crainte devant Zeus, obstiné dans ta pensée solitaire, tu aimes trop les mortels, ô Prométhée!

Mais à ton bienfait nul bienfait ne répond; ô mon ami! dis-moi quel secours tu espères, quelle aide de la part des mortels? Tu n'as donc pas vu l'impuissance vaine à laquelle est condamnée la race misérable des hommes, dans sa vie pareille à un songe? Non, les conseils des mortels ne peuvent prévaloir contre l'ordre établi par Zeus.

C'est ce que m'apprend le triste spectacle de ton infortune, ô Prométhée! Comme ils ressemblent peu l'un à l'autre, le chant que nous te chantons aujourd'hui, et celui que, je m'en souviens, près du bain[1], près du lit nuptial, j'ai chanté pour célébrer ton hyménée lorsque tu conduisais dans ta demeure Hésione, notre sœur, l'épouse dont tu avais gagné le cœur par tes présents et qui venait partager ta couche.

Io[2]. — Où suis-je? chez quels hommes? quel est celui que je vois, lié à ces rochers, exposé à tous les vents? Quelle est la faute qu'il expie? Dites-moi en quel pays, infortunée, m'ont entraînée mes courses errantes?

Hélas! ah! ah! De nouveau, comme la piqûre d'un taon, la terreur m'aiguillonne. Malheureuse! je vois le fantôme d'Argus, fils de la terre! Ah! sauvez-moi! c'est bien lui, le bouvier aux cent yeux! Il s'approche, l'œil rusé, ce mort qui échappe sans cesse à la terre; qui me donne la chasse, sorti de l'Hadès, et sans relâche me pousse, affamée, sur le sable de la grève!

J'entends sa flûte de roseau, aux tuyaux unis par la cire, faire retentir le chant qui donne le sommeil! Hélas! hélas! où m'entraînent mes courses vagabondes? Pourquoi donc, ô fils de Kronos, pour quelle faute m'as-tu enchaînée à cette peine? Ah! pourquoi me tourmenter ainsi, tremblante, en proie au délire qui me perce comme un taon? Brûle-moi dans le feu, ou ensevelis-moi sous terre, ou donne-moi en pâture aux monstres marins; ne repousse pas mon humble prière, ô maître! Assez longtemps m'ont fatiguée mes courses vagabondes, et je ne puis savoir la fin de mes épreuves! — Entends-tu la voix de la jeune fille aux cornes de génisse?

1. Le bain par lequel on se purifiait, le jour des noces.

2. Io apparait égarée, en proie au délire : elle porte sur le front deux petites cornes qui rappellent sa métamorphose en génisse.

Prométhée. — Comment n'entendrais-je pas la fille d'Inachos, poursuivie par le taon furieux? Elle a mis la flamme d'amour au cœur de Zeus, et maintenant, victime de la haine d'Héra, elle est emportée de force dans ces voyages sans fin!

Io. — Comment peux-tu nommer le nom de mon père? Dis-le-moi, qui es-tu? quel est celui qui, malheureux, s'adresse à moi, malheureuse, en connaissant si bien mes maux? Tu as nommé le mal envoyé par les dieux, qui me dévore, me piquant des aiguillons de la démence vagabonde, hélas! Je viens, affamée, bondissante, sous l'impulsion d'une force qui m'outrage, domptée par la vengeance d'Héra! Quels infortunés souffrent des maux pareils aux miens? Mais apprends-moi clairement ce qu'il me reste à souffrir; montre-moi, si tu le sais, le moyen d'échapper à mes maux, le remède! Dis-le-moi, réponds à la vierge errante.

Prométhée. — Je te dirai clairement tout ce que tu désires apprendre; je parlerai sans ambages, simplement, comme il est juste de le faire envers des amis. Je suis celui qui a donné le feu aux hommes, Prométhée.

Io. — O bienfaiteur commun de tous les mortels, infortuné Prométhée, pourquoi souffres-tu ce supplice?

Prométhée. — A peine ai-je fini de raconter mes malheurs.

Io. — Ne m'accorderas-tu pas cependant, à moi aussi, la faveur que je te demande?

Prométhée. — Laquelle? dis-le; tu sauras de moi tout ce que tu veux.

Io. — Apprends-moi qui t'a cloué à ce rocher?

Prométhée. — La volonté de Zeus, et la main d'Héphæstos.

Io. — Mais quelle faute expies-tu ainsi?

Prométhée. — Ce que je t'ai dit est suffisant.

Io. — Mais en outre apprends-moi quand prendront fin mes courses fatales?

Prométhée. — Mieux vaut pour toi ne pas l'apprendre que l'apprendre.

Io. — Non, ne me cache pas mes maux futurs, puisque aussi bien je n'y puis échapper.

Prométhée. — Ce n'est pas que je veuille te refuser cette faveur.

Io. — Pourquoi tarder alors à tout me révéler?

Prométhée. — Ce n'est point mauvaise volonté de ma part, mais je crains de jeter le trouble dans ton âme.

Io. — Ne te préoccupe pas plus longtemps de moi, puisqu'il m'est doux d'entendre ce que tu demandes.

Prométhée. — Puisque tu le veux, il faut parler : écoute donc.

Le Chœur. — Pas encore ; accorde-moi satisfaction pour ma part. Laisse-moi apprendre d'abord le mal dont elle souffre ; qu'elle-même me raconte son infortune fatale ; et qu'ensuite elle apprenne de toi ce qu'elle doit encore souffrir.

Prométhée. — C'est à toi, Io, de leur accorder ce qu'elles désirent ; elles sont, souviens-t'en, les sœurs de ton père[1]. Gémir et pleurer sur son infortune en présence de ceux dont la compassion vous est acquise, cela n'est pas à dédaigner.

Io. — Je ne puis me refuser à vous satisfaire, et je vous raconterai exactement tout ce que vous désirez savoir. Et cependant je rougis au seul souvenir du malheur dont les dieux m'ont frappée, de mon affreuse métamorphose et de ses causes! — Chaque nuit donc, des visions venaient à moi, dans ma chambre de jeune fille,

1. Inachos, fils d'Océan, comme les Océanides.

et me tentaient par des discours insinuants : « O bienheureuse jeune fille, pourquoi rester ainsi, quand l'union la plus glorieuse t'est offerte? Zeus, frappé par les traits du désir, est épris de toi, et veut ton amour. Toi donc, ô ma fille, ne repousse pas Zeus, mais va dans la grasse prairie de Lerne, où sont les troupeaux et les étables à bœufs de ton père, et obéis au désir du dieu. » Tels étaient les songes auxquels j'étais en proie chaque nuit jusqu'à ce que je me décidai à les révéler à mon père. Lui, alors, fit partir pour Delphes et Dodone de nombreux envoyés, afin de savoir par quelque oracle ce qu'il lui fallait accomplir ou dire pour satisfaire les dieux. Ils revinrent, ne rapportant que des réponses vagues, obscures, rédigées en termes ambigus. Enfin un oracle précis ordonna et prescrivit à Inachos de me chasser de sa maison et du pays, afin que j'erre sans cesse, jusqu'aux extrémités de la terre, comme les animaux[1] consacrés aux dieux! Sinon, Zeus lancerait sur lui la foudre étincelante, et anéantirait toute sa race. Inachos obéit à cet oracle de Loxias; il me chassa, il me bannit de sa demeure, malgré moi, malgré lui; il fut contraint de le faire, pour obéir au frein de Zeus. — Aussitôt, tout mon être fut bouleversé, mon corps aussi bien que mon esprit. Des cornes de génisse au front, telle que vous me voyez, sous la piqûre pénétrante du taon, je partis, emportée par des bonds insensés, vers la source fraîche[2] de Cerchnée et les eaux de Lerne. Le bouvier fils de la terre, Argus, gardien terrible, me suivait, et toujours ses yeux innombrables étaient sur ma trace. Un destin subit[3], imprévu, lui enleva enfin la vie. Et moi, je vais de terre en terre, sans cesse

1. Qu'on laissait courir librement.
2. Sur la route d'Argos et de Tégée, selon Pausanias.
3. Argus a été tué par Hermès, mais Io l'ignore : elle sait seulement qu'il a péri.

poussée par la piqûre du taon, par l'aiguillon du délire. Tu as entendu ce que j'ai fait. Si maintenant tu peux me dire quelles peines il me reste à souffrir, apprends-le-moi. Ne va pas, par pitié pour moi, me flatter de paroles trompeuses. Le mal le plus terrible, ce sont les discours artificieux.

Le Chœur. — Ah! silence, tais-toi, hélas! Jamais, jamais je n'ai cru que j'entendrais un récit aussi extraordinaire, ni que, terribles à voir, terribles à supporter, de tels malheurs, de telles douleurs, de telles horreurs[1], comme d'un aiguillon à double tranchant, frapperaient mon cœur de terreur! O destin, destin fatal! je frissonne en voyant le sort d'Io.

Prométhée. — Tu te hâtes trop de gémir et de t'épouvanter; attends jusqu'à ce que tu aies appris le reste.

Le Chœur. — Parle donc, instruis-la; à ceux qui souffrent, il est doux de connaître sûrement d'avance ce qu'il leur reste à souffrir.

Prométhée. — Pour ce que vous désiriez d'abord, vous avez aisément obtenu mon concours; vous vouliez apprendre d'elle-même le récit de son infortune. Écoutez maintenant le reste : quels maux cette jeune femme doit souffrir, infligés par Héra. Et toi, fille d'Inachos, retiens bien mes paroles, si tu veux savoir le terme de tes courses. D'abord, en partant d'ici, tourne-toi vers l'Orient, et parcours ces plaines que n'a pas touchées la charrue. Tu arriveras chez les Scythes nomades, qui habitent leurs maisons d'osier, suspendues sur leurs chars aux belles roues, et qui ont pour armes des arcs à longue portée. Ne t'approche pas d'eux, mais, te cramponnant aux rochers qui se dressent au bord de la mer, évite leur pays[2]....

1. Le texte donne des altérations analogues.
2. Il y a probablement ici une lacune.

A main gauche, habitent les Chalybes[1] qui travaillent le fer; il te faut aussi te garder d'eux, car ils sont barbares et n'accueillent pas les étrangers. Tu arriveras alors sur les bords du fleuve Hybristès[2], le bien nommé; n'essaye pas de le traverser, ce n'est pas chose facile. Attends que tu sois arrivée au pied du Caucase, la plus haute des montagnes, là où, avec des bouillonnements furieux, le fleuve sort des tempes[3] mêmes du mont. Il faut que tu franchisses ces cimes voisines des astres, et que tu poursuives ta route vers le midi, là où tu trouveras le peuple guerrier des Amazones, qui haïssent les hommes; ce sont elles qui un jour iront habiter Thémiscyre, sur les rives du Thermodon, auprès de la mer que borde la falaise de Salmydesse, rude mâchoire terrible aux marins, marâtre des navires. Elles te montreront ta route, et le feront très volontiers. Tu arriveras ensuite à l'isthme cimmérien, à l'endroit même où s'ouvrent les portes étroites de la mer Méotide, qu'il te faut franchir hardiment, après avoir traversé l'isthme. Le souvenir de ton passage se conservera toujours parmi les hommes, et le détroit gardera le nom de Bosphore, en mémoire de toi. Alors tu quitteras le sol de l'Europe pour passer sur le continent de l'Asie. Ne vous semble-t-il pas maintenant que la cruauté du maître des dieux est toujours la même en toutes choses? Il a voulu s'unir, lui, un dieu, à cette mortelle, et c'est pour cela qu'il l'a jetée dans ces aventures! C'est un terrible prétendant qui t'a recherchée, ô jeune fille. Car les discours mêmes que tu viens d'entendre sont à peine le prélude de ce que j'ai à te dire.

1. Les Grecs placent d'ordinaire les Chalybes au sud du Pont-Euxin, non pas au nord, comme le fait ici Eschyle.

2. Est-ce l'Araxe, comme le dit le scoliaste? Il est difficile de le dire : toute cette géographie du poète est très vague. Hybristès signifie celui qui outrage, le violent.

3. C'est-à-dire de la cime.

Io. — Hélas! malheur à moi!

Prométhée. — De nouveau tu cries et tu te lamentes. Que feras-tu, lorsque tu auras appris le reste de tes maux?

Le Chœur. — As-tu encore à lui révéler d'autres souffrances?

Prométhée. — Oui, certes, un abîme terrible de maux affreux!

Io. — Que gagné-je donc à vivre, et pourquoi ne me suis-je pas plutôt précipitée moi-même du haut de ce roc escarpé, pour me briser contre le sol et me délivrer ainsi de toutes mes peines? Car il vaut mieux mourir une fois que souffrir tous les jours.

Prométhée. — Je vois que tu supporterais mal mon destin, à moi qui ne dois pas mourir! La mort en effet serait la fin de mes souffrances, mais il n'y a pas de terme fixé à mon supplice, avant que Zeus perde sa royauté!

Io. — Zeus doit-il donc un jour perdre son pouvoir?

Prométhée. — Tu te réjouirais, je pense, de voir cette catastrophe.

Io. — Comment pourrais-je ne pas me réjouir, moi, victime de Zeus?

Prométhée. — La chose arrivera; tu peux le croire.

Io. — Qui lui dérobera le sceptre, insigne du pouvoir?

Prométhée. — C'est lui-même qui causera sa perte, par ses desseins insensés.

Io. — Comment? apprends-le-moi, si tu le peux sans danger.

Prométhée. — Il formera une union qui le perdra.

Io. — Avec une déesse, ou une mortelle? dis-le, si tu peux le dire.

Prométhée. — Qu'importe! non, il ne m'est pas permis de le révéler.

Io. — Est-ce par son épouse qu'il sera jeté à bas de son trône?

PROMÉTHÉE. — Oui, puisqu'elle mettra au monde un fils plus puissant que son père.

IO. — Rien ne peut donc le préserver de ce malheur?

PROMÉTHÉE. — Rien, à moins que je ne sois délivré de mes liens.

IO. — Qui peut te délivrer, malgré Zeus?

PROMÉTHÉE. — Il faut que mon sauveur soit un de tes descendants.

IO. — Qu'as-tu dit? est-ce mon fils qui doit te délivrer de tes maux?

PROMÉTHÉE. — C'est ton troisième descendant après dix autres générations.

IO. — Tes prédictions maintenant ne sont plus faciles à comprendre.

PROMÉTHÉE. — Ne cherche pas non plus à savoir les peines qui t'attendent.

IO. — Ne trompe pas mon espoir, après l'avoir excité!

PROMÉTHÉE. — De deux secrets, eh bien! je te dirai l'un.

IO. — Quels secrets? dis-moi lesquels, et laisse-moi le choix.

PROMÉTHÉE. — Soit : choisis donc. Veux-tu que je te dise clairement ce qu'il te reste à souffrir, ou bien quel sera mon libérateur?

LE CHŒUR. — Accorde l'une de ces faveurs à cette femme, et accorde-moi l'autre; ne me la refuse pas. A elle, raconte le reste de ses aventures; à moi, révèle ton libérateur, car c'est lui que je veux connaître.

PROMÉTHÉE. — Puisque vous le désirez, je ne me refuserai pas à dire tout ce que vous voulez savoir. Et d'abord Io, je te révélerai tes pénibles voyages. Inscris-en bien le souvenir sur les tablettes de ton esprit. Quand tu auras franchi le détroit qui sépare les deux continents, marche vers l'orient lumineux, après avoir laissé la mer retentissante, jusqu'à ce que tu arrives aux plaines de Cisthène,

patrie des Gorgones, où habitent les filles antiques de Phorkys, les trois Grées au corps de cygne, qui n'ont à elles trois qu'un œil, qui n'ont qu'une dent, et que n'éclairent de leurs rayons ni le soleil ni la lune nocturne. Auprès d'elles sont leurs trois sœurs, les Gorgones ailées, à la chevelure de serpent, ennemies des mortels, que nul homme ne peut regarder sans périr. Garde-toi de ces lieux, je te le dis. Puis, écoute encore un autre spectacle terrible : évite les chiens féroces de Zeus, les Gryphons, et le peuple des Arimaspes, habiles cavaliers à l'œil unique, qui habitent sur les rives du Pluton, le fleuve aux paillettes d'or : ne t'approche pas d'eux. Tu parviendras ainsi à l'extrémité de la terre, chez le peuple noir qui habite aux sources mêmes du Soleil, près du fleuve Éthiopien[1], dont tu suivras les bords jusqu'à ce que tu arrives à la cataracte[2] où le Nil, du haut des montagnes de Byblos, précipite ses eaux saintes et pures. Le Nil te conduira à la terre triangulaire, au Delta. C'est là, Io, que les destins te réservent de te fixer; c'est là que longtemps demeureront tes enfants. S'il y a quelque vague et quelque obscurité dans ce que je viens de dire, fais-le-moi répéter, instruis-toi exactement : j'ai plus de loisirs, tu le vois, que je n'en voudrais.

Le Chœur. — Si tu as omis quelque chose, si tu as quelque chose à ajouter pour qu'elle sache tous ses voyages terribles, parle. Si tu as tout dit, accorde-nous à notre tour la faveur que nous te demandons : ne l'oublie pas.

Prométhée. — Elle a appris maintenant toutes ses aventures et leur terme. Et pour qu'elle voie qu'elle n'a pas entendu des paroles vaines, je lui dirai ce qu'elle a

1. On rentre ici en pays connu, après toute cette géographie mythique qui précède. Le fleuve Éthiopien, c'est le haut Nil.

2. Au-dessus d'Éléphantine.

souffert avant de venir ici : ce sera la garantie de la vérité qu'ont mes discours. J'abrégerai le plus possible ce récit, et j'en viens tout de suite aux dernières de ses courses. Quand donc tu as eu atteint la terre des Molosses, le pays de Dodone à la croupe élevée, où le Zeus des Thesprotes a son siège fatidique, où l'on voit ce prodige incroyable, les chênes qui parlent[1], par eux tu as été appelée clairement et sans énigmes l'illustre épouse future de Zeus; mes paroles réveillent-elles un souvenir qui te flatte? De là, poussée par le taon, tu as bondi sur le chemin qui longe le rivage, vers le grand golfe de Rhéa[2], d'où tu as été repoussée en arrière, vers l'intérieur des terres. A l'avenir, cette mer, sache-le, prendra le nom de mer Ionienne en souvenir de ton passage. Voilà la preuve que j'ai voulu te donner de mon intelligence, qui voit au delà de ce que voit tout le monde. — Le reste, je vais le dire à la fois à elle et à vous, et je reviens pour cela sur la trace des discours que j'ai à peine achevés. Près de l'embouchure même et des alluvions du Nil, est une ville, Canope, à l'extrémité du pays : c'est là que Zeus fera cesser ton délire, rien qu'en te touchant, en t'effleurant de sa main puissante. Là tu mettras au monde le noir Epaphos, fils de Zeus, qui moissonnera toute la terre qu'arrose le Nil au large cours. A la cinquième génération, cinquante de tes descendants, cinquante filles retourneront malgré elles à Argos, pour fuir le mariage de leurs propres cousins[3], et ceux-ci, dans leur passion, comme des éperviers qui poursuivent de près des colombes, les poursuivront, réclamant ce mariage interdit, mais un Dieu leur refusera de

1. Les prêtres que l'on appelait les Selles interprétaient comme des oracles le frémissement de ces chênes agités par le vent.

2. C'est la mer Ionienne.

3. Les Danaïdes; Eschyle a raconté cette histoire dans les *Suppliantes*.

jouir de cet hymen. La terre d'Argos recevra leurs corps, quand ils auront péri, frappés par des femmes, dans une audacieuse surprise nocturne. Oui, chacune d'elles privera de la vie son mari, et teindra de son sang son glaive à double tranchant. Ah! puisse Cypris frapper ainsi mes ennemis! Une seule[1], parmi elles, cédera à l'amour et voudra épargner son époux; elle hésitera, elle se demandera s'il vaut mieux être appelée lâche ou criminelle : c'est celle-là qui donnera à Argos une race royale. Il faudrait un long discours pour raconter exactement tout cela : sachez du moins que de cette race naîtra un héros vaillant[2], archer illustre, qui me délivrera de ce supplice. Tel est l'oracle que m'a révélé mon antique mère, la Titanide Thémis : comment cela arrivera, il faudrait longtemps pour le dire, et toi, tu ne gagnerais rien à l'apprendre.

Io. — Hélas! Hélas! De nouveau je suis en proie à l'accès de mon délire, de ma frénésie! Je sens la piqûre d'un aiguillon invisible. Mon cœur épouvanté tressaille dans mon sein; mes yeux roulent convulsivement; mon esprit s'égare, au souffle impétueux de la folie; je ne suis plus maîtresse de ma langue; mes discours confus vont au hasard, entraînés comme par les vagues de mon mal odieux!

Le Chœur. — Sage, oui, sage était celui qui le premier a pensé et le premier a dit[3] que ce qui vaut le mieux, c'est de contracter une alliance convenable à sa condition, et que, si l'on n'est qu'un ouvrier, il ne faut pas désirer de s'unir à ceux qui sont amollis par la richesse ou infatués de leur naissance.

Que jamais, non jamais, ô Mœres augustes, vous ne

1. Hypermnestre, épouse de Lyncée.
2. Il s'agit d'Hercule.
3. On attribuait cette maxime à Pittacus.

me voyiez partager la couche de Zeus! Puissé-je jamais ne m'unir à aucun des dieux! Je tremble quand je vois cette jeune fille infortunée, Io, livrée par Héra à ce destin fatal, à ces courses errantes.

A mes yeux, il n'a rien à craindre celui qui contracta un hymen égal! Puisse-t-il m'épargner, le regard inévitable des dieux tout-puissants! Puisse m'épargner leur amour! Lutte où l'on ne peut résister, impasse sans issue! Ah! que deviendrais-je? Je ne sais pas comment je pourrais échapper à la pensée de Zeus!

Prométhée. — Un jour viendra cependant où Zeus, l'intraitable, s'humiliera; car il médite une union qui lui arrachera son pouvoir et le jettera à bas de son trône. Alors enfin s'accomplira, de tout point, la malédiction que lança son père, Kronos, lorsqu'il fut renversé de son trône antique. Mais, à l'heure de ce danger, pas un autre parmi les dieux, sauf moi, ne pourra lui montrer sûrement le salut. Moi, je sais le danger, et je sais comment l'éviter. Ainsi, qu'il siège maintenant, plein de confiance, fier de ses foudres célestes, brandissant de ses mains les traits de feu : cela ne l'empêchera pas de tomber honteusement, d'une chute effroyable. Car lui-même il se prépare un terrible adversaire, un monstre indomptable, qui s'armera d'une flamme plus puissante que la foudre, au fracas plus retentissant, et brisera l'arme de Poseidon, le trident des mers, fléau qui ébranle la terre! Emporté par ce naufrage, il apprendra quelle distance il y a de l'empire à la servitude.

Le Chœur. — Les malheurs que tu souhaites, tu les prédis à Zeus.

Prométhée. — Je dis ce que je désire, mais aussi ce qui s'accomplira.

Le Chœur. — Quoi! faut-il s'attendre à voir quelqu'un l'emporter sur Zeus?

PROMÉTHÉE. — Oui, et mes maux ne sont rien auprès de ceux qui l'attendent.

LE CHŒUR. — Tu ne trembles pas, en lançant ce blasphème?

PROMÉTHÉE. — Pourquoi craindre, quand je suis immortel?

LE CHŒUR. — Mais il peut encore aggraver ton supplice.

PROMÉTHÉE. — Qu'il le fasse donc! Je dois m'attendre à tout.

LE CHŒUR. — Ceux qui révèrent Adrastée[1], ceux-là sont sages.

PROMÉTHÉE. — Honorez, vénérez, flattez toujours le maître! Moi, je me soucie de Zeus moins que de rien. Qu'il agisse, qu'il règne à sa guise pendant le court espace de temps qui lui appartient; car il ne commandera pas longtemps aux dieux. — Mais je vois venir ce valet de Zeus, ce ministre de sa tyrannie récente; sans doute il vient annoncer quelque mal nouveau.

HERMÈS. — C'est à toi que je parle, à toi, l'habile entre les habiles, le génie subtil, à toi qui, rebelle envers les dieux, as livré leurs prérogatives aux mortels éphémères, à toi, le voleur du feu. Mon père t'ordonne de révéler cette union dont tu parles tant, et qui doit le faire déchoir de sa puissance. Et ne parle pas par énigmes, mais découvre tout, en détail. Ne m'oblige pas, Prométhée, à un double voyage; tu vois que Zeus ne se laisse pas fléchir par des rebelles tels que toi.

PROMÉTHÉE. — Ton discours est impérieux et plein de superbe, digne assurément d'un serviteur des dieux. Vous vous conduisez en maîtres dont le règne n'est que d'hier, et vous croyez habiter une citadelle inexpugnable.

1. Autre nom de Némésis, qui punit la présomption.

Mais n'en ai-je pas vu choir déjà deux souverains[1]? Celui qui maintenant règne, lui troisième, je le verrai choir aussi, d'une chute aussi honteuse que prompte. Tu vois si je tremble et m'épouvante devant les jeunes dieux? Certes, il s'en faut. Reprends donc le chemin par lequel tu es venu, tu ne sauras rien de ce que tu me demandes.

HERMÈS. — Pourtant, c'est par de pareils accès d'orgueil que ta destinée t'a conduit[2] à ce supplice.

PROMÉTHÉE. — Sache-le bien, je n'échangerais pas mon infortune pour ta servitude.

HERMÈS. — Oui, je le vois, mieux vaut être enchaîné[3] à ce rocher que servir de messager fidèle à Zeus.

PROMÉTHÉE[4]. — ... Il faut rendre ainsi outrage pour outrage.

HERMÈS. — Il semble que tu tires de l'orgueil de l'état où tu es.

PROMÉTHÉE. — De l'orgueil? Puissé-je voir mes ennemis s'enorgueillir ainsi, et je te compte parmi eux.

HERMÈS. — M'accuses-tu aussi de ton malheur?

PROMÉTHÉE. — Pour tout dire en un mot, je hais tous les dieux, qui ont répondu à mes bienfaits par cette injuste torture.

HERMÈS. — Je le vois, terrible est ton délire.

PROMÉTHÉE. — Je suis fou, si c'est une folie que de haïr ses ennemis.

HERMÈS. — Dans la prospérité, tu serais intolérable.

PROMÉTHÉE. — Hélas!

HERMÈS. — Voilà un mot que Zeus ne connaît pas.

1. Ouranos et Kronos.

2. Mot à mot : tu es entré dans le port de ce supplice; métaphore ironique.

3. Mot à mot : être asservi à. Allusion au vers précédent.

4. Lacune d'un vers.

Prométhée. — Oui, mais le temps, en vieillissant, enseigne bien des choses.

Hermès. — Cependant il ne t'enseigne pas la sagesse.

Prométhée. — Non, car si j'étais sage, je n'aurais pas répondu à un esclave comme toi.

Hermès. — Tu ne consens à rien dire, je le vois, de ce que désire savoir mon père.

Prométhée. — Sans doute il convient que je lui prouve ma reconnaissance!

Hermès. — Tu m'insultes comme si j'étais un enfant.

Prométhée. — N'en es-tu pas un, et plus privé de raison encore, si tu t'imagines que je t'apprendrai quelque chose? Aucun moyen, aucune torture ne m'obligera à révéler à Zeus le secret que je garde, jusqu'à ce qu'il ait relâché mes liens outrageants. Au reste, que vienne me frapper la flamme ardente de la foudre! que Zeus, lançant les blancs tourbillons de la neige, et faisant retentir les tonnerres souterrains, trouble et confonde tout l'univers! Rien ne me fera dire par qui il sera renversé de son trône.

Hermès. — Quel profit tireras-tu de cette obstination? Penses-y.

Prométhée. — Il y a longtemps que j'y ai réfléchi et que ma résolution est prise.

Hermès. — Aie le courage, insensé, aie donc le courage de rentrer dans ton bon sens, et de te conformer à ton infortune!

Prométhée. — Tu insistes en vain, c'est comme si tu parlais aux flots sourds. Mets-toi bien dans l'esprit que jamais, par crainte de Zeus, je ne m'amollirai lâchement, je ne supplierai celui que je hais du fond de l'âme, je ne tendrai vers lui les mains, comme une femme, pour qu'il me délivre de ces liens : non, je ne le ferai pas.

Hermès. — Je vois que je continuerais en vain à te

parler; car les prières ne peuvent toucher et adoucir ton cœur. Comme un poulain inaccoutumé au joug, tu mords le frein, tu regimbes, et tu te débats contre la bride. Mais tu as tort de t'obstiner ainsi; livrée à elle-même, impuissante est l'opiniâtreté sans raison. Vois donc, si tu ne te laisses convaincre par mes paroles, quel ouragan, quelle tempête de maux inéluctables va fondre sur toi. D'abord, mon père, par le tonnerre et le feu de la foudre, va mettre en pièces cet âpre rocher, et ensevelir ton corps, enlacé dans une étreinte de pierre. Puis, après un long espace de temps, tu reviendras à la lumière, et l'aigle sanguinaire, chien ailé[1] de Zeus, déchirera comme une guenille ton corps gigantesque. Il viendra, sans que tu l'invites, convive qui prolongera son repas tout le jour durant, se repaître de ton foie sanglant. Et n'espère pas que cette torture ait de fin, avant qu'un dieu[2] ne se présente pour te relever de ton supplice, et ne consente à descendre pour toi dans l'Hadès sans lumière, dans les sombres profondeurs du Tartare. Maintenant, décide-toi; car ce n'est pas là un vain étalage de menaces, mais ma parole n'est que trop certaine. La bouche de Zeus ne sait pas mentir, et tout ce qu'elle dit s'accomplit. Examine donc, réfléchis, et cesse enfin de croire que l'obstination vaut mieux que la sagesse.

Le Chœur. — Hermès parle à propos, il nous semble, quand il t'exhorte à renoncer à l'obstination et à rechercher la sage prudence. Obéis; il est honteux pour l'homme sage de rester dans l'erreur.

Prométhée. — Je savais tout ce qu'il vient de me dire;

1. C'est-à-dire serviteur. Métaphore moins surprenante pour les Grecs que pour nous.

2. Hermès ne croit pas que cette condition sera réalisée un jour; mais le centaure Chiron, atteint d'une blessure incurable par une flèche d'Hercule, consentira à mourir pour Prométhée.

il n'avait pas besoin de me l'apprendre. Souffrir le mal, de la part de ses ennemis, n'a rien de honteux. Ainsi donc, que la spirale[1] à double tranchant de l'éclair me frappe; que l'air s'ébranle sous les coups du tonnerre et les convulsions sauvages des vents; que la tempête arrache de son fondement la terre et ses racines mêmes; que la vague des mers, terrible et mugissante, aille jusqu'au ciel confondre les routes entre-croisées des astres, et qu au fond du noir Tartare Zeus précipite mon corps dans les invincibles tourbillons de la Nécessité : jamais cependant il ne me fera mourir.

Hermès. — C'est bien le langage et l'esprit d'un insensé! En quoi de tels souhaits diffèrent-ils de la démence? Son délire est intraitable. Mais vous, vous qui sympathisez à ses douleurs, retirez-vous sans retard de ces lieux! Craignez que le mugissement épouvantable du tonnerre ne frappe de stupeur vos esprits.

Le Chœur. — Parle-moi autrement, donne-moi d'autres conseils, si tu veux que je les suive; car je ne puis supporter ces paroles violentes. Comment peux-tu m'exhorter à l'infamie? Je veux partager ses souffrances, quoi qu'il arrive. Car j'ai appris à haïr les traîtres, et il n'est point de mal que j'exècre plus que la trahison.

Hermès. — Rappelez-vous du moins ce que je vous dis à l'avance; et, devenues la proie de la fatalité, n'allez pas accuser la fortune, ne dites pas que Zeus vous a jetées dans un malheur imprévu. Non certes, car vous y aurez couru de vous-mêmes. Le sachant bien, sans surprise, sans piège, votre folie vous aura fait prendre au filet sans fin du destin.

Prométhée. — Oui, ce n'est plus une menace, c'est une réalité : la terre s'ébranle, les grondements du tonnerre

1. Mot à mot : la boucle.

souterrain mugissent, les spirales ardentes de l'éclair étincellent, et la poussière s'élève en tourbillons. Les souffles de tous les vents bondissent les uns contre les autres, et se heurtent en une mêlée. Le ciel et la mer se confondent. Oui, c'est Zeus qui dirige contre moi cet assaut formidable! O ma mère vénérée, ô ciel qui entraînes dans ton mouvement la lumière commune du monde, je vous prends à témoin de mon supplice injuste!

LES PERSES

NOTICE

L'idée de célébrer sur le théâtre la victoire des Grecs contre les envahisseurs perses était bien naturelle; ce n'est pas Eschyle qui l'a le premier conçue. Quatre ans après la bataille de Salamine, quatre ans avant le drame d'Eschyle, le poète Phrynichos[1] avait fait représenter *les Phéniciennes*, qui sont perdues, mais dont nous savons encore qu'elles présentaient avec *les Perses* d'assez grandes analogies. Phrynichos avait déjà, lui aussi, compris que le meilleur moyen de célébrer le triomphe des Grecs, c'était de montrer le retour en Asie de l'armée vaincue et de son roi. Sa pièce s'ouvrait par une scène[2] où l'on voyait un eunuque qui préparait les sièges pour les conseillers du

1. C'est le même poète qui avait composé un drame sur la *Prise de Milet*, au sujet duquel Hérodote (VI, 21) nous a transmis quelques renseignements curieux.

2. Nous en avons conservé le premier vers, que le premier vers du drame d'Eschyle rappelle de près.

Grand Roi. Le Chœur était composé de femmes phéniciennes, les veuves des marins tués à Salamine.

On comprend aisément avec quel enthousiasme Eschyle, ancien combattant des guerres médiques, a traité un tel sujet, et avec quel enthousiasme aussi le public athénien a dû accueillir le très beau récit de la bataille de Salamine. Le drame d'Eschyle est très pathétique, mais très simplement construit encore. Deux acteurs y suffisent, et l'action, au sens moderne du mot, s'y réduit à fort peu de chose. Il n'en est pas moins très habilement composé, et l'émotion s'y accroît de scène en scène, par une gradation heureuse, depuis le début où la catastrophe est déjà pressentie, jusqu'à la fin, qui nous montre le retour de Xerxès. Toute cette fin du drame n'est qu'une lamentation, un thrène, distribué entre le Roi et les vieillards qui composent le chœur; on doit, pour la bien comprendre et ne pas la trouver monotone, se rappeler que ces sortes de scènes étaient musicales et qu'il nous faut un effort d'imagination, à nous qui ne faisons que les lire, pour nous représenter l'effet qu'elles ont pu produire sur le théâtre.

Les Perses furent joués en 472. Ils faisaient partie d'une tétralogie qui comprenait encore les deux tragédies intitulées *Phinée* et *Glaucos de Potnie*, et le drame satyrique *Prométhée*. Diverses conjectures ont été faites pour relier le sujet des deux autres tragédies à celui des *Perses*, mais elles sont très incertaines. Il n'est pas sûr que cet ensemble composât une trilogie liée, comme *l'Orestie*, et *la Prométhéide*.

Les Perses furent repris sur le théâtre de Syracuse pendant le séjour d'Eschyle en Sicile.

LES PERSES

PERSONNAGES :

LE CHŒUR DES VIEILLARDS PERSES
ATOSSA [1].
LE MESSAGER
L'OMBRE DE DARIUS.
XERXÈS.

Le Chœur [2]. — Nous sommes ceux que parmi les Perses, dont l'armée est partie pour la terre de Grèce, on appelle les Fidèles [3]; nous sommes les gardiens de cette résidence opulente et magnifique; le prince lui-même, le roi Xerxès, fils de Darius, nous a choisis, comme les plus dignes, pour veiller sur le pays. Mais, à la pensée du retour du roi, et de son armée opulente, nous sommes troublés jusqu'au fond de l'âme par de tristes pressentiments. Avec lui, s'en sont allées toutes les forces de l'Asie; le pays [4] redemande à grands cris sa jeunesse, et nul messager, ni à pied, ni à cheval, n'arrive dans la ville des Perses. Ils sont partis, quittant les murs de Suse ou d'Egbatane, abandonnant les antiques remparts des Cissiens, les uns à cheval, les autres sur leurs navires, les autres à pied, formant la masse compacte de l'armée. A leur tête étaient Amistrès, et Artaphrénès, et Mégabatès,

1. Eschyle ne prononce pas dans la pièce le nom d'Atossa, qu'il ignorait peut-être; il dit seulement la Reine.

2. On voit que cette tragédie commence immédiatement par la parodos; il en est de même des *Suppliantes*.

3. Ils forment le conseil du grand roi.

4. Texte peu sûr.

et Astaspès, chefs des Perses, rois sujets du Grand Roi, maîtres d'une armée nombreuse, archers et cavaliers, terribles à voir, terribles au combat par le renom de leur courage! et avec eux, Artembarès, cavalier intrépide, et Masistès, et Imæos, le noble archer, et Pharandacès, et Sosthanès, fier de ses coursiers. Il en est d'autres, qu'a envoyés le Nil, le grand fleuve fécond : Sousiscanès, et Pégastagon, fils de l'Égypte, et le souverain de la sainte Memphis, Arsamès, et celui de l'antique Thèbes, Ariomardos, et tous ceux qui naviguent sur les marécages du Delta, foule terrible, innombrable! Derrière eux marche le peuple amolli[1] des Lydiens, maîtres jadis de tout le continent[2], que mènent au combat leurs rois, Mitrogathès, et le vaillant Arcteus; partis de Sardes l'opulente, ils vont, sur leurs chars nombreux, par rangs de quatre ou de six chevaux, redoutables à voir. Ils se font forts aussi, les voisins du saint mont Tmolos, de soumettre la Grèce au joug de l'esclavage : Mardon et Tharubis, infatigables à lancer la javeline, suivis de leurs Mysiens armés de javelots. La riche Babylone a envoyé, en longues colonnes, une foule mêlée; elle a envoyé des matelots, et des soldats confiants dans leurs arcs. Puis viennent encore, porteurs de courtes épées, les peuples de toute l'Asie, mandés par les ordres redoutables du Roi. Ainsi s'en est allée toute cette fleur de la terre de Perse, et tout le pays d'Asie, qui les a nourris, gémit de regret à leur souvenir; parents, épouses, tremblent en comptant les jours[3].

1. On sent ici, comme en d'autres endroits de la pièce, que c'est un Grec qui fait parler des Perses. Ce ne sont pas les vieillards qui traitent les Lydiens d'amollis; c'est Eschyle.

2. Texte et sens peu certains.

3. Comparez à ce morceau le dénombrement de l'armée de Xerxès dans les *Extraits d'Hérodote*, p. 197.

Déjà[1] l'armée royale, l'armée dévastatrice, est passée sur la terre voisine, sur la rive opposée ; elle a traversé le passage d'Hellé, fille d'Athamas[2], sur le pont de vaisseaux liés par des câbles ; elle a jeté comme un joug, sur la nuque de la mer, cette route aux nombreuses chevilles.

Le chef impétueux de l'Asie riche en hommes pousse en tous lieux devant lui ce troupeau surhumain, par deux chemins, se confiant à la fois dans les chefs de son armée de terre, et dans les vaillants amiraux de sa flotte ; ainsi va ce mortel égal aux dieux, ce fils de la race née[3] de la pluie d'or.

Ses yeux brillent de l'éclat sombre qu'a le regard du serpent meurtrier. Il a des milliers de bras, des milliers de navires. Monté sur son char[4] assyrien, il mène contre les peuples qui combattent avec la lance l'Arès qui combat avec l'arc[5].

Personne sans doute ne pourra résister à ce grand torrent d'hommes, pas plus qu'il n'est de solides barrières pour contenir le flot irrésistible de la mer. Invincible est l'armée des Perses, et ce peuple est vaillant.

Mais cependant qui, parmi les mortels, peut échapper aux pièges[6] artificieusement tendus par la Divinité ? Quel pied est assez agile pour s'en dégager d'un bond hardi ?

L'Até attire les mortels dans ses filets, en les séduisant

1. Ici finit la première partie de la parodos, écrite dans un rythme de marche (l'anapeste) et débitée par le coryphée pendant que le chœur fait le tour de l'orchestre. Suivent des strophes lyriques, que chante tout le chœur, quand il a pris place dans l'orchestre.

2. L'Hellespont.

3. Les Grecs rattachaient l'origine des Perses à Persée, fils de Danaé.

4. Ou peut-être : poussant devant lui tous les chars assyriens.

5. Le poète caractérise les Grecs et les Perses en leur attribuant leurs armes favorites. Arès est ici simplement la personnification de la guerre.

6. Texte peu sûr ; mais le sens général est clair ; c'est une métaphore familière à Eschyle.

par un espoir flatteur, et, une fois pris, ils ne trouvent pas d'issue.

Le Destin, ratifié par les dieux, l'a voulu de tout temps : il a donné aux Perses la mission de courir sans cesse aux guerres, qui renversent les tours, aux mêlées où les chevaux se plaisent, aux destructions des cités!

Ils ont appris à regarder sans trouble la plaine marine; la vaste mer qui blanchit d'écume au souffle violent des vents; à se confier aux frêles cordages, et aux vaisseaux où s'embarquent les hommes.

Voilà la crainte qui déchire mon cœur vêtu de deuil : « Hélas! Hélas! pauvre armée des Perses! » je tremble qu'elle n'apprenne ce cri lugubre, la grande ville des Susiens, veuve de ses guerriers.

Et je crains que la ville des Cissiens ne répète comme un écho : Hélas! hélas! qu'ainsi ne gémisse toute la foule des femmes, déchirant leurs vêtements de lin.

Car tout le peuple des cavaliers et des fantassins a disparu, comme un essaim d'abeilles, avec le chef de l'armée, et a franchi le détroit formé par les deux promontoires que le pont a maintenant unis.

Les lits des épouses sont remplis de larmes, à cause du départ des guerriers. Les femmes de Perse s'abandonnent à une molle douleur. Chacune d'elles a dit adieu avec regret à l'homme qu'elle aimait, au vaillant compagnon de sa couche, et reste maintenant solitaire.

Mais, allons! Perses, nous qui occupons cette résidence antique, mettons en œuvre toutes les forces de notre esprit; il en est besoin. Que fait maintenant Xerxès, le roi, fils de Darius, le chef de la race dont nous portons tous le nom? Est-ce la corde de l'arc qui l'a emporté, ou bien la force de la lance à la pointe de fer? Mais voici que s'avance, astre éclatant comme l'œil des dieux, la mère de notre roi, notre souveraine. Prosternons-nous devant

elle. Tous, adressons-lui des paroles de bienvenue. O princesse, la première des femmes de Perse à la large ceinture, mère vénérable de Xerxès, salut, épouse de Darius! Tu as partagé le lit d'un dieu des Perses! tu es la mère d'un autre dieu, si notre antique destinée n'a pas trahi maintenant notre armée!

La Reine. — Je viens, quittant mes appartements aux tentures d'or, et le lit que je partageai avec Darius : moi aussi, un souci me déchire le cœur, et je vous en ferai confidence, dussé-je tenir un langage qui convient mal à une reine, car je ne suis pas sans crainte, amis. Je tremble que cette grande armée qui a quitté le pays ne ruine avec elle cet édifice de prospérité que Darius éleva si haut, non sans l'aide de quelque dieu! Une double inquiétude tourmente mon esprit : une grande richesse n'est rien sans le maître, et le maître aussi, sans la richesse, perd bien de son prestige. Notre richesse est intacte, certes, mais je tremble pour celui qui est l'œil[1] de la maison; et l'œil de la maison, c'est, je crois, le maître toujours présent. Donc, puisqu'il en est ainsi, soyez mes conseillers à cette heure, Perses, vous depuis si longtemps fidèles. En vous je mets tout l'espoir des sages conseils.

Le Chœur. — Sache-le bien, ô Souveraine, quoi qu'il faille dire ou faire, tu n'as pas besoin de nous le demander deux fois, si la chose est en notre pouvoir. Oui, tu peux compter sur le dévouement de ceux à qui tu demandes conseil en ces circonstances.

La Reine. — Sans cesse, la nuit, je suis visitée par des songes, depuis que mon fils avec son armée est parti pour le pays des Ioniens, afin de le ravager; mais jamais encore je n'avais eu une vision pareille à celle de cette nuit-ci :

1. Métaphore familière au grec; elle désigne ici, comme ailleurs, ce qui est précieux par-dessus toutes choses.

je vais t'en faire le récit. Il m'a semblé voir deux femmes aux beaux vêtements, l'une portant le costume des Perses, l'autre celui des Doriens. Elles venaient vers moi ; leur stature était beaucoup plus imposante que celle des femmes d'aujourd'hui, et leur beauté irréprochable : elles paraissaient sœurs. Elles habitaient, l'ayant reçue en partage, l'une la terre grecque, l'autre la terre barbare. Il me sembla qu'une querelle s'élevait entre elles, et mon fils venait les contenir et les calmer : toutes deux il les attelait au même char, et il mettait le joug à leur cou. L'une alors s'enorgueillissait de cette parure, et prêtait une bouche docile aux rênes ; mais l'autre se cabrait ; de ses mains elle déchire le harnais, et, libre du frein, elle entraîne le char de force, et elle brise le joug par le milieu. Alors tombe mon fils, et auprès de lui paraît son père, Darius, se lamentant sur son sort. Quand Xerxès le voit, il déchire ses vêtements autour de son corps. Voilà ce que j'ai vu la nuit. Quand je me suis levée et après que j'ai eu purifié mes mains[1] dans l'eau vive de la source, je me suis approchée de l'autel, la main prête à offrir le sacrifice, voulant porter un gâteau sacré aux dieux qui détournent le mal, aux dieux à qui sont dues ces offrandes. Alors j'ai vu un aigle fuir vers l'autel de Phœbus, et je suis restée sans voix, par crainte, ô mes amis ! Bientôt après j'ai vu un faucon fondre d'un vol rapide sur l'aigle, et de ses serres lui déchirer la tête : l'aigle cependant, comme fasciné, se laissait faire. Telles sont les visions effrayantes que j'ai dû contempler, et que vous devez entendre. Sachez-le bien en effet, mon fils, s'il réussit, sera couvert de gloire ; s'il échoue au contraire... — mais il ne doit de comptes[2] à personne, et, s'il survit, il n'en régnera pas moins sur ce pays.

1. Elle fait une lustration après ce songe de mauvais augure.
2. Comme roi absolu.

Le Chœur. — Mère, nous ne voulons pas que nos discours t'effraient ou te rassurent à l'excès; ce sont les dieux qu'il te faut prier, si tu as eu une vision funeste; demande-leur d'écarter ces tristes présages, et d'accomplir au contraire ce qui sera bon pour ton fils, pour toi-même, pour ta ville, et pour tous ceux qui te sont chers. En second lieu, tu dois verser des libations à la terre et aux morts; adresse-toi, avec de douces instances, à Darius, ton époux, que tu as vu cette nuit, dis-tu; que, du séjour des morts, il fasse paraître à la lumière le bonheur pour toi et ton fils; que le reste au contraire demeure enseveli sous terre et dépérisse dans les ténèbres. Voilà les conseils que mon dévouement pour toi m'inspire; et puisse tout ceci avoir une fin heureuse!

La Reine. — Oui, certes, ô toi que j'ai appelé le premier à juger de ce songe, c'est dans un esprit plein de bienveillance pour mon fils et pour ma maison que tu m'as donné cet avis. Puisse tout finir comme tu l'espères! Les offrandes que tu désires, nous les présenterons aux dieux, et à ceux qui nous sont chers, là-bas, sous la terre, dès que nous serons rentrés dans le palais. Mais je veux savoir une chose encore, amis[1]; en quel lieu de la terre se trouve, dites-moi, Athènes?

Le Chœur. — Bien loin, du côté de l'Occident, là où va mourir le soleil.

La Reine. — Et cependant c'est bien cette ville que mon fils a eu le désir de prendre!

Le Chœur. — Oui, car, elle prise, toute la Grèce se soumettrait au roi.

1. Comparez à cette scène l'entretien de Xerxès et Démarate. (*Extraits d'Hérodote*, p. 201.) — Eschyle a tenu à placer dans la bouche des Perses mêmes l'éloge des Athéniens, sans se soucier de l'invraisemblance des questions d'Atossa, qui ne peut ignorer ce qu'est Athènes.

La Reine. — Y a-t-il donc chez les Athéniens une armée si nombreuse?

Le Chœur. — Oui, et non moins vaillante, témoin le mal qu'elle a fait aux Mèdes.

La Reine. — Et quels autres biens possèdent-ils? Ont-ils la richesse?

Le Chœur. — Il y a chez eux une source d'argent, trésor de la terre[1].

La Reine. — Voit-on briller dans leurs mains la pointe de la flèche, que lance l'arc?

Le Chœur. — Non; ils sont armés de piques qui frappent de près, et de solides boucliers.

La Reine. — Quel est leur chef, et qui commande leur armée?

Le Chœur. — Ils ne sont les esclaves ou les sujets de personne.

La Reine. — Mais comment alors pourraient-ils résister à l'invasion?

Le Chœur. — N'ont-ils pas déjà anéanti la belle et nombreuse armée de Darius?

La Reine. — Triste présage pour les parents de ceux qui sont partis!

Le Chœur. — Mais je crois que tu vas avoir des nouvelles certaines. Je vois arriver en hâte un homme qui a tout l'air d'un courrier du roi; bonnes ou mauvaises, assurément il apporte des nouvelles véridiques.

Le Messager. — O vous toutes, cités de l'Asie! ô terre de Perse, vaste port de félicité, comme d'un seul coup a été anéantie ta merveilleuse fortune! La fleur des Perses est tombée, est morte! Hélas! triste rôle que d'apporter la première nouvelle du malheur! Et cependant il le faut, il faut faire le récit complet de cette

1. Les mines du Laurion.

infortune[1] !... Oui, Perses, toute l'armée barbare a péri.

LE CHŒUR. — Terribles, terribles maux ! imprévus, et formidables ! Ah ! pleurez, Perses, à cette funèbre nouvelle !

LE MESSAGER. — Oui, pleurez, car tous, ils ont péri ! Et moi-même, c'est contre toute espérance que je vois le jour du retour !

LE CHŒUR. — Nous avons trop vécu, pour apprendre, en notre vieillesse, ce désastre incroyable !

LE MESSAGER. — J'étais là ; je n'ai rien appris par ouï-dire, Perses ! je ne puis que trop bien vous faire le récit de ces maux !

LE CHŒUR. — Hélas ! hélas ! c'est donc en vain que tant d'archers de toute race sont partis d'Asie pour la terre de Grèce !

LE MESSAGER. — Ils regorgent de morts qui ont péri misérablement, les rivages de Salamine, et tous les lieux d'alentour !

LE CHŒUR. — Hélas ! hélas ! ainsi les cadavres des nôtres, emportés par le flot, trempés par l'eau salée, roulent parmi les récifs !

LE MESSAGER. — Les arcs n'ont servi de rien ; toute l'armée a péri par l'abordage des vaisseaux !

LE CHŒUR. — Fais retentir sur ces infortunés tes lamentations déchirantes ! Les dieux ont ruiné les Perses ! Ah ! misérable armée détruite !

LE MESSAGER. — Salamine ! nom fatal entre tous ! Ah ! comme je pleure, au souvenir d'Athènes[2] !

LE CHŒUR. — Oui ! ville terrible pour ses ennemis ! à combien de nos femmes, vainement fécondes, elle a enlevé leurs fils, à combien leurs époux ?

1. Courte lacune.

2. Allusion probable à la tradition bien connue sur Darius, qui, après l'incendie de Sardes, aurait donné l'ordre à un esclave de lui répéter trois fois à chaque repas : « Maître, souviens-toi d'Athènes ! »

La Reine. — J'ai gardé longtemps le silence, malheureuse, accablée par cette infortune! L'excès de ce désastre m'empêche d'en demander les détails, comme il t'empêche[1] de les dire. Cependant les mortels doivent supporter les peines que les dieux leur envoient. Tu nous as dévoilé d'un mot toute la catastrophe. Dis maintenant avec calme, quelle que soit ta propre douleur, qui a échappé à la mort, et qui nous devons pleurer, qui, parmi les chefs, porteurs de sceptre, a laissé son poste vide et a péri!

Le Messager. — Xerxès est vivant; il voit encore la lumière.

La Reine. — Le mot que tu viens de dire est pour cette maison la lumière du salut, l'éclat radieux du jour au sortir de la nuit sombre.

Le Messager. — Artembarès, chef d'une cavalerie innombrable, est allé se briser contre l'âpre rivage de Silénie[2]; et Dadacès, le chiliarque[3], frappé par la lance, en un clin d'œil, a été précipité de son vaisseau. Ténagon, chef des Bactriens, et lui-même de leur race, est le jouet des flots, autour de l'île d'Ajax[4]. Les cadavres de Lilæos, d'Arsamès, et aussi d'Argestès, ballottés autour de l'île aimée des colombes, ont été broyés contre ses bords escarpés. Fils de l'Égypte, habitants des pays où le Nil prend sa source, Arcteus, Adeuès et avec eux Pharnouchos, porteur de bouclier, sont tombés à la mer, du même navire. Matallos de Chrysé, myriontarque[5], a teint de son sang son épaisse barbe noire, s'est trempé dans un bain de pourpre. Et le Mage Arabos, et le Bactrien

1. Elle s'adresse au messager.
2. Partie du rivage de Salamine.
3. Commandant de mille hommes.
4. Salamine; c'est elle que désigne aussi l'épithète : aimée des colombes.
5. Commandant de dix mille hommes.

Artamès, chef de trente mille cavaliers aux chevaux noirs, ont trouvé leur demeure dans cette terre cruelle. Amestris, Amphistreus brandissant sa lance infatigable, et le vaillant Ariomardos, que Sardes va pleurer, Tharubis de Lyrna, guerrier à la belle prestance, chef de cinq fois cinquante navires, gisent là-bas, infortunés, morts misérablement. Syennésis, le premier par sa vaillance, le chef des Ciliciens, qui à lui seul donnait tant de mal aux ennemis, a péri avec gloire. Voilà tous les chefs dont je me rappelle les noms; de tant de maux, je n'en puis rappeler qu'un petit nombre.

La Reine. — Hélas! le mal est à son comble; quelle honte pour la Perse! quel sujet de lamentations déchirantes! Mais reprends ton récit depuis le commencement. Dis combien grand était le nombre des vaisseaux grecs, pour qu'ils aient osé attaquer en l'abordant la flotte des Perses.

Le Messager. — Si le nombre décidait de la victoire, sache-le, les Barbares auraient vaincu. Car les Grecs n'avaient en tout que dix fois trente navires, plus encore une dizaine. Xerxès, lui, je le sais exactement, en conduisait mille, sans compter deux cent sept bâtiments rapides : tel était bien le compte. Tu le vois, nos forces n'étaient pas inférieures. Mais une divinité fatale a perdu l'armée, et n'a pas tenu égaux les deux plateaux de la balance.

La Reine. — Ainsi, la ville d'Athènes n'a pas été dévastée?

Le Messager. — Non, puisque le solide rempart de ses défenseurs lui reste[1].

La Reine. — Les dieux protègent la ville de Pallas! Mais comment commença la rencontre des vaisseaux? Dis-le.

1. Xerxès avait bien dévasté Athènes même, mais après que les Athéniens l'avaient abandonnée.

Sont-ce les Grecs qui attaquèrent, ou bien mon fils prit-il l'offensive, fier du nombre de ses navires?

Le Messager. — Le premier[1] auteur de tout le mal, ô maîtresse, ce fut un génie fatal, une divinité funeste venue on ne sait d'où. Un Grec en effet, un homme de l'armée des Athéniens, vint trouver ton fils Xerxès et lui dit que, quand surgiraient les ténèbres de la nuit sombre, les Grecs ne resteraient pas, mais que, les rameurs sautant sur leurs bancs, chacun de son côté, ils chercheraient le salut en se dérobant par la fuite. Xerxès, à cette nouvelle, sans comprendre la ruse de ce Grec et la jalousie des dieux, donne cet ordre à tous les capitaines de ses navires : quand le soleil aura cessé de brûler la terre de ses rayons, et que les ténèbres auront gagné les espaces célestes, on disposera la flotte sur trois lignes, pour garder les passes et les issues battues par les flots; d'autres vaisseaux entoureront l'île d'Ajax[2]. Que si les Grecs réussissaient à échapper à leur mauvais destin, et si leurs vaisseaux trouvaient quelque moyen de fuir, la peine de mort était réservée à tous les capitaines. Ainsi parla-t-il, plein de confiance : car il ne savait pas l'avenir que lui destinaient les dieux. Sur la flotte alors, sans désordre, avec discipline, on prépara le repas; les matelots attachèrent avec la courroie la rame à sa cheville bien ajustée. Puis, quand la lumière du soleil se fut éteinte, et que la nuit survint, tous les rameurs[3] et tous les combattants montèrent sur les vaisseaux, et, dans chaque navire, les rangs appelaient les rangs. Ils s'ébranlent alors, selon l'ordre fixé, et les capitaines, en pleine nuit, faisaient manœuvrer tout ce peuple de matelots. La nuit s'avançait

1. Comparer le récit d'Hérodote (Corréard, *Extraits*, p. 225).
2. Salamine.
3. Mot à mot : chaque chef de rame, et chaque préposé aux armes. Eschyle aime ces périphrases un peu longues et en abuse même.

et nulle part on ne voyait la flotte grecque chercher une issue pour se dérober. Cependant, quand le jour aux blancs coursiers, de sa lumière resplendissante, couvrit toute la terre, d'abord la mer retentit du côté des Grecs comme des accents d'un chant religieux, et en même temps l'écho sonore des rochers de l'île répondit à ce chant. La crainte saisit alors tous les Barbares, trompés dans leur attente; car ce n'était pas pour la fuite que les Grecs semblaient entonner ce péan solennel, mais pour le combat auquel ils marchaient avec une fière audace; et les sons de la trompette enflammaient toute leur flotte. Aussitôt, en faisant retomber les rames sonores, qui plongent sous les eaux, ils frappèrent la mer en cadence, et, subitement, tous apparurent. D'abord, en bon ordre, marchait en tête l'aile droite, et en bon ordre aussi suivait toute la flotte. On pouvait entendre de près ces cris répétés : « O fils des Grecs, allez, délivrez la patrie; délivrez vos enfants, vos femmes, et les sanctuaires des dieux nationaux, et les tombeaux de vos ancêtres : maintenant c'est le combat suprême. » De notre côté cependant, répondait à ces cris le bruit[1] confus de la langue perse, et ce n'était plus l'heure de tarder. Aussitôt, vaisseau contre vaisseau enfonça l'éperon d'airain : un vaisseau grec commença l'attaque; il brise tout le bordage d'un vaisseau phénicien, et la mêlée devient générale. D'abord le flot de l'armée perse tenait bon; mais comme cette masse de vaisseaux était réunie dans un endroit resserré, ils ne pouvaient se prêter aucun secours entre eux; au contraire ils s'entre-heurtaient de leurs éperons d'airain, et les uns contre les autres se brisaient tous leurs appareils de rames, tandis que les vaisseaux grecs, par une manœuvre habile, les cernaient et les frappaient. Les carènes se

1. Le narrateur grec se trahit ici, et en quelques autres passages.

retournaient; la mer disparaissait, couverte de débris et de cadavres; rivages, écueils se couvraient de morts. Tous les vaisseaux de la flotte barbare, à force de rames, fuyaient en désordre. Comme des thons, comme un banc de poissons pris au même filet, à coup de tronçons de rames, de toutes sortes de débris, les Grecs nous frappaient, nous assommaient, et toute la mer était remplie de supplications et de gémissements, jusqu'à ce que l'œil noir de la nuit nous déroba à l'ennemi. Nos malheurs innombrables, même si je les énumérais pendant dix jours, je n'en achèverais pas le compte. Oui, sache-le bien, jamais en un seul jour, si grand nombre d'homme n'a péri.

La Reine. — Hélas! un océan de maux s'est déchaîné contre les Perses, contre la race entière des Barbares.

Le Messager. — Et pourtant, sache-le, tu n'en connais pas encore la moitié. Une autre catastrophe vint s'ajouter à la première, telle qu'elle ferait deux fois équilibre à celle-ci.

La Reine. — Et quel malheur plus affreux serait encore possible? Dis, quelle est cette catastrophe, qui a frappé l'armée, et qui l'emporte encore sur la première?

Le Messager. — Tous ceux des Perses qui étaient à la fleur de l'âge, les plus vaillants et les plus nobles, les plus fidèles toujours au prince, tous sont morts honteusement, d'une mort sans gloire.

La Reine. — Infortunés! quel malheur horrible! ô mes amis! A quel destin dis-tu qu'ils ont succombé?

Le Messager. — Il est une île[1], en avant des parages de Salamine, du côté de la haute mer, petite, inhospitalière aux navires, que parcourt Pan, ami des chœurs de danses. Là Xerxès les avait envoyés, afin que, quand les ennemis, une fois leurs vaisseaux détruits, chercheraient

1. L'îlot de Psyttalie.

à se sauver dans l'île, ils pussent massacrer à leur aise l'armée des Grecs, et sauver au contraire les Perses entraînés par le courant : il prévoyait mal l'avenir. En effet, quand les dieux eurent donné l'honneur de la victoire à la flotte grecque, le jour même, s'étant revêtus de leurs bonnes armures d'airain, les Grecs sautèrent hors des vaisseaux; ils cernèrent l'île tout entière, de façon à rendre la fuite impossible. D'abord, il est vrai, ils furent accablés par la grêle de pierres que jetaient les mains des Perses, et ils tombaient sous les flèches que décochait leur arc; mais, à la fin, ils chargent d'un seul élan; ils frappent, ils taillent en pièces les malheureux, jusqu'à ce qu'ils les aient exterminés tous. Xerxès cependant pleura, à la vue de ce désastre : car il occupait un poste d'où son regard embrassait toute l'armée, une haute colline[1] près de la mer. Il déchira ses vêtements, et poussa des gémissements perçants, donna sur-le-champ à l'armée de terre l'ordre de la retraite, et prit lui-même une fuite honteuse. Telle est la catastrophe que tu as à déplorer, en sus de la première.

La Reine. — O destin fatal! comme tu as déçu l'espoir des Perses! Par une terrible surprise, le châtiment que mon fils voulait infliger à l'illustre Athènes s'est retourné contre lui! Ce n'était donc pas assez de ceux qui sont morts à Marathon! Mon fils voulait les venger et voilà les malheurs qu'il a attirés sur lui-même. Mais toi, dis encore : ceux qui ont échappé au désastre de nos vaisseaux, où les a-t-on laissés? Peux-tu nous l'apprendre sans retard?

Le Messager. — Les chefs des vaisseaux qui n'ont pas péri, en hâte, suivant le vent, prennent la fuite en désordre. Le reste de l'armée a péri en partie d'abord

1. Le mont Ægaléos selon Hérodote.

sur la terre des Béotiens, les uns mourant de soif auprès des sources mêmes[1], les autres épuisés, perdant le souffle. Nous, nous avons gagné la terre de Phocide et la Doride et le golfe Maliaque, par les plaines que le Sperchios arrose de ses eaux bienfaisantes. Puis la terre d'Achaïe[2], et les villes thessaliennes nous reçurent, dénués de toutes ressources ; là, presque tous périrent de faim et de soif, deux maux dont nous souffrions pareillement. Nous arrivâmes dans le territoire de Magnésie et le pays de Macédoine, sur les bords de l'Axios, aux marécages peuplés de joncs de Bolbé, à la montagne de Pangée, dans la terre des Édoniens ; cette nuit-là la divinité nous envoya un froid terrible, hors de saison, qui congela tout son cours le fleuve sacré du Strymon. Alors, ceux qui n'avaient jamais honoré les dieux, ceux-là même se répandirent en prières, adorant la terre et le ciel. Quand ces invocations eurent cessé, l'armée traversa le fleuve congelé. Et tous ceux d'entre nous qui partirent avant que le soleil eût dardé ses rayons, tous ceux-là ont été sauvés. Mais le disque éclatant du soleil, de ses traits ardents, fondit la glace au milieu du fleuve, sous l'action de la chaleur ; alors, ils s'abîmèrent les uns sur les autres : heureux ceux qui rendaient l'âme sur-le-champ ! Tous ceux qui survécurent et furent sauvés, après avoir traversé la Thrace à grand'-peine, sont rentrés en fugitifs, réduits à un petit nombre, sur la terre de leurs foyers domestiques. Ainsi donc, elle peut gémir, la ville des Perses, et pleurer la fleur de sa chère jeunesse ! Telle est la vérité ; et je passe sous silence une bonne partie des maux que la divinité a infligés aux Perses.

Le Chœur. — O destin affreux ! comme tu as écrasé, foulé aux pieds toute la race perse !

1. Parce qu'il n'y avait pas assez d'eau pour tous.
2. C'est ici la Phtiotide.

La Reine. — Malheur à moi ! O notre armée anéantie ! O vision trop véridique, songes trop clairs, comme vous m'avez montré exactement d'avance tous ces maux ! Et vous, vieillards, comme vous vous êtes trompés dans votre jugement ! Cependant, puisque c'est l'avis que vous avez ouvert, je veux d'abord prier les dieux. Je reviendrai ensuite, apportant du palais un gâteau que j'offrirai à la terre et aux morts. Je sais bien que nos prières ne peuvent rien changer à ce qui est accompli ; mais au moins puisse l'avenir être meilleur !

Le Chœur. — O souverain Zeus, aujourd'hui tu as détruit l'armée fière et innombrable des Perses, et tu as ainsi plongé dans la nuit et la tristesse la cité de Suse et celle d'Egbatane. Que de mères, déchirant leurs voiles de leurs tendres mains, inondent leur sein de larmes, et prennent part à cette douleur ! Et les épouses désolées, que tourmentait le désir de revoir les époux auxquels elles venaient de s'unir, quittant leurs lits aux molles couvertures, joie de leur jeunesse délicate, s'abandonnent à un deuil insatiable. Et moi aussi, il faut que j'entonne sur leur mort une funèbre lamentation !

Aujourd'hui gémit toute la terre d'Asie, dépeuplée. Xerxès a emmené l'armée, hélas ! Xerxès l'a perdue, Xerxès, avec une funeste imprudence, les a tous conduits sur les barques marines. Et cependant Darius jadis, l'archer, le chef aimé des Susiens, ne subit aucun échec avec ses soldats !

Mais tous à la fois, maintenant, fantassins et matelots, les vaisseaux noirs les ont emmenés, hélas ! les vaisseaux, hélas ! les ont perdus ! les vaisseaux à l'abordage fatal, et la main des Ioniens ! A peine, nous dit-on, le roi lui-même a pu s'enfuir par des chemins déserts et glacés !

Les autres, surpris par une mort fatale et prématurée,

ah! sont restés, hélas! sur les rivages de Cychrée[1]. Ah! pleure, désole-toi ; pousse tes cris jusqu'au ciel, hélas! hélas! Fais retentir tes gémissements déchirants, tes cris lamentables!

Roulés par les flots, ah! ils sont la proie, hélas! des fils muets[2] de la mer sacrée, et la maison vide pleure son maître! Et les parents privés de leurs enfants, hélas! hélas! vieillards désolés, apprennent toute la catastrophe!

Les peuples de l'Asie ne vont plus vivre désormais sous l'empire des Perses, ni se soumettre à payer tribut à leur maître ; ils ne se prosterneront plus pour recevoir la loi ; car la force de l'empire est ruinée.

Les mortels ne mettront plus un frein à leur langue! Le peuple est délié et peut marcher librement! Car le joug de la force a été brisé. L'île d'Ajax qu'entourent les flots, sous sa terre ensanglantée, recouvre la grandeur des Perses.

La Reine. — Amis, quiconque a une longue expérience sait que, quand le malheur, comme une vague, s'est une fois abattu sur eux, les hommes se prennent à tout craindre. Quand, au contraire, le destin les favorise, ils espèrent voir souffler toujours le même vent de bonheur. Aussi, pour moi, maintenant, tout est plein de crainte ; partout je ne vois que mauvais présages envoyés par les Dieux ; à mes oreilles retentissent des bruits sinistres ; tel est l'effroi où me jettent les coups du malheur. Je suis donc sortie de nouveau du palais, sans mon char[3] cette fois, sans aucun faste, pour porter au père de mon fils des libations bienveillantes, douceurs des morts : le lait blanc et exquis d'une génisse pure, et le miel

1. Salamine.
2. Les poissons.
3. Peut-être plutôt : mon palanquin.

brillant distillé par l'ouvrière qui exploite les fleurs[1], avec l'eau limpide d'une source vierge ; et aussi cette boisson sans mélange, produit d'une mère sauvage, d'une vigne antique ; et encore le fruit odoriférant de l'olivier au feuillage blanchâtre, intact en toute saison, avec ces fleurs tressées, filles de la terre féconde. Allez, amis, accompagnez de vos chants l'offrande de ces libations, invoquez le divin Darius, tandis que j'enverrai aux Dieux souterrains ces hommages que boira la terre.

Le Chœur. — Reine auguste que les Perses vénèrent, va, verse, fais pénétrer sous terre ces libations, et nous, par nos chants, nous prierons les conducteurs souterrains des morts de nous accorder leur bienveillance. Oui, pures divinités souterraines, Terre, Hermès, et toi, Roi des morts, laissez remonter cette âme à la lumière. Car, si quelqu'un connaît quelque remède à nos maux, c'est Darius seul qui peut nous dire la fin de nos lamentations.

M'entend-il, le roi bienheureux, égal aux Dieux, entend-il mes cris déchirants, mes lamentations sans fin, mes plaintes obscures et claires ? Je gémis sur mon infortune : là-bas, lui, m'entend-il ?

Mais toi, Terre, et avec toi les autres conducteurs des morts, permettez qu'il sorte de vos demeures, le héros glorieux, le Dieu des Perses, fils de Suse ! Laissez-le remonter au jour cet homme, tel que la terre de Perse n'a jamais recouvert son égal !

Oui, il nous était cher ; cher nous est le tertre où il repose : Aïdoneus[2], ramène-nous, rends-nous, Aïdoneus, le chef divin, Darius, hélas !

Car jamais il ne perdit nos guerriers dans les désastres des combats, et on le nommait le Maître pareil aux Dieux,

1. L'abeille.
2. Synonyme d'Hadès, dieu des morts.

et il était pour les Perses le Maître pareil aux Dieux, puisque toujours il conduisit heureusement son armée, hélas !

O notre antique souverain, viens, viens, arrive ! Parais sur le sommet de ce tertre, avec tes sandales de pourpre, avec ta tiare royale éclatante ; viens, père bienheureux, Darius, ah ! viens !

Viens apprendre ces malheurs récents, inouïs ! Maître de nos maîtres, parais ! C'est comme une vapeur venue du Styx, qui s'est abattue sur nous ! toute la jeunesse a péri ! Viens, père bienheureux, Darius, ah ! viens !

Hélas ! hélas ! O toi dont les amis ont tant pleuré la mort . . . .[1], elles ont péri, toutes nos trirèmes, et ils ne sont plus, nos vaisseaux !

L'Ombre de Darius. — O fidèles parmi les fidèles, contemporains de ma jeunesse, vieillards perses, quel malheur a frappé le pays ? On gémit, on se bat la poitrine, on frappe le sol. Je vois près de mon tombeau ma compagne, et je tremble. J'ai reçu avec bienveillance ses libations. Mais vous aussi, vous vous lamentez non loin de mon tombeau et, par vos incantations déchirantes, par vos lamentations désolées, vous m'appelez. Sortir du sépulcre n'est pas facile, non certes, et les Dieux souterrains aiment mieux prendre que rendre. Malgré cela, je suis venu, moi qui, parmi eux, garde mon rang de prince. Hâtez-vous cependant, pour qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir tardé moi-même : quel est le malheur qui vient de frapper les Perses ?

Le Chœur. — Je n'ose lever les yeux vers toi, je n'ose te parler en face ; le respect que j'ai toujours eu pour toi me retient.

L'Ombre. — Puisque je suis venu de chez les morts, me

1. Nous passons une phrase inintelligible, dont le texte est altéré.

laissant convaincre par tes supplications, ne fais pas traîner tes discours en longueur, mais parle, dis tout, en quelques mots, et ne te laisse pas arrêter par le respect que je t'inspire.

Le Chœur. — Je n'ose t'obéir, je n'ose te parler en face, tant ce que j'ai à dire est pénible !

L'Ombre. — Puisqu'une crainte enracinée dans ton esprit te ferme la bouche, toi, ancienne compagne de ma couche, noble femme, cesse ces pleurs et ces gémissements, instruis-moi. Si les hommes souffrent, c'est que la souffrance est le lot de l'humanité. Sur mer, sur terre, que de maux menacent les mortels, si leur vie se prolonge !

La Reine. — O toi qui as surpassé tous les mortels par le bonheur de ta destinée, toi qui, tant que tu as vu la lumière du soleil, as joui d'une vie fortunée, digne d'envie, toi qui étais un Dieu pour les Perses, maintenant c'est ta mort que j'envie, puisqu'elle a précédé ce désastre. Oui, Darius, tu sauras en un mot tout ce qui s'est passé. La Perse est ruinée, sache-le.

L'Ombre. — Comment ? est-il survenu quelque peste, fléau foudroyant, ou quelque désordre dans l'empire ?

La Reine. — Non, mais auprès d'Athènes, toute l'armée a été détruite.

L'Ombre. — Lequel de mes enfants la commandait ? dis-le-moi.

La Reine. — L'ardent Xerxès ; c'est lui qui a dépeuplé tout le continent.

L'Ombre. — Est-ce par mer ou par terre qu'il a tenté cette folle entreprise ?

La Reine. — Par terre et par mer ; double était l'aspect de sa double armée.

L'Ombre. — Comment une si grande armée de terre a-t-elle traversé la mer ?

La Reine. — Il a construit un pont sur le détroit d'Hellé, pour avoir un passage.

L'Ombre. — Quoi ! il a réussi à barrer le grand Bosphore ?

La Reine. — Oui, sans doute quelque divinité lui en a suggéré la pensée.

L'Ombre. — Puissante divinité, qui l'a aveuglé à ce point !

La Reine. — Témoin le désastre qui a suivi !

L'Ombre. — Que leur est-il arrivé, pour que vous vous lamentiez ainsi ?

La Reine. — La défaite de la flotte a perdu l'armée de terre.

L'Ombre. — A-t-elle tout entière péri par la lance ?

La Reine. — Oui, et la ville de Suse dépeuplée gémit sur ce désastre.

L'Ombre. — Ah ! les vaillants guerriers, soutiens de l'empire !

La Reine. — Tout le peuple des Bactriens a péri ; nul n'a franchi le détroit.

L'Ombre. — Hélas ! elle a donc été la proie de la mort, la fleur de nos alliés !

La Reine. — Xerxès a pris la fuite, dit-on, presque seul !

L'Ombre. — Vers quelle mort courait-il ? A-t-il trouvé quelque salut ?

La Reine. — Il a eu le bonheur de passer le pont qui joint les deux terres.

L'Ombre. — Ainsi il a regagné sain et sauf notre continent ? est-ce bien vrai ?

La Reine. — Oui, un rapport certain nous l'affirme, et n'est pas contredit.

L'Ombre. — Ah ! les oracles ont été vite accomplis, et c'est aux dépens de mon fils que Zeus les a réalisés ! J'espérais cependant que les dieux nous épargneraient ce

malheur de longtemps! Mais quand on court soi-même à sa perte, les dieux aussi vous y poussent. Maintenant la source des calamités a débordé pour les nôtres. Dans sa jeunesse imprudente, mon fils, ignorant l'avenir, a provoqué l'infortune; il a espéré contenir par des liens le courant de l'Hellespont sacré, les flots divins du Bosphore! Il a voulu transformer le passage, il y a jeté des entraves forgées[1], et a construit ainsi une vaste route pour son armée. Mortel, il a cru qu'il triompherait de tous les dieux et de Poséidon, folle pensée! Non, il n'est pas possible que sa raison n'ait pas été troublée à ce moment! Je crains que ces grandes richesses, fruits de mes fatigues, ne soient à la merci du premier venu.

La Reine. — C'est là ce qu'ont appris à l'ardent Xerxès les conseils des méchants[2]; ils lui disaient que tu avais acquis à tes enfants une immense richesse à la pointe de la lance, et que lui, lâchement, faisait la guerre à l'intérieur du palais, sans augmenter en rien l'héritage paternel. Ce sont les railleries insultantes de ces méchants qui lui ont fait concevoir cette entreprise, cette expédition contre la Grèce.

L'Ombre. — Ah! ils ont[3] fait là une belle œuvre, une œuvre mémorable à jamais, la plus fatale qu'ait vue la ville de Suse, depuis que Zeus souverain nous accorda cette faveur, qu'un homme, à lui seul, gouvernât toute l'Asie féconde, ayant le sceptre et le pouvoir! Médos[4] fut le premier chef de l'armée; un autre, fils du premier, acheva l'œuvre, car il laissait sa raison dominer ses passions. Le troisième, Cyrus, mortel fortuné, régna et

1. Ce sont les ancres qui retiennent les bateaux formant le pont.

2. Mardonius et les autres partisans de la guerre; peut-être aussi les Pisistratides.

3. Quelques-uns rapportent « ils » aux Grecs vainqueurs. Nous préférons l'autre interprétation : Xerxès et ses conseillers.

4. Nom de peuple (les Mèdes) dont Eschyle fait ici un nom de roi.

établit la paix parmi tous les siens; il conquit la Lydie et la Phrygie, et réduisit par la force l'Ionie tout entière : sa sagesse lui valut de ne pas exciter la haine des dieux. Le fils de Cyrus[1] fut le quatrième souverain. Le cinquième fut Mardis[2], la honte de sa patrie et de ce trône antique : il fut surpris et tué dans son palais par le noble Artaphrénès, conjuré avec ses amis pour cette entreprise [le sixième fut Maraphis, et le septième Artaphrénès[3]]. Et moi, le sort me donna ce que je désirais[4], et je fis force guerres avec une armée nombreuse; mais je n'attirai pas sur l'empire de telles calamités. Mon fils Xerxès est jeune, et pense en jeune homme; il a oublié mes recommandations. Oui, vous le savez bien, vous qui aviez mon âge, nous tous, quand nous eûmes le pouvoir, nous n'avons jamais été cause de pareils maux.

Le Chœur. — Eh bien! ô Darius, ô roi, que diras-tu pour finir? Que devons-nous faire, nous autres Perses, pour nous relever le mieux possible de ce malheur?

L'Ombre. — Ne dirigez plus votre armée contre la Grèce, fût-elle plus forte encore que jusqu'à présent! Car la terre même de Grèce combat pour ses enfants.

Le Chœur. — Que veux-tu dire? Comment combat-elle pour eux?

L'Ombre. — Elle tue par la famine les envahisseurs trop nombreux.

Le Chœur. — Mais nous pourrons envoyer une armée d'élite, moins nombreuse.

L'Ombre. — Non! Songez plutôt que l'armée même qui

1. Cambyse.

2. Celui que les Grecs nomment d'ordinaire Smerdis.

3. « On peut croire qu'un interpolateur avait ajouté ici les noms des sept conjurés qui mirent fin à l'usurpation de Smerdis, et que les copistes n'ont conservé que le dernier vers de cette énumération. » Note de M. Weil.

4. Sur tous ces événements, cf. Hérodote, *Extraits*, p. 59 et sq.

est restée en Grèce n'obtiendra pas le retour et le salut!

Le Chœur. — Qu'as-tu dit? l'armée des Barbares n'a pas franchi tout entière le détroit d'Hellé, quittant l'Europe[1]?

Darius. — Un petit nombre seulement l'a fait, s'il faut en croire les oracles des dieux, et juger d'après ce qui est arrivé déjà! Car les oracles ne s'accomplissent pas sur un point, pour rester vains sur un autre. Et puisque ce que vous dites est arrivé, croyez-le, Xerxès, livré à de folles espérances, a laissé derrière lui une nombreuse armée d'élite. Ils restent là-bas, dans la plaine qu'arrose l'Asopos, le fleuve nourricier de la terre béotienne : là les attend le suprême désastre, la rançon de leur orgueil et de leur arrogance impie. Envahisseurs de la Grèce, ils n'ont pas craint d'enlever les images des dieux, ils ont incendié leurs temples, détruit leurs autels, renversé pêle-mêle, jeté à bas de leurs piédestaux leurs statues! Aussi ils ont expié leur faute, ils doivent l'expier encore, ils n'ont pas encore touché le fond du gouffre, qui bouillonne sous eux. Oui, leur sang versé à flots par la lance dorienne se figera sur la terre de Platées, et des amas de cadavres, jusqu'à la troisième génération, témoins muets, attesteront aux yeux des mortels que l'homme ne doit pas se laisser entraîner aux excès de l'orgueil! Quand l'Arrogance fleurit, elle porte pour fruit l'épi de la Fatalité, elle moissonne une moisson de larmes. En voyant de telles entreprises et de tels châtiments, souvenez-vous d'Athènes[2] et de la Grèce, et que nul ne méprise la fortune dont il jouit, pour envier ce qu'il n'a pas. Zeus est là, pour châtier les ambitions excessives, Zeus, pesant justicier! Maintenant donc, par vos sages avis, persuadez Xerxès, car l'heure est venue de la modération, l'heure d'apaiser le délire où le jette une audace inso-

1. Mardonius était resté en Grèce, avec l'armée qui fut battue à Platées.

2. Nouvelle allusion à la tradition déjà rapportée, page 56, note 2.

lente! Et toi, sa mère vénérable, sa mère chérie, rentre dans le palais, prends avec toi des vêtements convenables et va au-devant de ton fils. Car, par l'effet de son désespoir, ce ne sont plus maintenant, sur son corps, que lambeaux déchirés de ses riches habits. Mais toi, par de douces paroles, calme-le; je le sais, c'est toi seule qu'il écoutera. Pour moi, je redescends sous la terre ténébreuse, et vous, vieillards, adieu! même au temps du malheur, donnez-vous à la joie ; car la fortune ne sert plus de rien après la mort.

Le Chœur. — J'ai souffert en écoutant le récit de tous ces maux, les uns présents, les autres à venir encore.

La Reine. — O destin, que de souffrances se sont abattues sur moi; mais ce dont je souffre le plus, c'est d'apprendre l'état lamentable de mon fils, la misère des vêtements qui le couvrent. Je vais prendre dans le palais d'autres habits, et j'irai au-devant de mon fils, j'essaierai de le rencontrer. Je n'abandonnerai pas dans l'infortune ce que j'ai de plus cher. Pour vous, il faut qu'au sujet de ces événements, conseillers fidèles, vous donniez votre avis. Et si mon fils arrive ici avant moi[1], calmez-le, et faites-le rentrer dans le palais, de peur qu'à mes malheurs ne s'en ajoute encore un autre.

Le Chœur. — Hélas! Quelle vie heureuse nous avions, sous un gouvernement sage, quand ce vieillard qui suffisait à tout, Darius, roi invincible, égal aux dieux, régnait sur ce pays!

D'abord notre armée faisait de glorieuses campagnes, et pratiquait savamment l'art des sièges et des assauts! Sans fatigue, sans souffrances, d'heureux retours nous ramenaient chez nous.

1. La reine ne rencontrera pas Xervès, et ne reparaîtra pas; le poète n'a pas voulu lui faire prendre part aux lamentations finales. C'est ce qu'annoncent ces quelques vers.

Que de villes il a prises, sans franchir de sa personne le fleuve Halys, sans quitter son foyer[1]! Telles, ces villes fluviales de la mer du Strymon[2], aux confins de la Thrace.

Et, en dehors du lac, les villes fortifiées, sur la terre ferme, se soumirent à ce chef, et celles qui se vantent d'être situées aux bords du vaste détroit d'Hellé, et la profonde Propontide, et les bouches du Pont!

Avec elles, les îles battues par les flots non loin de la côte, le long du continent, Lesbos, et Samos plantée d'oliviers, Chios, et Paros[3], Naxos, Mycône, et Andros voisine de Ténos.

Il régnait aussi sur celles qui sont situées au milieu même des côtes, Lemnos, Icarie, Rhodes, Cnide et les villes de Cypre, Paphos, et Soles, et Salamine, Salamine[4] dont la métropole est la cause de nos pleurs, aujourd'hui.

Ses ordres gouvernaient les villes opulentes et populeuses des Grecs d'Ionie. Il avait une armée infatigable, mélange de peuples de toutes sortes. Et maintenant nous devons subir ce revirement où se manifeste la main d'un dieu, la terrible défaite navale!

XERXÈS. — Ah! malheur à moi, pour ce désastre affreux, qui m'a frappé contre toute attente! Quel destin cruel s'est abattu sur le peuple des Perses! Que devenir, infortuné? Mes membres défaillants se dérobent sous moi, quand je vois ces vieillards vénérables. Plût au ciel, ô Zeus, qu'avec mes soldats j'eusse été là-bas la proie de la mort!

1. L'Halys était la limite de la Haute-Asie. Le poète veut parler de victoires remportées par les lieutenants du roi.

2. Villes bâties sur pilotis dans le lac Prasias, formé par le Strymon.

3. Ici commence une autre énumération : les Cyclades.

4. Salamine, ville de l'île de Chypre, fondée, disait-on, par des colons venus de l'île voisine de l'Attique, où Xerxès fut vaincu.

Le Chœur. — Hélas! ô roi, ô vaillante armée, ô gloire que donnait aux Perses la domination sur les autres peuples, élite de nos guerriers, que le destin a fauchés!

Le pays déplore la mort de sa jeunesse, sacrifiée par Xerxès, qui remplit l'Hadès de Perses! Car ils ont péri, ils sont descendus chez Hadès, tous ces hommes, la fleur de la contrée, habiles archers, foule innombrable! Hélas! les vaillants guerriers! Et la terre d'Asie, ô roi de cette terre, plie le genou, hélas, hélas!

Xerxès. — Et c'est moi, hélas! c'est moi, malheureux, qui ai attiré cette calamité sur les miens, sur la patrie!

Le Chœur. — Pour saluer ton retour, je ferai retentir, avec force larmes, ces cris déchirants, ces lamentations funèbres, à la manière des Mariandyns[1]!

Xerxès. — Oui, faites entendre ces refrains désolés et sinistres! Le destin fatal s'est retourné contre moi.

Le Chœur. — Je ferai entendre ces refrains désolés, je pleurerai ce désastre qu'a subi notre peuple, ce désastre subi sur mer; je pleurerai sur le pays et sur la nation; je répandrai mes larmes avec mes cris!

Xerxès. — L'Arès ionien a triomphé de nous; l'Arès ionien, protégé par ses vaisseaux qui l'ont conduit à la victoire, a rempli de morts la mer occidentale, sur ces rivages infortunés!

Le Chœur. — Ah! laisse-nous t'interroger sur tout! Où est tout le reste des nôtres, où sont tes lieutenants, Pharandacès, Sousas, Pélagon, Datamas, Psammiscanès, et Agbatas, venu d'Egbatane?

Xerxès. — Je les ai laissés, les malheureux, tombés

1. Peuple des bords du Pont-Euxin, dont la musique plaintive était célèbre. On peut croire que la mélodie composée par Eschyle pour toute cette scène avait un caractère analogue. Il ne faut pas oublier en effet, pour bien apprécier toute cette fin des Perses, que ces lamentations étaient lyriques, musicales, et n'avaient pas par conséquent en réalité la monotonie qu'elles ont pour le lecteur moderne.

morts de leur vaisseau tyrien, près des promontoires de Salamine, ballottés par les flots contre les escarpements de la côte!

Le Chœur. — Hélas! où sont Pharnouchos, et le vaillant Ariumardos, et Seoacès, et le noble Lilæos? Où sont Memphis, Tharubis, Masistras, Artembarès, Hystæchmas? où sont-ils? je te le demande.

Xerxès. — Ah! malheur à moi! en vue de l'antique, de l'odieuse Athènes, tous, frappés à la fois, hélas! hélas! ont été jetés, palpitants, contre la côte.

Le Chœur. — As-tu laissé aussi là-bas ton serviteur, ton œil fidèle[1], celui qui comptait les Perses myriade par myriade[2], le fils de Batanochos, Alpistos...[3], fils de Seisamès, fils de Mégabatès, et le grand Parthos, et Oïbarès, les as-tu laissés? Tristes, terribles nouvelles pour les nobles Perses!

Xerxès. — Tu réveilles en moi le regret de mes vaillants compagnons! O calamités lamentables à dire! Mon cœur gémit, tressaille dans ma poitrine.

Le Chœur. — Et il en est d'autres encore que nous pleurons, le Marde Xanthis, chef de dix mille hommes, et le brave Ancharès, Diœxis et Arsamès, chefs des cavaliers, et Dadatès, et Lythimnès, et Tolmos à la lance insatiable! Je m'étonne de ne pas les voir suivre le char royal[4]!

Xerxès. — Ils sont morts, les chefs de l'armée.

1. Il s'agit d'un de ces inspecteurs royaux que l'on appelait l'œil ou l'oreille du roi.

2. Il est fait allusion ici à la méthode primitive de dénombrement qu'employaient les Perses, à ce que rapporte Hérodote: on rassemblait d'abord dix mille hommes dont on avait fait le compte; puis on mesurait l'espace qu'ils avaient rempli, et qui servait à dénombrer rapidement et approximativement les autres.

3. Quelques mots manquent.

4. Il ne s'agit pas à proprement parler du char, mais d'une sorte de voiture fermée.

Le Chœur. — Oui, morts, ah! sans honneur!

Xerxès. — Hélas! Hélas! Hélas!

Le Chœur. — Oui, hélas! Les dieux nous ont frappé d'un mal imprévu! Éclatant est le regard d'Até.

Xerxès. — Ah! quel désastre[1] inouï!

Le Chœur. — Désastre trop certain!

Xerxès. — Désastre sans pareil!

Le Chœur. — Nous nous sommes heurtés pour notre malheur à la flotte des Ioniens. La guerre ne favorise pas les Perses.

Xerxès. — Il n'est que trop vrai; quelle belle armée j'ai perdue!

Le Chœur. — Que n'avons-nous pas perdu? Elle est ruinée, la grandeur de la Perse.

Xerxès. — Tu vois ce qui me reste de ceux qui m'accompagnaient!

Le Chœur. — Je le vois, je le vois.

Xerxès. — Tu vois ce carquois....

Le Chœur. — Que tu as sauvé du moins!

Xerxès. — Ce carquois pour mes traits!

Le Chœur. — De tant de flèches[2], c'est tout ce qui reste!

Xerxès. — Oui, nous n'avons plus de défenseurs.

Le Chœur. — Le peuple des Ioniens est ferme au combat!

Xerxès. — Il est brave. Aussi quelle défaite!

Le Chœur. — La déroute de notre flotte!

Xerxès. — J'ai déchiré mes vêtements, si grand est le malheur!

Le Chœur. — Hélas! hélas!

Xerxès. — Oui, et plus qu'une fois hélas!

Le Chœur. — Deux fois, trois fois hélas!

1. Texte incertain.
2. Toutes celles de l'armée

Xerxès. — Deuil pour nous, joie pour l'ennemi!

Le Chœur. — Notre puissance est mutilée!

Xerxès. — Je suis dépouillé de mon cortège.

Le Chœur. — La mer t'a ravi tous les tiens.

Xerxès. — Gémissez, gémissez, rentrez dans le palais!

Le Chœur. — Ah! malheur, malheur!

Xerxès. — Faites écho à mes plaintes!

Le Chœur. — Triste faveur que nous faisons à ta tristesse!

Xerxès. — Faites retentir en chœur vos chants lugubres!

Le Chœur. — Hélas! Pesante est cette infortune, et ce spectacle me désole!

Xerxès. — Frappez-vous la poitrine en cadence[1], pleurez sur moi!

Le Chœur. — Mes larmes coulent sans fin.

Xerxès. — Faites écho à mes plaintes!

Le Chœur. — Ah! nous avons bien lieu de gémir, ô maître.

Xerxès. — Répondez à mes lamentations!

Le Chœur. — Hélas! à tes larmes se joindront nos noires meurtrissures!

Xerxès. — Frappez vos poitrines et entonnez les airs funèbres des Mysiens[2]!

Le Chœur. — Douleur! Douleur!

Xerxès. — Arrachez les poils de votre barbe blanche!

Le Chœur. — Douleur sans fin! Tristesse sans fin!

Xerxès. — Que vos cris soient perçants!

Le Chœur. — Nous t'obéirons!

Xerxès. — Que vos ongles déchirent les plis de vos robes!

1. Eschyle dit, mot à mot : Ramez; c'est-à-dire que vos mains s'abattent en cadence sur votre poitrine, comme les rames dans l'eau.

2. Célèbres comme ceux des Mariandyns.

Le Chœur. — Douleur! Douleur!

Xerxès. — Arrachez vos cheveux! Menez le deuil de l'armée!

Le Chœur. — Douleur sans fin! Tristesse sans fin!

Xerxès. — Laissez pleurer vos yeux.

Le Chœur. — Leurs larmes coulent!

Xerxès. — Faites écho à mes plaintes!

Le Chœur. — Hélas! hélas!

Xerxès. — Rentrez en gémissant dans le palais.

Le Chœur. — Ah! Ah!

Xerxès. — O terre de Perse!

Le Chœur. — Infortunée!

Xerxès. — Pleurs dans toute la ville!

Le Chœur. — Pleurs dans tout le pays!

Xerxès. — Gémissez, Perses à la molle démarche.

Le Chœur. — ....[1]

Xerxès. — O terre de Perse!

Le Chœur. — Infortunée!

Xerxès. — Hélas! hélas! ils ont péri avec nos trirèmes!

Le Chœur. — Hélas! hélas! je t'accompagnerai de mes lamentations!

1. Lacune.

SOPHOCLE

SOPHOCLE

ANTIGONE

NOTICE.

La lutte entre les deux frères rivaux, Étéocle et Polynice, vient de prendre fin par leur mort. Créon, qui maintenant règne sur Thèbes, a fait ensevelir Étéocle, mais défend sous peine de mort d'ensevelir Polynice. Antigone ne veut pas se soumettre à cet édit ; seule, puisque Ismène n'a pas le courage de s'associer à elle, elle rendra les derniers devoirs à son frère. Arrêtée par les gardes chargés de veiller sur le cadavre, elle est conduite devant Créon, et au lieu de regretter son acte, s'en glorifie. Créon, malgré les instances de son fils Hémon, fiancé d'Antigone, condamne la jeune fille à être enterrée vivante. Mais le devin Tirésias vient lui reprocher sa conduite, et le menace de la colère des dieux. Créon, effrayé, court procéder à l'ensevelissement de Polynice et délivrer Antigone. Il est trop tard : la jeune fille s'est pendue ; Hémon se perce de son glaive à ses côtés, et quand Créon rentre au palais, rapportant le cadavre de son fils, c'est pour y trouver un autre cadavre, celui de sa femme Eurydice, qui s'est frappée elle-même à la nouvelle du suicide d'Hémon.

Tel est en résumé ce beau drame, l'un des plus tragiques de Sophocle, et en même temps l'un des plus élevés. La noble et héroïque figure d'Antigone est peut-

être la création la plus admirable de son génie. Elle est la personnification la plus touchante de l'amour fraternel, qui absorbe son âme tout entière ; car si le poète a peint l'amour d'Hémon pour elle, il s'est d'autre part refusé à peindre son amour pour Hémon. En même temps elle est la personnification la plus haute du devoir, qu'elle définit elle-même, dans une tirade justement célèbre, en termes si précis et si nobles. Et cependant elle est bien humaine ; elle n'a rien d'une figure abstraite et conventionnelle ; elle a un moment de faiblesse, une crise de regrets, presque de désespoir, à l'approche du supplice ; non qu'elle regrette ce qu'elle a fait ; elle serait toute prête à recommencer ; mais elle regrette la vie, qu'elle va perdre si jeune. Son héroïsme n'en est que plus naturel et plus sublime à la fois.

Antigone fut représentée en 441, s'il faut en croire la tradition d'après laquelle Sophocle, nommé stratège, à la suite du succès exceptionnel qu'elle remporta, prit part avec Périclès à l'expédition de Samos en 440. Sophocle avait alors cinquante-cinq ans, et c'était la trente-deuxième de ses tragédies.

ANTIGONE

PERSONNAGES :

ANTIGONE.
ISMÈNE.
LE CHŒUR, composé de vieillards thébains.
CRÉON, roi de Thèbes.
LE GARDIEN.
HÉMON, fils de Créon.
TIRÉSIAS.
EURYDICE, femme de Créon.
1er MESSAGER.
2e MESSAGER.

La scène est devant le palais de Créon.

PROLOGUE

—

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIGONE, ISMÈNE

ANTIGONE.

Ismène, tendre sœur, tête qui m'es si chère,
Sais-tu si Jupiter, des maux de notre père,
Fera grâce d'un seul à sa postérité?
Un sort non moins cruel, non moins immérité
Suspend, comme un arrêt de mort et d'infamie,
Sur tes jours et les miens sa menace ennemie.
On dit qu'aujourd'hui même un décret inhumain
Va peser durement sur le peuple thébain :

Le stratège vainqueur, en vrai tyran, prépare
A ceux que nous aimions un traitement barbare.

ISMÈNE.

De ceux que nous aimions le sort m'est inconnu.
Nul bruit, triste ou joyeux, jusqu'à moi n'est venu,
Depuis qu'assouvissant leurs ardentes colères,
L'un par l'autre à la fois ont péri nos deux frères.
Non, depuis que d'Argos les bataillons épars
Ont quitté, cette nuit, le pied de nos remparts,
Rien ne me fait ni plus ni moins infortunée.

ANTIGONE.

Aussi, hors du palais t'ai-je seule entraînée,
Afin de te parler en toute liberté.

ISMÈNE.

Quel dessein roules-tu dans ton cœur agité?

ANTIGONE.

Nos frères, dans la mort, sont désunis encore.
Créon honore l'un; l'autre, il le déshonore.
Étéocle, avec gloire au sol natal rendu,
Reçoit seul un honneur à Polynice dû;
Seul, il entre au tombeau comme veut la justice.
Le cadavre glacé de notre Polynice,
Un barbare, étranger aux plus saintes douleurs,
Défend de l'inhumer, de lui donner des pleurs :
Il faut qu'il reste là, privé de sépulture,
Pour les vautours riche trésor, douce pâture.
Voilà ce que Créon, ce sage et digne roi,
Prescrit pour toi, pour moi, — je dis même pour moi!
Il va venir ici, pour que nul ne l'ignore,
Lui-même proclamer ce décret que j'abhorre;
Et, pour le bon plaisir de cet homme de bien,
Qui l'enfreindra, sera lapidé. Comprends bien,
Chère Ismène, et dis-moi ce que tu comptes faire.

C'est l'heure de montrer si ton sang dégénère,
Et si rien n'a tari dans ton cœur généreux.

ISMÈNE.

Eh! que puis-je, Antigone, en ces temps malheureux?
Au mal qui nous accable il n'est point de remède.

ANTIGONE.

Tu peux me refuser, ou m'accorder ton aide.

ISMÈNE.

Pourquoi faire, ma sœur? quel est donc ton dessein?

ANTIGONE.

Pour relever le mort, j'ai besoin de ta main.

ISMÈNE.

Quoi! tu veux l'inhumer, sans crainte du supplice?

ANTIGONE.

C'est mon frère et le tien. S'il faut que je périsse,
Je périrai. Vois si tu veux l'abandonner.

ISMÈNE.

Malheureuse! et Créon, qui va te condamner!

ANTIGONE.

Il n'arrachera pas une sœur à son frère.

ISMÈNE.

Antigone, ô ma sœur! souviens-toi de ton père;
Souviens-toi de sa vie, hélas! et de sa mort,
Quand, après ses forfaits, ou plutôt ceux du sort,
Sa main, sa propre main lui ravit la lumière!
Songe à celle qui fut sa femme, étant sa mère,
Et qu'un lacet fatal ravit à notre amour.
Deux frères nous restaient, et dans le même jour,
Tous deux, jeunes, ardents, pleins d'orgueil, pleins d'envie,
Par la main l'un de l'autre ils ont perdu la vie.
Nous voilà désormais toutes seules : veux-tu
Que sans appui, faisant d'imprudence vertu,
Nous bravions follement le plus puissant des hommes?
Il faut pourtant songer à ce peu que nous sommes :

Nous, si faibles, comment oser lui résister?
Créon est notre maître; il faut le respecter,
Dût la loi qu'il impose être encor plus sévère.
Quant à moi, suppliant les mânes de mon frère
De pardonner un tort commis contre mon gré,
Contrainte, mais soumise, au roi j'obéirai.
C'est folie, après tout, de tenter l'impossible.

ANTIGONE.

Ma sœur, puisqu'à mes vœux tu restes insensible,
Fais ce que tu voudras; je ne te dis plus rien.
Chacune a son penchant; moi je suivrai le mien,
Heureuse de remplir, même au prix de la vie,
Ce devoir, où ma voix vainement te convie.
Il me coûtera peu d'entreprendre et d'oser.
Près des miens, dans la mort, j'irai me reposer.
Ce n'est pas aux vivants qu'il faut chercher à plaire;
On a si peu de jours à passer sur la terre!
Là-bas, c'est pour jamais. Libre à toi, si tu veux,
D'obéir à Créon, et d'offenser les dieux.

ISMÈNE.

Je respecte les dieux; mais la loi m'épouvante :
Pour la fouler aux pieds, je me sens impuissante.

ANTIGONE.

Adieu, ma sœur, adieu! ce prétexte est fort beau.
Moi, je vais préparer à mon frère un tombeau.

ISMÈNE.

Tu te perds, malheureuse, et ta mort est certaine.

ANTIGONE.

Va, ne t'occupe plus que d'éviter la tienne!

ISMÈNE.

Tu cacheras au moins ce terrible projet;
Moi, je saurai me taire et garder ton secret.

ANTIGONE.

Et pourquoi donc cacher ce qu'il est beau de faire?

Quand je fais mon devoir, je ne veux pas me taire.

ISMÈNE.

Ah! cette ardeur vous glace en un pareil moment!

ANTIGONE.

Ceux à qui je veux plaire en jugent autrement.

ISMÈNE.

Il faut à ce qu'on peut mesurer ce qu'on tente.

ANTIGONE.

Je l'essaîrai du moins, et je serai contente.

ISMÈNE.

Ce que l'on ne peut faire, à quoi bon l'essayer?

ANTIGONE.

Ton langage m'irrite au lieu de m'effrayer :
Il outrage le mort étendu sur la plaine.
De ma témérité je porterai la peine;
Mais jamais les tourments qu'il me faudra souffrir
N'égaleront l'horreur de ne pas bien mourir.

ISMÈNE.

Va donc, puisqu'il te plaît, puisqu'en vain je supplie!...
Va, je t'aime toujours, et je plains ta folie.

(Ismène rentre dans le palais; Antigone se dirige vers le champ de bataille, pour ensevelir son frère.)

SCÈNE DEUXIÈME

LE CHŒUR

Strophe première.

Soleil, dont les rayons brillent de toutes parts,
Le plus beau qui jamais ait doré nos remparts,
Tu parais, œil du jour, blonde et rose paupière;
Sur les flots de Dircé te levant au matin,
Tu vois fuir ceux d'Argos à l'horizon lointain....
Leurs rapides coursiers te laissent en arrière.

De droits mal assurés imprudents défenseurs,
Ils s'avançaient, pareils aux aigles ravisseurs,
Avec des cris aigus s'excitant aux conquêtes;
Déployant comme une aile un vaste bouclier,
Chargés de traits qu'au loin l'on voyait scintiller,
Et le crin des chevaux ondoyait sur leurs têtes.

Antistrophe première.

Ils entouraient nos murs d'un cercle frémissant;
Leurs glaives altérés demandaient notre sang;
Ils ont fui : notre sang trompe leur soif ardente.
Vulcain n'a pas touché nos créneaux sourcilleux,
Et Mars qui les poursuit de cris victorieux
Achève du Dragon [1] la déroute éclatante.
L'orgueil à Jupiter fut toujours odieux.
Il les voit à longs flots courir impétueux,
Et regarde en pitié cet appareil de gloire :
La foudre est dans ses mains ; elle éclate à l'instant
Où, debout sur nos murs, un hardi combattant [2]
Poussait des cris de joie et des chants de victoire.

Strophe deuxième.

Sur le sol qui résonne il tombe renversé.
Les feux que dans sa main brandissait l'insensé,
Pour embraser des vents l'haleine dévorante,
Se tournent contre ceux qui les ont allumés,
Et par un dieu puissant les soldats désarmés
Se dispersent, frappés d'horreur et d'épouvante.

1. Le texte de ce vers est peu sûr. Mais, en tout cas, le sens doit être très probablement différent de celui que M. Richaud a choisi. Le *dragon* ne peut désigner que les Thébains, par allusion à la légende de Cadmus. Les agresseurs, les Argiens, sont comparés à l'*aigle* dans la précédente strophe. Il faudrait donc traduire plutôt : du Dragon la victoire éclatante.

2. C'est Capanée.

Aux sept portes, les sept ont trouvé des égaux,
Des vainqueurs. Ils ont fui, laissant à leurs rivaux
Leurs dépouilles d'airain, magnifiques trophées.
Seuls, deux guerriers, deux chefs issus du même sang,
Se plongeant l'un à l'autre un glaive dans le flanc,
Ont leur vie et leur haine à la fois étouffées.

Antistrophe deuxième.

Mais puisque la Victoire au renom glorieux
Rit à notre cité pleine de chants joyeux,
Livrons-nous à l'oubli des discordes fatales;
Et du matin au soir, du soir jusqu'au matin,
Sur les pas de Bacchus frappant le sol thébain,
Menons aux temples saints nos danses triomphales.
On ouvre. C'est Créon; c'est notre nouveau roi;
Car nos derniers malheurs nous ont mis sous la loi
Du fils de Ménécée, homme grave, esprit sage.
Sans doute, il vient pour promulguer quelque décret;
Je pense qu'il n'a pas, sans un dessein secret,
Mandé tous ces vieillards[1] par un commun message.

1. La présence du chœur est ainsi justifiée; les tragiques ont coutume de la motiver avec précision. Le chœur, quand le personnage principal d'une tragédie grecque est une femme, est composé presque toujours aussi de femmes ou de jeunes filles, sympathiques à l'héroïne. Si, dans *Antigone*, le chœur est au contraire formé de vieillards, c'est sans doute que Sophocle a voulu faire mieux ressortir encore le courage de son héroïne, en l'isolant entièrement.

PREMIER ÉPISODE

—

SCÈNE PREMIÈRE

CRÉON, LE CHŒUR

CRÉON.

Citoyens, ce pays trop longtemps éprouvé
Est enfin de ses maux par les dieux relevé.
Si j'ai de vos conseils invoqué la sagesse,
C'est que je sais comment, dans les jours de détresse,
Vous avez soutenu le trône de Laïus.
Œdipe vous fut cher, et, depuis qu'il n'est plus,
Pour ses enfants encor montrant le même zèle,
Votre amour jusqu'au bout leur est resté fidèle.
L'un par l'autre à la fin et vainqueur et vaincu,
Ils meurent ennemis, ainsi qu'ils ont vécu.
Un seul jour accomplit leur double destinée.
La couronne dès lors par eux abandonnée
Me revient par le droit de proche parenté.
Un homme, quel qu'il soit, vit dans l'obscurité;
Tant qu'il n'a pas encore exercé la puissance,
On ne sait ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il pense;
Mais voit-il sous ses lois tout un peuple marcher,
Aux plus sages conseils si loin de s'attacher,
Il contient les discours par l'effroi qu'il inspire[1],
Cet homme, selon moi, des hommes est le pire :

1. Le sens est autre : s'il garde sa bouche fermée, par l'effet de quelque crainte; c'est-à-dire s'il ne communique pas à ses sujets ces sages conseils dont parle le vers précédent. C'est l'idée que Créon exprime de nouveau plus bas : que je ne voudrais pas garder mes lèvres closes.

Qu'à l'intérêt public il préfère le sien,
Ou celui d'un ami, c'est un homme de rien.
Jupiter m'est témoin, lui qui voit toutes choses,
Que je ne voudrais pas garder mes lèvres closes,
Sachant, dans l'avenir comme dans le passé,
De mes concitoyens le salut menacé[1].
La grandeur de l'État dépend de ce principe.
C'est pour m'y conformer que des deux fils d'Œdipe
J'ai réglé le destin comme vous allez voir.
Étéocle, fidèle au plus sacré devoir,
Est mort en combattant pour la terre natale :
A lui les chants de deuil, la pierre sépulcrale,
Les funèbres honneurs aux braves réservés !
Son frère Polynice, hélas ! vous le savez,
Aux dieux de son pays, à la mère patrie,
Est venu de l'exil porter la guerre impie.
Son aveugle fureur voulait tout ravager,
Dans le sang fraternel il voulait se plonger,
Nous préparant à tous un honteux esclavage :
Pour lui, pas de tombeau, pas de funèbre hommage,
Pas de deuil, pas de pleurs, de sanglots déchirants :
Que les oiseaux de proie et les chiens dévorants
S'arrachent de son corps un lamentable reste !
Telle est ma volonté. — Traîtres que je déteste,
N'attendez pas de moi le prix de la vertu ;
— Vous qui pour nous avez vaillamment combattu,
Héros, vivants ou morts, votre couronne est prête.

LE CHŒUR.

Créon, les droits du sang t'ont mis à notre tête ;
Ta loi s'étend sur les vivants et sur les morts ;

1. M. Richaud a négligé quatre vers dont voici le sens : « Et jamais je ne serai l'ami d'un ennemi de cette terre ; car je sais que le salut des citoyens dépend du salut de la patrie, et c'est parce que l'état subsiste que nous pouvons nous faire des amis. »

Du traître, du vaincu, le misérable corps
Aura le châtiment qu'il te plaît de prescrire.

CRÉON.

Ferez-vous observer ce que je viens de dire?

LE CHŒUR.

Ce soin conviendrait mieux à de plus jeunes gens.

CRÉON.

J'ai mis auprès du mort des gardes diligents.

LE CHŒUR.

As-tu quelque ordre encore à me donner?

CRÉON.

J'insiste[1]
Pour qu'à ma volonté personne ne résiste.

LE CHŒUR.

Qui serait assez fou pour courir à la mort?

CRÉON.

Oui, la mort! Mais on croit pouvoir tromper le sort,
Et l'espoir d'un profit au crime vous entraîne.

SCÈNE DEUXIÈME

CRÉON, UN GARDE, LE CHŒUR

LE GARDE.

Je ne te dirai pas que je suis hors d'haleine,
Ni que je sois venu d'un pas précipité,
Prince, car les soucis m'ont souvent arrêté,
Et souvent j'ai voulu retourner en arrière.
Mon esprit alarmé qui se donnait carrière

1. Le texte s'adresse plus directement au chœur et l'ordre de Créon est plus en rapport avec l'événement même qui va se produire : « Je défends que vous vous mettiez du côté de ceux qui désobéiront à ces ordres ».

Se tenait à lui-même à peu près ce discours :
« Malheureux! sais-tu bien qu'à ta perte tu cours?
Attends! — Mais si Créon vient à savoir la chose,
A son juste courroux ton silence t'expose. »
De si graves pensers m'avaient rendu moins prompt.
Le chemin était court; mais qu'il m'a paru long!
A la fin cependant le courage l'emporte.
Je n'ai rien, presque rien à dire[1]; mais, n'importe!
Je parlerai. Pour moi cet espoir est certain :
Rien ne peut m'arriver sans l'ordre du destin.

CRÉON.

Calme, si tu le peux, tes esprits et ta bouche.

LE GARDE.

Laisse-moi tout d'abord dire ce qui me touche.
Je n'ai pas fait le mal, je n'en sais pas l'auteur,
Et je ne voudrais pas qu'il m'arrivât malheur.

CRÉON.

Que de précautions! parle donc sans entrave,
Tu m'as l'air d'apporter quelque nouvelle grave.

LE GARDE.

Le danger a toujours inspiré de l'effroi.

CRÉON.

Encore! Le temps presse : achève et laisse-moi.

LE GARDE.

Eh bien! on est venu dans le plus grand mystère
Ensevelir le mort, le couvrir de poussière,
Accomplir, en un mot, tous les rites pieux.

CRÉON.

Que dis-tu? quel mortel assez audacieux?

LE GARDE.

Je ne sais. Nous n'avons rien vu. Nous étions proche

1. Ce que veut dire le garde, c'est qu'il ne pourra que raconter l'ensevelissement de Polynice, sans en désigner l'auteur, ce qui est cependant l'essentiel pour Créon.

Cependant. Rien.... Nul bruit de bêche, ni de pioche;
Nulle trace de char, nulle empreinte de pas!
Ceux qui font de tels coups ne se révèlent pas.
A la pointe du jour, l'homme de garde appelle :
On accourt; plus de mort! Une main criminelle
L'avait enseveli sous un voile léger
De poussière, et l'avait préservé du danger
Des bêtes de la nuit, qui ne sont pas venues
Du cadavre gisant dévorer les chairs nues.
Alors, dans la colère, éclatent les gros mots :
Un garde accuse l'autre; et les coups aux propos
Succèdent promptement, quand nul ne les arrête.
Chacun voit à son tour le soupçon sur sa tête.
Mais chacun de nier; nul coupable évident.
Tous, nous aurions saisi des mains le fer ardent,
Traversé les bûchers, par tout ce qu'on révère
Juré que nous n'avions rien fait, rien voulu faire....
Tout à coup, l'un de nous : « Nous sommes innocents,
Dit-il; et pour sortir de ces dangers pressants,
Je ne vois qu'un moyen.... » Les autres le devinent.
Tous les fronts, de stupeur, vers la terre s'inclinent.
Non qu'on ait un avis meilleur à proposer;
Mais que dire? que faire? et comment refuser?
Il veut qu'on vienne ici te révéler le crime.
Ce sentiment l'emporte, et moi, pauvre victime,
Qui reçois du hasard cet honneur périlleux,
Malgré moi, malgré vous, je parais à vos yeux.
On maudit le porteur d'un funeste message.

LE CHŒUR.

D'une divine main serait-ce là l'ouvrage,
Prince? Cette pensée a frappé mes esprits....

CRÉON.

Arrête! un tel discours soulève mon mépris.
La raison s'en va donc, quand viennent les années?

Quoi! les dieux, désertant les sphères fortunées,
Pour honorer un mort descendraient ici-bas!
Et quel mort! Pareil soin ne les tourmente pas.
Fut-il par ses vertus digne de tels exemples,
Lui qui, la flamme en main, venait brûler nos temples,
Ravir les dons sacrés offerts aux immortels,
Saccager la patrie, abolir les autels?
Vit-on jamais les dieux récompenser l'impie?
Non, non; mais dans la ville une haine assoupie
Se réveille : d'aucuns murmurent en secret,
Vont secouant la tête, et jettent comme un trait
Dans les cœurs ce poison que distille la haine.
Ce sont eux, je le sais de science certaine,
Dont l'argent a payé vos criminelles mains.
L'argent! ah! quel fléau, grands dieux! pour les humains!
Par lui, cité, maison, tout périt, rien n'est stable;
Le peuple se corrompt, l'homme devient coupable,
Et le bien dans les cœurs est chassé par le mal.
Tout cède à son pouvoir. Ce séducteur fatal,
Détestable artisan d'injustice et de crimes,
Par des chemins trompeurs mène l'homme aux abîmes.
C'est lui, j'en suis certain, qui trama ce complot;
Mais tous ceux qui se sont vendus sauront bientôt
Que c'est tenter les dieux que jouer un tel rôle.
Et je vous donne à tous ma royale parole
Que si l'instigateur de ce crime odieux
N'est par vous dénoncé, traîné devant mes yeux,
Ce sera peu pour vous que la mort; la torture
Vous fera, sans merci, payer votre imposture.
Voyant quel est le prix offert aux trahisons,
Le traître épouvanté fuira de nos maisons.
Quand on cherche un profit que la vertu réprouve,
C'est la honte toujours, souvent la mort, qu'on trouve.

LE GARDE.

Puis-je parler? faut-il ne rien dire et partir?

CRÉON.

Ta parole me blesse, et tu dois le sentir.

LE GARDE.

Est-ce à l'oreille, ou bien au cœur qu'elle te blesse?

CRÉON.

Je ne vois pas en quoi ce point-là t'intéresse.

LE GARDE.

Pour l'oreille, c'est moi; pour le cœur, je prétends
Que c'est celui qui fit la chose...

CRÉON.

Je comprends;
Tu te moques de nous.

LE GARDE.

Loin de moi cette envie!

CRÉON.

Et c'est pour un peu d'or que tu risques ta vie!

LE GARDE.

Ah! grands dieux! quel malheur qu'un injuste soupçon!

CRÉON.

Tu retournes en vain la chose à ta façon,
Va-t'en; mais sache bien qu'il me faut le coupable,
Ou je serai pour vous un juge impitoyable.

LE GARDE.

Le coupable sera découvert tôt ou tard,
Et puisse-t-il bientôt l'être! Mais pour ma part,
Je ne crois pas qu'ici jamais on me revoie.
Libre, enfin, du péril, je me sauve avec joie,
Et, contre tout espoir, échappé de ces lieux
Sain et sauf, ah! je cours remercier les dieux.

(Il s'en va. Créon rentre dans son palais.)

SCÈNE TROISIÈME

LE CHŒUR.

Strophe première.

L'homme a sur l'univers une action puissante,
Pressé par l'ouragan, de la mer mugissante
Il franchit les flots écumants :
Il fatigue du soc la terre infatigable ;
Il épuise sans fin son sein inépuisable,
Ouvert par les chevaux fumants.

Antistrophe première.

Des habitants de l'air il suit le vol rapide[1],
Les monstres des forêts, ceux de la plaine humide
Expirent captifs dans ses rets.
La tête sous le joug, ou le frein à la bouche,
Le taureau formidable et le coursier farouche
A le servir sont toujours prêts.

Strophe deuxième.

Il fixe la parole, et règle la pensée,
Gouverne par ses lois la cité policée,
Repose à l'abri des frimas ;
Appelle, en ses périls, la sagesse à son aide,
Combat souvent le mal par un puissant remède ;
Mais ne peut vaincre le trépas.

Antistrophe deuxième.

Et lorsqu'en son orgueil il brise toute entrave,
Que, désertant le bien, il court au mal, et brave
L'humaine et la divine loi,

1. Exactement : il les prend dans ses filets.

BIBLIOTHECA

Le sol qui l'éleva le renverse et le chasse,
Et moi-même, en mon cœur maudissant son audace,
Je le repousse loin de moi.

DEUXIÈME ÉPISODE

—

SCÈNE PREMIÈRE

(Des gardes amènent Antigone.)

LE CHŒUR.

En croirai-je mes yeux? Est-ce bien Antigone
Que l'on amène devant nous?
Pauvre enfant! une troupe en armes l'environne.
Qu'a-t-elle fait aux dieux jaloux?
Que lui reproche-t-on? pour quelle folle audace,
Fille d'un père malheureux,
Aurait-elle le sort de tous ceux de sa race,
Encore plus à plaindre qu'eux?

SCÈNE DEUXIÈME

LE CHŒUR, LE GARDE, ANTIGONE, puis CRÉON.

LE GARDE.

La voilà! nous l'avons enfin, la révoltée!
Elle enterrait le mort, nous l'avons arrêtée.
Que fait Créon?

LE CHŒUR.

Créon, il revient, le voici.

CRÉON.

Qu'est-ce encore? pourquoi m'attendiez-vous ici?

LE GARDE.

Prince, il ne faut jurer de rien; car la pensée
S'écarte bien souvent de la route tracée.
A ton ressentiment trop heureux d'échapper,
Je m'étais bien promis de ne plus l'affronter;
Mais survienne un bonheur qui comble notre envie,
Soudain tout est changé dans notre âme ravie.
Ainsi, j'avais juré de ne pas revenir,
Et je reviens. — Qui peut pénétrer l'avenir?
Nous l'avons prise, au mort donnant la sépulture;
Et me voici, faisant l'office de Mercure[1],
Non par le choix du sort, mais volontairement.
Je te la livre avec un vrai soulagement.
Tu peux l'interroger, sans danger qu'elle nie.
Maintenant de mon cœur toute crainte est bannie.

CRÉON.

C'est bien. Quand et comment avez-vous fait ce coup?

LE GARDE.

Elle couvrait le mort de terre : voilà tout.

CRÉON.

Que dis-tu? Sais-tu bien qu'à mentir on s'expose?...

LE GARDE.

Je l'ai de mes yeux vue, et j'affirme la chose.
Elle enterrait le mort au mépris de tes lois.

CRÉON.

Et comment l'avez-vous surprise cette fois?

LE GARDE.

M'y voici. De retour à peine à cette place,
Ne pouvant supporter le poids de ta menace,
Nous remettons à nu ces membres recouverts

1. Le sens est autre; le texte dit : « C'est bien moi qui ai eu cette bonne chance », de découvrir le coupable et de te l'amener.

De poussière, et déjà proie horrible des vers;
Puis, au défaut du vent[1], assis sur une roche,
Des souffles empestés nous évitons l'approche.
Et nous nous promettons de traiter sans merci
Quiconque faiblirait dans son devoir. Ainsi,
Tout allait bien. Mais quand, du haut de sa carrière,
Le soleil nous versa son ardente lumière,
L'air se troubla soudain; un tourbillon affreux
S'élevant de la terre, obscurcissant les cieux,
Arrachant des forêts la verte chevelure,
D'un horrible tumulte effraya la nature.
Sous ce divin fléau nous restons l'œil fermé,
Laissant passer l'orage, et, quand tout est calmé,
Cette enfant, tout en pleurs, devant nous s'est trouvée.
L'oiseau qui voit son nid vide de sa couvée,
Appelle ses petits par des cris de douleur :
Elle, à l'aspect du corps privé de tout honneur,
Contre les contempteurs des mânes de son frère
Adresse aux dieux vengeurs une ardente prière.
Bientôt, d'une urne pleine[2], en airain repoussé,
Versant le sable fin de ses mains ramassé,
Par la libation trois fois renouvelée,
Elle laisse du mort la dépouille voilée.
Voilà, prince, voilà comment, l'ayant pu voir,
Nous avons pu la prendre. Elle, sans s'émouvoir,
Et sa faute présente, et sa faute première,
Reconnaît tout, et reste en nos mains prisonnière.
Quel plaisir! et pour moi quelle peine pourtant!
S'il est doux d'échapper aux maux que l'on attend,

1. Exactement : dans un endroit exposé aux vents : pour ne pas sentir la mauvaise odeur.

2. Il y a ici une légère inexactitude. Dans le texte, Antigone répand la terre avec ses mains; l'urne lui sert à répandre les libations. — C'est sans doute pour ces libations, qu'elle n'a pas eu le temps de faire la première fois, qu'elle revient encore.

Il est cruel aussi d'y laisser ceux qu'on aime.
Mais, enfin, on n'a rien de plus cher que soi-même,
Et notre salut passe avant nos amitiés.

CRÉON (à Antigone).

Toi, qui baisses la tête et regardes tes pieds,
Es-tu coupable ou non de ce dont on t'accuse?

ANTIGONE.

J'avoue, et n'ai besoin de détour ni d'excuse.

CRÉON (au garde).

Garde, tu peux aller où bon te semblera.
De tout soupçon fâcheux je te tiens quitte. Va!

(Le garde se retire.)

SCÈNE TROISIÈME

ANTIGONE, CRÉON, LE CHŒUR.

CRÉON (à Antigone).

Toi, deux mots seulement : cet acte téméraire,
Savais-tu que j'avais défendu de le faire?

ANTIGONE.

Je le savais. Comment l'ignorer? tant de voix
Le répétaient!

CRÉON.

Et tu bravais ainsi mes lois!

ANTIGONE.

Tes lois! mais Jupiter me les a-t-il dictées,
Ou la justice chère aux ombres irritées?
Les lois des dieux sont tout : les tiennes ne sont rien.
Leur empire immuable est plus fort que le tien.
Ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier, qu'elles sont nées;
Les limites du temps ne les ont point bornées;
Nul mortel ne connaît le nombre de leurs jours :

Elles règnent, Créon! et régneront toujours.
Fallait-il, sous le coup d'une menace humaine,
Encourir, chez les morts, une éternelle peine?
Je sais, depuis longtemps, qu'il me faudra mourir.
Si ton injuste arrêt me condamne à périr,
Et prévient le moment d'une commune attente,
Ce destin, crois-le bien, n'a rien qui m'épouvante.
Quand le poids est trop lourd du mal qui nous est fait,
La vie est un supplice, et la mort un bienfait.
La loi que tu me fais ne m'est donc pas amère;
Mais si j'avais souffert que le fils de ma mère
Fût, sans tombe et sans deuil, dans la mort outragé,
De remords déchirants mon cœur serait rongé.
Le reste ne m'est rien. Tu crois que je m'oublie,
Que je suis folle : aux yeux d'un fou tout est folie.

LE CHŒUR.

Père et fille, c'est bien le même sang altier :
Le malheur les raidit au lieu de les plier.

CRÉON (au Chœur).

Sachez-le bien pourtant : ces cœurs gros de colère,
Un rien peut les abattre. On voit l'arme guerrière
Du fer le mieux trempé, de l'acier le plus fort,
Éclater et se rompre au plus léger effort.
Les coursiers les plus fiers et les plus difficiles,
Le moindre effort suffit à les rendre dociles.
Pour qui doit obéir, l'orgueil est un danger.
Par deux fois cette femme a voulu m'outrager.
Voyez : l'impunité de sa première faute[1]
Ne fait que lui donner une audace plus haute.
Qui donc, d'elle ou de moi, serait un homme, si
Son audace impunie allait croissant ainsi?

1. Exactement : « Elle m'a outragé déjà en transgressant la loi que j'avais prescrite; maintenant, après son acte même, c'est un second outrage, que de s'enorgueillir de ce qu'elle a fait et d'en rire. »

De ma sœur, que j'aimais, en vain elle est la fille ;
Fût-elle plus encor, l'espoir de ma famille,
Et mon sang le plus cher, à ce juste trépas
Elle-même et sa sœur ne se soustrairaient pas.
Car elle n'a pu seule aller creuser la tombe,
Et c'est sur toutes deux que la faute retombe.
Qu'on fasse venir l'autre.

(Deux gardes se détachent pour aller chercher Ismène.)

A l'instant, sa pâleur
Me frappait. Dans ses yeux hagards j'ai vu la peur.
Rarement sans faiblir, et sans qu'il se trahisse,
Un cœur peut supporter le poids de l'injustice ;
Mais je suis indigné, quand, sans être abattu,
Le crime découvert prend des airs de vertu.

ANTIGONE.

Tu me tiens. Pour ta haine est-ce assez de ma vie?

CRÉON (raillant).

C'est tout ce qu'il me faut ; je n'ai pas d'autre envie.

ANTIGONE.

Eh bien! que tardes-tu? Comme dans tes discours
Rien ne saurait me plaire, — et puisse-t-il toujours
En être ainsi! — les miens, de même, je suppose,
Ne peuvent te paraître une agréable chose.
Pouvais-je cependant rien faire de plus beau
Que d'honorer mon frère et le mettre au tombeau?
Mon éloge est au fond de ces âmes craintives.
S'ils osaient!... mais la peur tient les langues captives.
La tyrannie, heureuse et servie à souhait,
Agit comme elle veut, parle comme il lui plaît.

CRÉON.

Seule, tu vois ainsi ; mais ce peuple plus sage...

ANTIGONE.

Ce peuple sur le tien compose son visage.

CRÉON.

Honte à qui ne sent pas comme ce peuple sent!

ANTIGONE.

Honte à qui laisserait déshonorer son sang!

CRÉON.

Mais celui qui tomba dans le parti contraire,
N'était-il pas ton sang?

ANTIGONE.

Nous avions même père,
Hélas! et même mère.

CRÉON.

Alors pourquoi mépris
A l'un, honneur à l'autre?

ANTIGONE.

Ils sont tous deux chéris;
Aucun ne se plaindra.

CRÉON.

Mais cet indigne hommage
A Polynice est pour Étéocle un outrage.
Tu mets l'impie au rang du juste dans ton cœur.

ANTIGONE.

Ils sont frères. Entre eux, ni vaincu ni vainqueur.

CRÉON.

L'un qui perd sa patrie, et l'autre qui la venge?

ANTIGONE.

Pluton, dans les enfers, sous même loi nous range.

CRÉON.

Le crime et la vertu ne diffèrent donc pas?

ANTIGONE.

Qui sait si comme nous on en juge là-bas?

CRÉON.

Je hais mon ennemi, mort ou vif.

ANTIGONE.

Plus humaine,

Moi, je vis pour l'amour et non pas pour la haine.

CRÉON.

Va donc voir aux enfers si quelqu'un t'aimera.
Jamais, Créon vivant, femme ne régnera.

LE CHŒUR.

(En voyant venir Ismène, amenée par des gardes.)

Voici, devant la porte, Ismène.
Ses larmes révèlent sa peine
Et sa tendresse pour sa sœur.
Son front est couvert d'un nuage,
Et tout l'éclat de son visage
Est effacé par la douleur.

SCÈNE QUATRIÈME

CRÉON, ANTIGONE, ISMÈNE, LE CHŒUR.

CRÉON (à Ismène).

Te voilà donc aussi, vipère envenimée,
Qu'en mon cœur confiant je tenais renfermée!
Ainsi, je nourrissais deux pestes, deux fléaux!
Dis, voulais-tu, comme elle, élever des tombeaux?
Servais-tu de ta sœur l'audace criminelle?

ISMÈNE.

J'ai fait ce qu'elle a fait; punissez-moi comme elle.

ANTIGONE.

Te punir! mais les dieux ne le permettraient pas,
Car tu ne m'as offert ni ton cœur ni ton bras.

ISMÈNE.

Qu'à toutes deux du moins la douleur soit commune.
Si je peux partager ta cruelle infortune,
J'en serai fière.

ANTIGONE.

Non, tu n'as rien fait, rien!
Dans le sombre séjour, nos morts le savent bien.
Et c'est ne point aimer que n'aimer qu'en paroles.

ISMÈNE.

Laisse-moi m'immoler, ma sœur, quand tu t'immoles,
Et prendre aussi ma part de ton saint dévoûment!

ANTIGONE.

Non, je veux mourir seule, Ismène; et vainement
Tu réclames ta part, quand tu te l'es ravie.

ISMÈNE.

Si je te perds, pourrai-je aimer encor la vie?

ANTIGONE.

Interroge Créon, qui règne sur ton cœur.

ISMÈNE.

Tu railles! à quoi bon?

ANTIGONE.

Oui, je raille, ma sœur;
Et cependant je souffre, et mon cœur se déchire.

ISMÈNE.

Dis-moi comment je peux alléger ton martyre.

ANTIGONE.

Sauve tes jours : je suis heureuse de ton sort.

ISMÈNE.

Hélas! je le serais de mourir de ta mort.

ANTIGONE.

Je désirais la mort, tu désirais la vie.

ISMÈNE.

Pourquoi dans mon désir ne m'as-tu pas suivie?

ANTIGONE.

Chacune a fait le choix qu'elle a cru le meilleur.

ISMÈNE.

Et le choix de chacune est pour l'autre une erreur.

ANTIGONE.

Vis, sois heureuse! moi, les morts m'ont appelée,
Et mon âme vers eux déjà s'est envolée.

CRÉON.

Quel délire! à les suivre en vain je me soumets;
L'une perd la raison, l'autre ne l'eut jamais.

ISMÈNE.

L'esprit demeure sain, tant que la vie est belle;
Sous le poids du malheur, prince, l'âme chancelle.

CRÉON.

Et l'on apprend le mal avec ceux qui le font.

ISMÈNE.

Sans ma sœur, que serait ma vie? Un deuil profond.

CRÉON.

Ta sœur! elle n'est plus; bannis donc sa pensée.

ISMÈNE.

Tu ferais de ton fils mourir la fiancée?

CRÉON.

A qui veut labourer bon champ ne fait défaut.

ISMÈNE.

Mais ils s'aiment, Créon!

CRÉON.

Qu'importe? ce qu'il faut,
C'est que nos fils n'aient pas d'épouses criminelles.

ANTIGONE.

C'est ton père qui dit ces paroles cruelles,
O cher Hémon[1]!

CRÉON.

Tais-toi! tu ne nous es plus rien.

1. M. Richaud a adopté l'opinion de ceux qui attribuent ce vers à Antigone. Nous croyons avec M. Tournier que les manuscrits qui l'attribuent à Ismène ont raison. La symétrie du dialogue semble l'exiger, et il est à remarquer d'ailleurs que si Sophocle a peint très vivement l'amour d'Hémon pour Antigone, il s'est abstenu de peindre celui d'Antigone pour Hémon; il a voulu que son héroïne fût tout entière à la pensée de son frère.

ISMÈNE.

Sans son amour, ton fils ne pourra vivre.

CRÉON.

Eh bien!

Son amour aux enfers va finir tout à l'heure.

LE CHŒUR.

Tout est donc inutile! Ah! faut-il qu'elle meure?

CRÉON.

Il le faut. Je le veux. Soldats, emmenez-les.
Gardez-les toutes deux dans le fond du palais.
Qu'elles n'échappent pas! Ces cœurs remplis d'audace
N'en ont plus que pour fuir, quand la mort les menace.

(Les gardes emmènent Antigone et Ismène : puis Créon rentre dans le palais ; le peuple se disperse, et le Chœur reste seul.)

SCÈNE CINQUIÈME

LE CHŒUR.

Strophe première.

Heureux qui coule en paix sa mortelle saison!
Quand le courroux du ciel fond sur une maison,
Il poursuit jusqu'au bout la malheureuse race :
Ainsi, quand sur la mer soufflent les vents de Thrace,
Chargé de noir limon le flot roule en courroux,
Et le rivage, au loin, retentit de ses coups.

Antistrophe première.

J'ai vu de Labdacus la race infortunée
De malheurs en malheurs sans relâche entraînée :
Les pères morts, les fils à leur tour sont frappés.
Un brillant rejeton sort de ces troncs coupés;
Mais des dieux infernaux la faux ensanglantée
Moissonne l'espérance en sa fleur emportée.

Strophe deuxième.

Invincible au sommeil, inaccessible au temps,
Tu règnes, Jupiter, dans les cieux éclatants,
Ayant de tous les dieux l'immortelle jeunesse.
Mais l'homme, dont l'orgueil égale la faiblesse,
N'est qu'une ombre qui passe, et qu'un destin fatal
Livre, en ce court passage, à l'empire du mal.

Antistrophe deuxième.

L'espérance est mobile et vaine. Tels, les songes
Flattent nos vœux secrets par de riants mensonges.
Nous marchons sur les fleurs, mais l'abîme est au fond.
De la sagesse antique il reste un mot profond :
Quand du bien et du mal l'homme confond l'idée,
Tout est fini ; sa perte au ciel est décidée.

(Pendant cette dernière strophe, Créon est revenu sur le seuil du palais.)

TROISIÈME ÉPISODE

—

SCÈNE PREMIÈRE

CRÉON, HÉMON, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Prince, je vois venir Hémon, le dernier né
De tes fils. Son visage est sombre, consterné :
C'est sans doute le sort de sa chère Antigone
Qui cause le chagrin auquel il s'abandonne.

CRÉON (au Chœur).

Je vais, mieux qu'un devin, pénétrer son secret.

(A Hémon.)

Tu connais, mon enfant, l'immuable décret :
Viens-tu de sa rigueur faire un crime à ton père,
Ou m'aimes-tu toujours, quoi que je puisse faire?

HÉMON.

Père, je t'appartiens. Oui, les sages avis
Qui m'ont toujours guidé, seront toujours suivis;
Et pour un fils docile, il n'est pas d'hyménées
Qui vaillent les leçons qu'un tel père a données.

CRÉON.

C'est ainsi, mon cher fils, qu'il faut toujours penser.
La volonté d'un père avant tout doit passer.
Ce que demande un père aux enfants qu'il élève,
C'est que, par eux, le bien qu'il commence s'achève;
Qu'ils soient respectueux, qu'ils entrent tout entiers
Dans ses affections et ses inimitiés.
Si nos enfants n'ont pas nos amours et nos haines,
Qui nous craindra? Comment s'adouciront nos peines?
Nos ennemis, pour nous, n'auront que du mépris.
Prends garde qu'une femme, en ton cœur trop épris,
Ne verse le poison dont meurt toute sagesse!
A des êtres pervers profaner sa tendresse,
Leur confier son lit, son honneur, sa maison,
C'est se perdre, ô mon fils, en perdant la raison.
Méprise cette folle, et laisse-la, rebelle,
Chercher dans les enfers un époux digne d'elle!
Seule, elle est révoltée en un peuple soumis.
Je ne veux pas mentir à ce que j'ai promis;
Elle mourra, malgré son appel sacrilège
A ces saints nœuds du sang que Jupiter protège.
Si je laissais la paix déserter mon foyer,
Je serais mauvais père; et si, sans déployer
Une juste rigueur, je laissais dans la ville
Fomenter la discorde et la guerre civile,
Je serais mauvais prince. On peut être un bon roi,

Quand on est un bon père, et tenir sous sa loi
La maison florissante et la cité prospère.
Mais qu'une volonté coupable ou téméraire
Trouble l'ordre établi, brave les magistrats,
Voilà ce qui renverse et détruit les États.
La cité prend un chef : à sa toute-puissance
Chacun, sans discuter, doit pleine obéissance :
Qui sait bien obéir saura bien commander!
La guerre a beau frémir, la tempête gronder,
A son poste d'honneur ce chef reste immobile,
Et par sa fermeté, seul, il sauve la ville!
La licence, au rebours, fait les rébellions ;
Elle perd les cités, comme les bataillons;
Dans les rangs qu'elle arrête, ou qu'elle précipite,
Jette au sein des combats le désordre et la fuite.
Donc, que l'ordre éternel soit par tous respecté!
Que la femme s'incline à notre volonté!
Nous sommes souverains, restons ce que nous sommes,
Et, s'il faut succomber, succombons sous des hommes.

LE CHŒUR.

Si l'âge à mon esprit n'ôte pas la clarté,
Créon, ce que tu dis est bien la vérité.

HÉMON.

En donnant la raison à l'humaine nature,
Les dieux de leurs bienfaits ont comblé la mesure;
Et si ce que tu dis la blesse en quelque point,
Je ne le sais pas, père, et ne le dirai point.
Pourtant d'autres avis à d'autres pourraient plaire;
Et, sans trop m'arrêter aux propos du vulgaire,
Je ne peux m'empêcher de rechercher toujours
Quel blâme ou quel regret perce dans ses discours.
Ton visage à ce peuple inspire trop de crainte
Pour que ses sentiments s'expriment sans contrainte.
Voici ce que dans l'ombre on entend murmurer :

« Comment ne pas la plaindre et ne pas la pleurer !
« Pauvre enfant ! quelle loi peut être assez méchante
« Pour vouer à la mort la piété touchante ?
« Ses deux frères tombés, l'un par l'autre expirants,
« Elle n'a pas voulu que des chiens dévorants
« Et des affreux vautours affreuse nourriture,
« L'un d'eux infectât l'air et souillât la nature.
« Qui pourrait condamner un pareil sentiment ? »
Son éloge partout circule en ce moment.
Pour moi, mon seul désir, ma plus chère pensée
Est que ta majesté ne soit point offensée.
Quel honneur pour un fils qu'un père florissant !
Pour un père, qu'un fils digne et fier de son sang !
Père, la vérité, qui seule ici nous touche,
Ne peut uniquement s'exprimer par ta bouche.
Tel, qui dans son esprit comme dans ses discours
Nourrit le fol espoir de l'embrasser toujours,
S'il est serré de près, se trouve souvent vide.
Le sage aux bons conseils tend une oreille avide :
Il s'éclaire sans honte, et sans peine il se rend.
C'est ainsi que, battu, l'hiver, par le torrent,
L'arbre sauve aisément ses rameaux qu'il incline ;
S'il résiste, irrité, le flot le déracine.
C'est ainsi qu'une nef, quand sa voile est dehors
Et qu'elle oppose aux vents ses orgueilleux efforts,
Chavire, et, sur le flanc, roule, épave inutile.
Cède à nos sentiments; montre-toi plus facile.
Je suis jeune, il est vrai ; mon esprit n'est pas mûr :
Quelque chose, pourtant, à mes yeux est bien sûr :
C'est que, si l'on n'a pas la suprême sagesse,
(Et l'humaine raison n'est qu'erreur et faiblesse.)
Le mieux est d'écouter tous les sages avis.

LE CHŒUR.

Certes, vous méritez tous deux d'être suivis,

Car vous ouvrez tous deux les avis les plus sages.

CRÉON.

Ainsi donc, confondant les rôles et les âges,
Père et roi, d'un enfant j'apprendrai mon devoir!

HÉMON.

N'apprends que la justice. En moi, ce qu'il faut voir,
Ce sont les actions, et non pas les années.

CRÉON.

Tes actions se sont du devoir détournées.
Les méchants te sont chers.

HÉMON.

Je ne peux les souffrir.

CRÉON.

Mais celle que ton cœur ne craint pas de chérir
N'a-t-elle pas dans l'âme une sombre manie?
Réponds-moi.

HÉMON.

La cité tout entière le nie.

CRÉON.

La cité prétend-elle à ses lois me plier?

HÉMON.

Tu parles en jeune homme, et tu vas t'oublier;
Prends garde!

CRÉON.

Qui commande ici? C'est moi peut-être!

HÉMON.

Il n'est plus de cité, quand un seul est le maître.

CRÉON.

Quoi! le prince n'est pas maître de la cité?

HÉMON.

Va donc faire au désert régner ta volonté!

CRÉON.

C'est mon fils qui me parle ainsi! pour une femme!

HÉMON.

Ah! c'est ton intérêt, non le sien, qui m'enflamme.

CRÉON.

Misérable! à ton père oses-tu résister?

HÉMON.

Quand un père est injuste, un fils doit protester.

CRÉON.

Injuste! quand je fais respecter ma puissance!

HÉMON.

Non! quand aux lois des dieux tes lois sont une offense.

CRÉON.

Cœur faible, cœur souillé, qu'une femme a perdu!

HÉMON.

Ah! du moins, jusqu'au crime il n'est pas descendu.

CRÉON.

Tu plaides, cependant, pour une criminelle.

HÉMON.

Je plaide pour les dieux, pour toi-même et pour elle.

CRÉON.

Tu ne peux l'épouser, car elle va mourir.

HÉMON.

Un autre périra, si tu la fais périr.

CRÉON.

Tu m'oses menacer! quelle audace insensée!

HÉMON.

Je réponds sagement à ta folle pensée.

CRÉON.

La sagesse est précoce en si jeune saison.

HÉMON.

Père, ne me fais pas douter de ta raison.

CRÉON.

Esclave d'une femme, à quoi peux-tu prétendre?

HÉMON

Veux-tu parler toujours, et ne jamais entendre?

CRÉON.

J'en atteste les dieux, tu n'auras pas perdu,
Sans de cuisants remords, le respect qui m'est dû.

(Aux gardes.)

Amenez cette infâme ici même, et, sur l'heure,
Auprès de son amant, sous vos yeux, qu'elle meure!

(Deux gardes se détachent de la suite de Créon, et vont chercher Antigone.)

HÉMON.

Non, non! je tromperai ta vengeance en ce point,
Auprès de son amant elle ne mourra point;
Et puisqu'en tes fureurs nul ici ne t'arrête,
A tes yeux, pour jamais, je dérobe ma tête.

(Il sort.)

SCENE DEUXIÈME

CRÉON, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Il part; à la colère il se laisse emporter.
Un tel ressentiment me semble à redouter.

CRÉON.

Qu'il parte! qu'il s'égare en vœux déraisonnables;
Il ne soustraira point à leur sort les coupables.

LE CHŒUR.

Tu ne peux pourtant pas en punir deux.

CRÉON.

C'est vrai.

Ismène n'a rien fait, et je m'en souviendrai.

LE CHŒUR.

A quelle mort veux-tu condamner Antigone?

CRÉON.

Ce sentier, que, sans peur, n'ose fouler personne,

Conduit au Rocher creux[1] : c'est là que je la mets
Vivante. On aura soin d'y porter quelques mets[2],
De peur qu'un acte impie et de lèse-nature
A toute la cité n'imprime sa souillure.
Là, Pluton, le seul dieu qu'elle ait daigné servir,
Pourra, comblant ses vœux, l'empêcher de mourir ;
Ou bien elle apprendra que c'est peine inutile
D'honorer ceux-là seuls dont l'enfer est l'asile.

(Créon rentre. Le Chœur reste seul sur la scène.)

SCÈNE TROISIÈME

LE CHŒUR.

Strophe.

Amour, ô vainqueur indompté,
Toi qui de nos destins te joues,
Toi qui reposes sur les joues
De la vierge au front velouté !
Tu règnes sur la mer, tu règnes sur la terre ;
Des hommes ni des dieux nul jamais ne t'a fui ;
Sur tous, mortels ou non, ta puissance est entière,
Et celui que tu tiens n'est plus maître de lui.

Antistrophe.

Par toi, cruel, à l'injustice
Le juste lui-même descend ;

1. Il s'agit probablement de quelque tombe creusée dans le roc : les mots du texte ne semblent pas indiquer une grotte naturelle.

2. Créon croit ainsi éviter une impiété ; on ne pourra pas l'accuser d'avoir laissé mourir Antigone de faim. C'est à un sentiment analogue qu'était due chez les Romains une coutume semblable, lorsqu'une Vestale était condamnée à être enterrée vivante.

Par toi la vertu devient vice;
Tu romps les nœuds sacrés du sang.
Quel charme habite donc ta paupière baissée,
Jeune vierge, promise au bandeau nuptial,
Pour que, des grandes lois la majesté blessée[1]
Laisse Vénus jeter sur nous son joug fatal?

(Créon reparaît, entouré de gardes; d'autres gardes amènent Antigone. La foule se répand sur la scène, contenue par les gardes.)

SCÈNE QUATRIÈME

CRÉON, ANTIGONE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Des pleurs qu'à son malheur je donne
Rien ne peut arrêter le cours,
Quand je vois marcher Antigone
Vers la couche où l'on dort toujours.

ANTIGONE.

Strophe première.

Voyez, ô citoyens, ô chefs de la patrie,
Je parcours mon dernier chemin.
Ce soleil radieux, cette terre chérie,
Je ne les verrai plus demain!
Vivante, dans la mort par Pluton entraînée,
Je regrette un destin plus doux :
Nul n'a chanté pour moi la chanson d'hyménée,
L'Achéron sera mon époux.

LE CHŒUR.

Glorieuse, digne d'hommage,
Vierge sans tache et sans remords,
Pure des misères de l'âge,

1. Le texte et le sens sont peu sûrs.

Sans avoir connu l'esclavage,
Par une faveur sans partage,
Tu descends libre chez les morts.

ANTIGONE.

Antistrophe première.

Je connais tes malheurs, ô fille de Tantale[1],
Quand le Sipyle aux fiers sommets
Comme un lierre te prit d'une étreinte fatale
Et te fit de pierre à jamais.
Sur ces froides hauteurs, l'ouragan qui t'assiège
N'éveille pas ton long sommeil;
Les larmes de tes yeux baignent ton sein de neige;
Mon sort au tien sera pareil.

LE CHŒUR.

Elle était de race divine,
Et nous sommes de sang mortel;
Mais la mort que l'on te destine
Fera de ta tombe un autel[2].

ANTIGONE.

Strophe deuxième.

A ceux qui vont mourir on épargne l'injure.
Au nom des dieux, soyez cléments!

1. Niobé, fille de Tantale, femme d'Amphion, se vanta d'avoir une postérité plus nombreuse que celle de Latone; Artémis et Apollon l'en punirent en tuant ses fils et ses filles. Elle fut changée en pierre. Telle est la légende, et les anciens croyaient reconnaître Niobé dans un rocher du Sipyle, qui, vu de loin, a l'aspect d'une femme assise, de grandeur colossale. Ce n'est d'ailleurs probablement pas l'effet d'un hasard de perspective, mais le roc a dû être taillé de main d'homme.

2. Le sens est un peu différent : « Après tout, ce sera pour toi, après ta mort, une grande gloire, que d'avoir eu le sort d'une déesse, et quand tu vivais encore, et après avoir cessé de vivre », c'est-à-dire : d'avoir été enterrée vivante comme Niobé, et de reposer dans un tombeau pareil au sien. C'est un blâme discret à l'adresse d'Antigone, qui vient de se comparer à une déesse (Niobé était petite-fille de Zeus); et ainsi s'explique la réponse même d'Antigone à ce couplet.

O Thèbes! ô Dircé! Bois sacrés, onde pure,
Témoins de mes derniers moments,
Je suis seule; voyez! nul ami ne me pleure;
Et par d'impitoyables lois,
Des morts et des vivants une horrible demeure
Va me séparer à la fois!

LE CHŒUR.

Tu montais, cherchant la justice[1]
Au pied des trônes éternels;
Tu retombes, et ton supplice
T'absout des crimes paternels.

ANTIGONE.

Antistrophe deuxième.

Tes malheurs, tes forfaits, race des Labdacides,
N'étaient-ils pas assez connus?
Ne ferez-vous pas grâce, incestes, parricides,
A ceux qui de vous sont venus?
Hymen, fatal hymen, tu prives d'hyménée
Ton triste et détestable fruit;
Par toi, je vois le jour, et je suis condamnée,
Vivante, à l'éternelle nuit!

LE CHŒUR.

On peut honorer ceux qu'on aime,
Mais non pas rendre ces honneurs
Au mépris du pouvoir suprême :
Tu l'as voulu faire, et tu meurs!

ANTIGONE.

Epode.

Sans amis, sans époux, sans larmes, sans prière,

1. Le sens est autre ici, et, comme dans le précédent couplet, moins favorable à Antigone que ne le laisserait croire la traduction de M. Richaud. Voici le sens exact : « Tu es allée jusqu'à l'extrémité de l'audace; tu as heurté violemment le trône sublime de la justice; tu expies quelque crime de ton père. » — C'est seulement après l'intervention de Tirésias que le chœur osera donner nettement tort à Créon.

Seule, je descends au tombeau.
Œil sacré, dieu du jour, ô céleste lumière,
Que ton dernier regard est beau!

CRÉON.

Certes! des condamnés la plainte inassouvie
Ne finirait jamais, s'ils prolongeaient leur vie
En déplorant leur sort. Faites ce que j'ai dit.
Qu'on l'emmène! Murée en ce sombre réduit,
Abandonnée, et toute à celui qu'elle pleure,
S'il se peut, qu'elle vive; ou sinon, qu'elle meure!
Nous l'écartons ainsi du reste des humains,
Et son sang répandu ne souille pas nos mains.

ANTIGONE.

Triste lit nuptial, noir tombeau qui m'appelle,
Abîme, que défend une nuit éternelle,
C'est par toi que je vais augmenter, aux enfers,
Ce grand nombre des miens à Proserpine offerts;
C'est par toi qu'avant l'heure et sans être coupable,
Je péris la dernière et la plus misérable!
Mais en allant à vous, j'emporte cet espoir
Que vous ne serez pas honteux de me revoir,
O père, ô mère, ô frère, ô ombres vénérées!
Ces mains vous ont porté les offrandes sacrées;
J'ai lavé, j'ai paré vos corps inanimés;
Mon crime serait donc de vous avoir aimés,
Et d'avoir enterré ton corps, ô Polynice!
Quel autre te devait ce suprême service?
[Jamais, pour honorer le cadavre sanglant,
Femme, de mon époux, mère, de mon enfant,
Je n'aurais transgressé la loi de ma patrie!
Et n'ai-je pas raison, dites-moi, je vous prie?
Il est d'autres époux pour un époux perdu;
Un enfant dans un autre à sa mère est rendu;
Mais quand l'Enfer a pris l'épouse avec le père,

Sur un tronc desséché germera-t-il un frère?
Telle est la loi du sang, telle est l'auguste loi,
O mon frère chéri, que j'honorais en toi[1]!]
J'ai fait ce que devait faire une sœur fidèle.
Voilà pourquoi Créon me traite en criminelle,
Et sans pitié m'arrache à la clarté du jour,
Aux honneurs de l'hymen, aux douceurs de l'amour.
Je n'aurai pas connu le bonheur d'être amante,
Ni celui d'être mère! Ainsi, jeune, vivante,
Abandonnée, hélas! on me traîne à la mort.
Qu'ai-je donc fait aux dieux pour subir un tel sort?
Mes regards suppliants vous touchent-ils encore,
Grands dieux, dieux protecteurs? En vain je vous implore,
Et m'attache au devoir par vous-mêmes dicté;
Ma piété pour vous n'est donc qu'impiété!

1. La tirade mise entre crochets est regardée comme interpolée par la grande majorité des critiques modernes. On s'étonne qu'Antigone, après avoir fait appel d'abord à des motifs si nobles pour justifier sa conduite, en évoque ici un si singulier. Ce n'est peut-être pas là une objection décisive; car d'abord Antigone n'est plus dans la même situation d'esprit maintenant que dans la scène où elle répond à Créon, et ensuite ce qu'a de choquant pour nous le raisonnement par lequel elle met l'amour fraternel au-dessus de l'amour maternel et de l'amour conjugal n'est pas plus étrange que certaines subtilités des *Euménides* d'Eschyle sur le degré respectif d'affection que l'on doit à un père ou à une mère. Mais cette tirade présente une ressemblance suspecte avec un morceau d'Hérodote (III, 119), où l'historien raconte comment la femme du Perse Intapherne, à laquelle Darius, qui vient de condamner à mort tous ses parents, accorde la grâce de l'un d'eux, à son choix, choisit son frère de préférence à son époux et à ses enfants. C'est ce morceau d'Hérodote qu'un interpolateur aura mis en vers, sans songer que le raisonnement en question, étrange ou non, est cependant mieux justifié dans la bouche de la femme d'Intapherne, pour laquelle il s'agit de sauver la vie de son frère, non de lui rendre les derniers devoirs. Dans la bouche d'Antigone, le raisonnement non seulement reste choquant, mais perd toute logique, et c'est pour cela surtout qu'on doit hésiter à en rendre Sophocle responsable. D'autre part l'interpolation ne peut être que fort ancienne; car Aristote connaît déjà ces vers et les cite comme authentiques.

Ah! si le ciel lui-même approuve mon supplice,
Eh bien! je suis coupable, et ma mort est justice;

(A Créon.)

Mais si tu t'es trompé, que mon dernier souhait
T'épargne tout le mal[1] que ton erreur me fait!

LE CHŒUR.

Le flot de ses noires pensées
Bat sans cesse ce triste cœur.

CRÉON.

Assez de plaintes insensées!

(Aux gardes.)

Allons, marchez; ou bien, malheur!...

ANTIGONE.

O voix cruelle, impitoyable,
Qui presse l'heure de ma mort!

LE CHŒUR.

La sentence est irrévocable :
Tu ne peux éviter ton sort.

(Les gardes s'avancent et saisissent Antigone, qui se débat et s'écrie :)

ANTIGONE.

A moi Thèbes! A moi Patrie!
Grands dieux, dont ma race est sortie!
On m'entraîne!... A moi!... Sauvez-moi[2]!...
O chefs d'une cité puissante,

1. Le sens est autre. Antigone souhaite au contraire que Créon soit puni; elle dit : « Tu seras assez puni si tu souffres seulement autant que moi. »

2. La traduction de ce couplet est un peu libre. Antigone ne dit pas : « Sauvez-moi! » Mais seulement : « Voyez ce que je souffre! » Il y a là une nuance qui n'est pas sans importance. — D'autre part, elle dit aussi : « ce que je souffre, moi la dernière du sang de vos rois! » C'est un trait qu'il ne faut pas omettre : Antigone, dans sa passion, oublie tout à fait Ismène.

Sous vos yeux je meurs innocente....
Des dieux j'accomplissais la loi....

(Les gardes l'entraînent. Créon suit. La foule se précipite.)

SCÈNE CINQUIÈME

LE CHŒUR.

Strophe première.

Comme toi, Danaé, par un maître farouche,
Loin des regards du jour serein,
Seule, fut enchaînée à sa funèbre couche,
Dans une tour aux murs d'airain.
Rien ne put la sauver : ni sa haute naissance,
Ni l'amour du grand Jupiter ;
Le sort domine tout, trésors, armes, puissance,
Noirs navires fendant la mer.

Antistrophe première.

Tel le fils de Dryas[1], fils de roi, roi lui-même,
Pour avoir insulté les dieux,
Enchaîné par Bacchus, expia son blasphème
Au fond d'un cachot ténébreux.
Dans sa sombre fureur, il voulait des Bacchantes
Profaner les divins transports ;
Il avait outragé les Muses, ces amantes
De la lyre aux divins accords.

Strophe deuxième.

Sur les bords orageux de la mer Cyanée,
Où le dieu Mars a ses autels,
Ainsi, le triste sort des enfants de Phinée[2]

1. Lycurgue, roi des Édoniens, peuple de Thrace.
2. Phinée est un roi légendaire de Salmydesse, ville du Pont-Euxin ; ses fils furent aveuglés par leur marâtre.

Arracha des pleurs aux mortels,
Alors qu'une marâtre en sa haine brûlante
Voulant frapper ces malheureux,
De la navette aiguë arma sa main sanglante
Et plongea le fer dans leurs yeux!

Antistrophe deuxième.

Malheureux, ils pleuraient l'alliance abhorrée
Où leur mère[1] trouva la mort.
Ni ses divins aïeux, ni son père, Borée,
Ne purent conjurer le sort.
Fière, elle avait grandi dans le sein des orages,
Devançait, déesse à moitié,
Sur les fleuves glacés les cavales sauvages...
Mais la Parque fut sans pitié.

QUATRIÈME ÉPISODE

SCÈNE PREMIÈRE

CRÉON, TIRÉSIAS, LE CHŒUR.

(Tirésias est conduit par un enfant.)

TIRÉSIAS.

L'enfant et le vieillard suivent la même voie.
Avec ces jeunes yeux il faut bien que je voie,
Puisque mes jours éteints sont des nuits sans flambeau.

CRÉON.

Vieux devin, que viens-tu m'annoncer de nouveau?

TIRÉSIAS.

Je vais parler : écoute, et crois à ma parole.

1. Leur mère était Cléopâtre, fille de Borée et d'Orithye.

CRÉON.

Jamais un mot de toi ne m'a paru frivole.

TIRÉSIAS.

Aussi, gouvernais-tu sagement la cité.

CRÉON.

Je reconnais l'appui que ton art m'a prêté.

TIRÉSIAS.

(Changeant de ton, et prenant l'accent prophétique.)

Tu marches sur le fil d'une lame tranchante.

CRÉON (ému).

Explique-toi. Ton air terrible m'épouvante.

TIRÉSIAS.

Je vais te révéler des oracles certains....
Dans ces antiques murs, confidents des destins,
Où des oiseaux sacrés vit l'épaisse phalange,
J'étais assis : soudain éclate un bruit étrange.
Ces oiseaux effarés, poussant des cris affreux,
Des griffes et du bec se déchiraient entre eux.
Leurs ailes frissonnaient d'horreur. Alors, je reste
Muet, épouvanté de ce signe funeste.
J'allume les autels, je sacrifie aux dieux :
Mais Vulcain ne veut pas s'élancer radieux.
Tout languit, tout s'éteint. Loin de flamber joyeuse,
La graisse, se fondant sur la cendre fumeuse,
Sinistre, en noirs flocons tourbillonne dans l'air.
Le fiel est répandu, les os gisent sans chair,
De désastres prochains effroyables présages.
C'est ainsi que l'enfant me traçait ces images ;
Car cet enfant me guide, et moi je guide autrui.
Thèbes par tes décrets souffre et pleure aujourd'hui.
Un fils d'Œdipe, mort, pourrit sans sépulture.
Les chiens et les vautours, dont il est la pâture,
Jusque sur nos autels sèment d'affreux débris.
Voilà pourquoi le ciel reste sourd à nos cris.

Pourquoi sont rejetés nos vœux, nos sacrifices,
Pourquoi nous recueillons ces terribles auspices
D'oiseaux repus du sang et de la chair d'un mort!
Songes-y bien, mon fils : l'inévitable sort,
Ici-bas, c'est l'erreur, pour tous tant que nous sommes.
Mais celui-là n'est pas le moins sage des hommes,
Ni le moins fortuné, qui, faisant un faux pas,
Reconnaît son erreur, et n'y persiste pas.
L'opiniâtreté confine à la démence.
A celui qui n'est plus, cède, épargne l'offense.
Insulter un cadavre est une lâcheté.
Par ton intérêt seul mon langage est dicté.
Il est doux d'écouter une voix bienveillante.

CRÉON.

O vieillard, ma puissance est un but qui vous tente.
Pareils à des archers, vous tirez tous sur moi.
A son tour le devin ose attaquer le roi.
La haine me poursuit jusque dans mon sang même,
Et je me vois trahi, vendu par ceux que j'aime.
Entassez gain sur gain et trésor sur trésor,
Et de Sardes tout l'ambre[1], et de l'Inde tout l'or,
Jamais vous ne mettrez ce cadavre à la tombe.
Jusqu'au trône divin d'où la foudre retombe,
Quand l'aigle emporterait quelque horrible lambeau,
Le roi sera sans peur, le traître sans tombeau!
Nul mortel ne saurait souiller les dieux. La honte
Atteindra tôt ou tard, à quelque rang qu'il monte,
Celui qui, pour de l'or, ô vieux Tirésias,
Sous de nobles discours cache des pensers bas!

TIRÉSIAS.

Ah! qui sait? Qui dira?...

1. Il ne s'agit pas de l'ambre : l'électron, — c'est le mot du texte, — désigne aussi un alliage d'or et d'argent ; ici c'est sans doute tout simplement l'or du Pactole.

CRÉON.

Quoi donc? Quel verbiage?

TIRÉSIAS.

Combien l'homme puissant est au-dessous du sage?

CRÉON.

Le fou vaut-il donc mieux?

TIRÉSIAS.

Mais ce mal, c'est le tien.

CRÉON.

Je ne partage pas la fureur qui te tient,
Et ne veux point te rendre injure pour injure.

TIRÉSIAS.

Ne m'insultes-tu pas, m'accusant d'imposture?

CRÉON.

O race des devins aux instincts dévorants!

TIRÉSIAS.

Qui peut vous assouvir, ô race des tyrans?

CRÉON.

Sais-tu bien qu'en ces lieux je suis toujours le maître?

TIRÉSIAS.

Je le sais, car sans moi tu n'aurais pas pu l'être.

CRÉON.

Devin, ton art est grand, mais c'est l'art d'un trompeur.

TIRÉSIAS.

Ah! tu vas réveiller ce qui dort dans mon cœur.

CRÉON.

Mon oreille est fermée aux paroles à vendre.

TIRÉSIAS.

Tu gagnerais beaucoup, si tu voulais m'entendre.

CRÉON.

On ne m'achète pas, sache-le!

TIRÉSIAS.

Sache encor
Qu'avant que le soleil dans son rapide essor

De quelques pas à peine ait avancé sa course,
Un de ceux dont la vie en ton sang prit sa source
Expirera, payant œil pour œil, mort pour mort.
Tu paieras pour avoir, dans un sombre transport,
Outrageant à la fois les dieux de la lumière
Et ceux qui règnent là, sous nos pieds, dans la terre,
Vivante et sans honneurs mis une âme au tombeau,
Et livré le cadavre à la faim du corbeau.
Cela n'est pas permis! Ni toi, ni les dieux même
N'avez ce droit. Ta loi de sang est un blasphème;
Jamais de tels forfaits ne restent impunis.
Du ciel et des enfers l'implacable Erynnis
Avec ces mêmes maux va frapper à ta porte...
Eh bien! suis-je payé pour parler de la sorte?
Hommes et femmes, tous, encor quelques moments,
Vont remplir ton palais de longs gémissements.
J'entends dans la cité[1] la tempête qui gronde.
Elle a vu ce spectacle abominable, immonde,
Dans ses murs infectés, le vautour et le chien
Répandre en noirs lambeaux la chair d'un citoyen.
Voilà, voilà les traits qu'archer à la main sûre
Je lance, pour te faire au cœur une blessure
D'où tu ne puisses plus ôter le fer brûlant.
Je n'ai plus rien à dire. (A l'enfant qui le mène.)
Enfant, allons-nous-en.

(A tous.)

Qu'il fasse aux jeunes gens ressentir sa colère;
Mais au moins que, pour nous, sa langue se modère,
Et qu'il tienne, s'il peut, des discours plus sensés.

(Il se retire.)

1. Le texte de ces quatre vers est discuté, ainsi que le sens. Il s'agit plutôt non du mécontentement des Argiens eux-mêmes, mais de l'hostilité des autres villes grecques, indignées du sacrilège commis par Créon.

SCÈNE DEUXIÈME

CRÉON, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Il s'en va. Je frémis des malheurs annoncés ;
Car les ans ont changé, sur ma tête qui penche,
Ma chevelure noire en une neige blanche,
Et jamais la cité ne l'a trouvé menteur.

CRÉON.

Je le sais, et c'est là ce qui trouble mon cœur.
Céder est dangereux, mais résister est pire.
Que faire, ô citoyens? que penser et que dire?

LE CHŒUR.

Ah! qu'il faut de sagesse en des moments pareils!

CRÉON.

Eh bien! inspirez-moi ; je suivrai vos conseils.

LE CHŒUR.

Va, cours, rends Antigone à la douce lumière,
Créon ; rends au tombeau les restes de son frère.

CRÉON.

Quoi! c'est là ce qu'il faut que je fasse, à présent?

LE CHŒUR.

Oui, Prince, et sans tarder. La peine au bras pesant
Marche, et d'un pas rapide elle atteint le coupable.

CRÉON.

Sachons, puisqu'il le faut, subir l'inévitable.
Mais combien il en coûte à mon cœur de changer!

LE CHŒUR.

Hâte-toi! n'attends pas un secours étranger.

CRÉON.

Je n'attends rien. Que ceux dont je connais le zèle

Suivent, présents, absents, ma voix qui les appelle,
Et tous, la hache en main, gravissons la hauteur.
Puisqu'un tel changement s'impose, allons! D'un cœur
Pénétré de respect pour les lois souveraines,
Ainsi que j'ai lié, je délierai les chaînes.

(Il part.)

SCÈNE TROISIÈME

LE CHŒUR[1].

Strophe première.

Toi qu'enfanta la fille de Cadmus,
Et dont Jupiter est le père;
Toi que, sous tant de noms, le monde entier révère,
O maître! ô roi! puissant Bacchus!
Toi qui règnes depuis les bords de l'Italie
Jusqu'aux champs d'Éleusis, jusqu'à ces sacrés murs
Qu'habite Déméter; ô dieu de ma patrie,
Dieu de l'Isménus aux flots purs;
Dieu de Thèbes, cité nourrice des Bacchantes,
Où le Dragon sema ses moissons effrayantes!...

Antistrophe première.

Toi qui parfois apparais dans les cieux
A travers la vapeur brillante
Où le Parnasse perd son double front rocheux;
Toi que cherche toujours la nymphe frémissante
Au fond de ces bois ténébreux
Où Castalie épand sa fraîche haleine;

1. Ce chœur joyeux, accompagné d'une danse vive, est ce que les Grecs appelaient un hyporchème.

Toi que le mont Nysa[1] vêtu de pampres verts
Célèbre dans ses gais concerts,
Quand tu descends, le soir, dans la cité thébaine,
Et que tes hymnes saints font retentir les airs ;

Strophe deuxième.

Dans cette Thèbes qui t'est chère,
Où la foudre au sein de ta mère
Fit germer ta divinité,
Accours enfin, dieu tutélaire !
Bacchus, viens secourir ta fidèle cité !
Nous gémissons d'un mal affreux qui nous dévore ;
N'attends pas la prochaine aurore ;
Il est temps, ô libérateur !
Franchis les monts altiers, franchis la mer sonore,
Et ramène-nous le bonheur !

Antistrophe deuxième.

Bacchus commande en maître aux astres dont la flamme
Répand sur les mortels la vie avec le jour.
Son père, Jupiter, lui donna sa grande âme :
Il fait monter aux cieux le doux épithalame
Dans les suaves nuits d'amour.
Parais, environné de ces belles prêtresses
Qui, versant à grands flots ta divine liqueur,
Jettent au front des nuits leurs brûlantes ivresses,
Et de leurs voix enchanteresses
Exaltent ta puissance, ô Bacchus, ô vainqueur !

1. Beaucoup de localités portaient ce nom ; celle dont il s'agit ici est sans doute la Nysa d'Eubée.

ÉPILOGUE

—

SCÈNE PREMIÈRE

UN MESSAGER venant du dehors. LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O peuple de Cadmus, ô cité d'Amphion!
L'homme est-il jamais sûr de sa condition?
Qu'on se plaigne du sort, ou qu'on s'en félicite,
La fortune à son gré relève ou précipite
Ceux qui sont dans la peine et ceux qui sont heureux;
Mais l'avenir profond se cache à tous les yeux.
Et qui, plus que Créon, parut digne d'envie?
Au joug de l'étranger par sa valeur ravie,
Thèbes lui décerna l'antique royauté.
Heureux, il florissait dans sa postérité.
Tout est fini pour lui. L'homme qui perd la joie
N'est plus en vérité qu'un cadavre, la proie
Du chagrin, ver affreux qui lui ronge le cœur.
Soyez riche et puissant, soyez un roi vainqueur!
Si la fleur du plaisir en vous s'est refermée,
Vos jours ne valent plus l'ombre d'une fumée!

(A ce moment, la porte du palais s'ouvre. Eurydice paraît, grave, silencieuse, suivie de ses femmes. Elle écoute pendant quelques instants le dialogue, puis chancelle et tombe évanouie. — Cette scène muette, visible pour les spectateurs, doit rester inaperçue pour les personnages qui figurent sur le théâtre.)

LE CHŒUR.

Quel malheur frappe encor nos rois?

LE MESSAGER.

Les uns sont morts,
Les autres vivent, mais dévorés de remords.

LE CHŒUR.

Qui frappe? qui périt? parle; tu m'épouvantes.

LE MESSAGER.

Hémon n'est plus.... J'ai vu... j'ai vu, les mains sanglantes....

LE CHŒUR.

Qui? le père, ou le fils?

LE MESSAGER.

Le fils. Il s'est frappé
Maudissant son père

LE CHŒUR.

Ah! tu ne t'es pas trompé,
Vieux devin! Les voilà, tes funestes présages!

LE MESSAGER.

Écartons nos esprits de ces sombres images.

SCÈNE DEUXIÈME

EURYDICE, LE MESSAGER, LE CHŒUR.

(Eurydice reparaît, se remettant peu à peu.)

LE CHŒUR.

Que vois-je? devant moi l'épouse de Créon!
Malheureuse Eurydice! Est-ce le sort d'Hémon
Ou quelque autre malheur, qui la fait à cette heure,
Tremblante, l'œil hagard, sortir de sa demeure?

EURYDICE.

(Elle franchit le seuil du palais, descend lentement du péristyle, et s'avance vers le messager. La foule s'écarte respectueusement.)

Je venais implorer le secours de Pallas.
Je surprends quelques mots de vos discours, hélas!
Et soudain tout mon sang dans mes veines se glace;
Quel est donc ce malheur qui frappe notre race?

Parlez, dites-moi tout! J'ai le cœur déchiré;
Mais nous savons souffrir. Je vous écouterai.

LE MESSAGER.

J'étais là, j'ai tout vu, je ne veux rien te taire,
O ma chère maîtresse! Hélas! à quoi bon faire
Un récit mensonger pour tromper ta douleur?
La vérité vaut mieux, même dans le malheur.
Je suivais ton époux sur la hauteur funeste
Où gisait Polynice, abominable reste,
Lambeau sanglant, des chiens à demi dévoré.
Saisis d'horreur, tremblants, nous avons adoré
Pluton, Hécate, afin d'apaiser leur colère;
Puis nous avons lavé le corps dans l'onde claire,
Entassé des rameaux qu'on venait d'arracher,
Brûlé ce qui restait du mort sur ce bûcher :
Une tombe s'élève, et cette ombre royale
Retrouvera la paix sous la terre natale.
Cela fait, nous marchons vers le sombre caveau
Où la vierge a pour lit nuptial un tombeau.
Nous étions encor loin de la funèbre enceinte,
Quand un de nous, frappé par une sourde plainte,
Vole avertir Créon. Créon accourt; les cris,
Les soupirs étouffés confondent ses esprits :
« A quels pressentiments mon âme est-elle en proie?
Où suis-je, malheureux? Dans quelle affreuse voie
Le sort m'entraîne! — Il crie et pleure. — Mes amis,
Écoutez! c'est Hémon; c'est la voix de mon fils,
Si les dieux irrités n'abusent point un père!
Ouvrons le souterrain; écartons cette pierre! »
Quel spectacle, grands dieux! Dans cet horrible trou,
Antigone pendue, étranglée; à son cou
Son écharpe de lin serrée; Hémon près d'elle
Qui la prend dans ses bras, qui gémit, qui l'appelle,
Et qui maudit son père et cet hymen affreux.

Créon désespéré s'élance : « Malheureux !
Qu'as-tu fait ? Tu te perds, Hémon ! Que veux-tu faire ?
Sors ! viens à moi ; réponds à la voix de ton père,
Je te supplie et je t'implore, ô mon enfant ! »
Hémon demeure sourd à cet appel touchant ;
Il ne dit pas un mot ; sombre, effaré, sauvage,
Il affronte son père, et lui crache au visage ;
Puis, le glaive à la main, terrible, il veut frapper.
Au coup mal assuré Créon peut échapper ;
Et le fils, contre lui tournant sa rage extrême,
Se jette sur son glaive et se perce lui-même.
Sur le point d'expirer, maître encor de ses sens,
Une dernière fois, de ses bras languissants
Il entoure Antigone, et sur ce beau front pâle,
Par un effort sanglant où son âme s'exhale,
Dans un dernier baiser rend le dernier soupir.

(Eurydice, qui a écouté tout ce récit avec une émotion croissante, quitte tout à coup la scène, d'un air égaré, et s'enfuit dans le palais suivie de ses femmes. On voit venir Créon portant dans ses bras le corps inanimé de son fils.)

L'un à l'autre enlacés, ils paraissent dormir,
Et s'en vont aux enfers finir leur hyménée.
Exemple épouvantable, affreuse destinée
Qui menace toujours les mortels dont les cœurs
S'abandonnent sans règle à leurs folles ardeurs.

SCÈNE TROISIÈME

LE MESSAGER DU DEHORS, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Que dis-tu de la reine ? Elle a quitté la place,
Sans un cri, sans un mot.

LE MESSAGER.

Mon cœur d'effroi se glace.
Mais peut-être craint-elle, en ce jour de malheur,

Aux yeux de la cité d'étaler sa douleur.
Au fond de son palais, seule, parmi ses femmes,
Elle pleure, ainsi qu'il convient aux grandes âmes.

LE CHŒUR.

Je ne sais ; mais pourtant ce silence profond
Plus encor que des cris forcenés me confond.

LE MESSAGER.

Entrons dans le palais. Nous saurons la pensée
Qu'elle garde en secret dans son âme blessée.
En ces affreux moments, je pense comme toi ;
Le silence est terrible et me remplit d'effroi.

SCÈNE QUATRIÈME

CRÉON, LE CHŒUR.

(On voit venir Créon portant dans ses bras le corpsi nanimé de son fils.)

LE CHŒUR.

Voici le roi. Douleur suprême !
Il tient son fils mort dans ses bras,
Et de cet horrible trépas
Ne peut accuser que lui-même.

CRÉON.

O d'un cœur insensé mortel égarement !
Vous voyez l'assassin ; vous voyez la victime.
Si jeune, hélas ! mourir ! ah ! quel malheur ! quel crime !
La démence du père a fait périr l'enfant.

LE CHŒUR.

Tes yeux se sont ouverts trop tard à la justice.

CRÉON.

Ah ! je le sens ; et pour moi quel supplice !
Un dieu jaloux a mis de sa pesante main
Le vertige à mon front, le crime en mon chemin ;

Il foule aux pieds mon bonheur et ma joie.
D'un destin sans pitié vos efforts sont la proie,
O mortels impuissants !

SCÈNE CINQUIÈME

UN MESSAGER sortant du palais, CRÉON, LE CHŒUR, PEUPLE.

LE MESSAGER.

Maître, ton désespoir
Est déchirant ; mais ce cadavre affreux à voir
N'est pas le seul....

(Mouvement de Créon.)

Non ! là, derrière cette porte !
Un autre....

CRÉON.

Que dis-tu ?

LE MESSAGER.

Créon, ta femme est morte.
Elle n'a pu survivre au fils qu'elle a perdu.
A l'appel de l'enfant la mère a répondu.

CRÉON.

Enfer, enfer insatiable,
Pourquoi t'acharner à mon sort ?
Messager de malheur, ta parole m'accable.
Tu frappes sur un homme mort.
Encor du sang ! Après le fils, la mère !
Tu mens, tu mens ! redoute ma colère !

LE CHŒUR.

Regarde !

(Créon se retourne, et voit le corps d'Eurydice, que des serviteurs apportent et placent en regard de celui d'Hemon.)

CRÉON.

Elle ! Elle aussi ! Malheureux que je suis !
N'es-tu pas satisfait, destin qui me poursuis !

Mon fils vient d'expirer dans mes bras ; je l'apporte,
Et voici que soudain je vois ma femme morte.
O ma femme ! ô mon fils ! Quels coups, dieux immortels !

LE MESSAGER.

Blessée à mort, la reine embrasse les autels.
L'ombre infernale éteint son regard ; elle expire.
Mais, avant de mourir, pleurant dans son délire
Les fils qu'elle a perdus, et son cher premier-né,
Mégarée au grand cœur[1], et cet infortuné,
Elle maudit Créon, leur assassin, leur père.

CRÉON.

Ah ! j'ai peur ! tout me désespère.
Qui donc, vengeant d'un coup et le ciel et l'enfer,
Dans ce cœur criminel enfoncera le fer ?
Frappez ! je suis un misérable.

LE MESSAGER.

Tu ne dis que trop vrai ; toi seul es le coupable ;
Eurydice, en mourant, n'a condamné que toi.

CRÉON.

Achève ! Achève donc ! dis-moi
Comment elle a cessé de souffrir et de vivre.

LE MESSAGER.

En plongeant dans son sein le fer qui la délivre,
Elle a voulu mourir comme son fils est mort.

CRÉON.

Quel homme aura jamais plus lamentable sort ?
Je vois en un seul jour périr tous ceux que j'aime.
Malheureux ! je ne puis accuser que moi-même.
Oui, moi ! moi seul ! Chassez-moi ! chassez-moi !
Je ne dois plus souiller Thèbes qui m'a vu naître.

1. Mégarée, fils aîné de Créon, s'était dévoué pour Thèbes, sur une prédiction de Tirésias.

Je ne suis plus votre chef, votre roi.
Je ne suis rien.... Je suis moins que rien !...

LE CHŒUR.

Hélas ! maître,
Dans les maux sans remède il ne reste qu'un bien,
C'est d'atteindre au plus tôt le terme où tout n'est rien.

CRÉON.

Viens donc, viens, heure fortunée,
De mes malheurs finir le cours !
Le jour qui dénoûra ma sombre destinée
Sera le plus beau de mes jours.

LE CHŒUR.

Essayons d'échapper aux misères présentes,
Et laissons l'avenir à des mains plus puissantes.

CRÉON.

Ah ! j'invoque la mort ; je la demande aux dieux.

LE CHŒUR.

Ne leur demande rien. Nos inutiles vœux
Ne peuvent pas fléchir le sort inexorable.

CRÉON (égaré).

Chassez, chassez ce fou, cet être méprisable
Dont l'aveugle fureur vous a perdus tous deux,
Pauvre fils ! pauvre femme !... Où reposer mes yeux ?
Où fuir ?... Là, sous mes pas, ce sang noir qui m'arrête !...
Ces cadavres gisants !... et, là-haut, sur ma tête,
Implacable, planant, la colère des dieux !...
(Il s'enfuit désespéré.)

LE CHŒUR.

Le bonheur est surtout un fruit de la prudence ;
Et si jamais mortel des dieux brave la loi,
Sachez-le, celui-là, fût-il grand, fût-il roi,
Tôt ou tard recevra le prix de sa démence.

EURIPIDE

EURIPIDE

IPHIGÉNIE A AULIS

NOTICE

La partie de la légende d'Iphigénie qu'Euripide a prise pour sujet de ce drame se place dans l'ordre des temps avant celle qui fait le sujet de l'*Iphigénie en Tauride*[1]. Mais l'*Iphigénie en Tauride* a été composée avant l'*Iphigénie à Aulis*. Celle-ci est une des dernières œuvres du poète. Selon les renseignements précieux que nous a conservés une scolie d'Aristophane, elle ne fut jouée qu'après la mort du poète, par les soins de son fils ou de son neveu Euripide le Jeune, en même temps que les *Bacchantes* et une pièce perdue, l'*Alcméon à Corinthe*[2].

Le sujet avait déjà été traité par Eschyle et Sophocle, dans deux drames qui ne nous ont pas été conservés, et que celui d'Euripide semble avoir éclipsés. L'originalité d'Euripide paraît avoir consisté surtout dans deux innovations. Avant lui Ulysse jouait un rôle considérable dans l'action ; il lui substitua Ménélas. Ensuite, et c'est là l'essentiel, il imagina d'amener le dénouement en montrant son héroïne, dans un mouvement de générosité admirable, se dévouant elle-même à la mort pour le salut de

1. Voir dans les morceaux choisis la Notice sur *Iphigénie en Tauride*, et les extraits.

2. Ainsi nommé pour le distinguer de l'*Alcméon à Psophis*, autre tragédie antérieure du même poète.

la Grèce. Euripide, qui le plus souvent n'a pas idéalisé ses peintures, mais s'est plu au contraire à ramener à des proportions plus humaines les personnages de la fable, a aimé cependant parfois à peindre l'héroïsme, lui aussi, et, dans son théâtre, Iphigénie a deux sœurs également nobles, Polyxène et Macarie[1].

L'*Iphigénie à Aulis* a un intérêt particulier pour nous, Français, puisqu'elle a inspiré Racine. Il ne nous appartient pas de signaler et d'apprécier ici les modifications que Racine a apportées aux caractères ou à l'intrigue. De même les rapprochements de détail, que nous aurions aimé à faire dans les notes, auraient été forcément trop nombreux. Il aurait fallu transcrire presque toute la pièce française. Nous laissons donc aux maîtres le soin de les indiquer, dans la mesure où ils le croiront nécessaire.

Nous avons dit déjà que certaines parties de l'*Iphigénie à Aulis* ont donné lieu à beaucoup de discussions, et soulèvent des questions assez délicates. C'est surtout le commencement et la fin. Le seul fait de la représentation posthume de ce drame pouvait porter les savants à se demander s'il n'avait pas été remanié ou complété par d'autres que par Euripide. Mais ces questions n'ont guère d'intérêt pour nos jeunes lecteurs, et du reste la plus grande partie de la tragédie, la plus importante, est à l'abri de tous ces doutes. Nous pouvions donc sans scrupules, ce semble, la traduire de préférence à toute autre, puisque, par la nature du sujet, par le genre particulier de beautés qui lui est propre, enfin par l'imitation de Racine, elle s'imposait en quelque sorte à notre choix.

1. On peut ajouter que le rôle d'Achille est probablement aussi de l'invention d'Euripide.

IPHIGÉNIE A AULIS

PERSONNAGES :

AGAMEMNON.
UN VIEILLARD.
LE CHŒUR, composé de jeunes femmes de Chalcis.
MÉNÉLAS.
CLYTEMNESTRE.
IPHIGÉNIE.
ACHILLE.
UN MESSAGER.

La scène est à Aulis, petit port sur la côte de Béotie, en face de l'Eubée.

AGAMEMNON. — O vieillard, viens devant cette demeure[1].

LE VIEILLARD. — Je viens. Mais que médites-tu de nouveau, ô roi Agamemnon?

AGAMEMNON. — Hâte-toi.

LE VIEILLARD. — Je me hâte. Ma vieillesse active et toujours en éveil est à tes ordres.

AGAMEMNON. — Quelle est cette planète brillante, que je vois près de la Pléiade aux sept astres, et qui est encore au milieu de sa course[2]? Nul bruit, ni celui des oiseaux, ni celui de la mer; et le silence des vents règne sur l'Euripe.

LE VIEILLARD. — Pourquoi donc sors-tu de ta tente, ô roi Agamemnon? Tout est tranquille ici, dans Aulis; et les gardes des murs restent immobiles. Rentrons.

1. La tente du roi.
2. Le texte est ici incertain, ainsi que l'attribution de ces vers au vieillard ou au roi.

Agamemnon. — Je t'envie, vieillard; j'envie tout homme dont la vie ignorée, obscure, s'écoule loin du danger; j'envie moins ceux qui sont dans les honneurs.

Le Vieillard. — Et cependant c'est par là que la vie est belle.

Agamemnon. — Oui, mais aussi exposée au péril; les honneurs ont leurs charmes, mais aussi leurs dégoûts et leurs peines. Tantôt c'est une faute commise envers les dieux qui trouble notre vie; tantôt ce sont les opinions diverses des hommes qui nous heurtent et nous blessent.

Le Vieillard. — Je n'approuve point ce langage chez un homme puissant; ce n'est pas pour jouir d'un bonheur sans mélange, Agamemnon, qu'Atrée t'a engendré. Il faut que tu aies ta part de joie et de tristesse, car tu es né mortel; et, que tu le veuilles ou non, telle est la volonté des dieux. Mais je vois qu'à la lumière de ta lampe, tu écris sur ces tablettes que tu tiens encore à la main, puis tu effaces ce que tu as écrit, et tour à tour tu y apposes ton sceau, puis tu le romps, tu jettes les tablettes à terre, tu verses des larmes en abondance; rien ne manque pour faire croire que tu es en délire. Qu'as-tu donc? que t'arrive-t-il, ô roi? Parle, fais-moi part de tes soucis. C'est à un homme fidèle et sûr que tu les confieras: car Tyndare autrefois m'a donné à ton épouse, en présent de noce, en serviteur dévoué de la fiancée.

Agamemnon. — Léda, fille de Thestios, eut trois filles : Phœbé, Clytemnestre, ma compagne, et Hélène; cette dernière fut recherchée par les jeunes gens les plus fortunés de toute la Grèce. De terribles menaces de mort s'échangeaient entre les prétendants, qui craignaient de ne pas obtenir la jeune fille. Son père cependant, Tyndare, était dans l'embarras : devait-il la donner ou la refuser? quel était le meilleur parti à prendre? Il lui vint à l'esprit de pousser les prétendants à prononcer des serments

mutuels; en joignant leurs mains droites, et en versant des libations dans la flamme des sacrifices, ils devaient s'engager solennellement à prêter un commun appui à celui dont la fille de Tyndare deviendrait la femme, au cas où quelqu'un l'enlèverait de sa demeure et du lit de son mari; en ce cas, ils feraient ensemble une expédition et ruineraient la ville du ravisseur par la force des armes, qu'elle fût grecque ou barbare. Ils prirent donc cet engagement, et le vieux Tyndare à l'esprit subtil vit réussir sa ruse. Il donna alors à sa fille la liberté de choisir, entre les prétendants, celui vers qui l'inclinerait le souffle de l'amour, inspiré par Aphrodite. Elle choisit, — et plût au ciel qu'elle ne l'eût pas fait, — elle choisit Ménélas. Mais bientôt arriva de Phrygie ce fameux juge des déesses[1] si du moins il faut croire ce que croient les Argiens. Il vint à Lacédémone, tout brillant de l'éclat de ses vêtements, tout étincelant d'or, fier de sa parure barbare; il l'aima, elle l'aima; il ravit Hélène et l'emmena vers l'Ida aux riches étables, profitant d'une absence de Ménélas. Celui-ci cependant, plein de regrets ardents, parcourut la Grèce, rappelant le vieux serment imaginé par Tyndare, le secours mutuel que les prétendants s'étaient juré. Voilà pourquoi les Grecs ont pris les armes, et, la lance en main, sont venus à Aulis, au bord de ce détroit, avec leurs boucliers, leurs vaisseaux, des chevaux et des chars en grand nombre. C'est moi qu'ils ont pris pour chef, à cause de Ménélas, mon frère. Pourquoi n'est-ce pas un autre qui a reçu cet honneur à ma place? L'armée s'est réunie; elle est rassemblée, mais nous res-

1. On connaît la légende de Pâris choisi pour juge par les trois déesses, et donnant à Aphrodite le prix de la beauté. Agamemnon, par la réserve qu'il ajoute, veut dire que c'est là une fable à laquelle on croit en Grèce, mais sur laquelle les compatriotes de Pâris savent à quoi s'en tenir.

tons à Aulis, sans pouvoir prendre la mer. Dans notre embarras, Calchas le devin nous a prescrit d'immoler à Artémis, qui habite cette contrée, Iphigénie, ma fille; à ce prix nous pourrons mettre à la voile et triompher des Phrygiens; sinon, non. Quand je sus cela, j'allais ordonner à Talthybios de publier à haute voix que je congédiais l'armée; car jamais, me disais-je, je n'aurai le courage de sacrifier ma propre fille. Mais mon frère, appelant à son aide toute son éloquence, me persuada d'avoir ce terrible courage. J'ai donc envoyé à ma femme l'ordre, écrit sur des tablettes, d'envoyer ici ma fille, sous prétexte qu'elle devait épouser Achille; j'ai fait sonner très haut la gloire de ce prétendant, et j'ai dit qu'il se refusait à s'embarquer avec les Achéens, si nous ne lui donnions notre fille, pour être sa femme, à Phthie. Telle est la raison que j'ai alléguée à ma femme : j'ai imaginé ce prétendu mariage. Seuls des Achéens, Calchas, Ulysse, Ménélas et moi, nous savons la vérité. Ce que j'ai eu le tort de faire, j'en détruis l'effet maintenant en écrivant de nouveau ces nouvelles tablettes, que tu m'as vu, dans l'ombre de la nuit, vieillard, sceller et rouvrir. Prends ce message, et va vers Argos. Cependant, ce que contiennent ces tablettes, je vais te le dire sans te rien taire; car tu es dévoué à ma femme et à ma maison.

Le Vieillard. — Dis-le, parle, afin que mes paroles soient d'accord avec ton message.

Agamemnon. — « Je te mande, contrairement à mes premières tablettes, ô rejeton de Léda, de ne pas envoyer ta fille vers ce golfe où l'Eubée s'étend comme une aile, vers Aulis la rocheuse. Nous attendrons un autre temps pour célébrer l'hyménée de notre enfant. »

Le Vieillard. — Et comment Achille, si cette union lui est ravie, ne serait-il pas enflammé de colère contre toi et ta femme? Cela aussi est un grand danger. Qu'en dis-tu?

AGAMEMNON. — Achille n'est qu'un prétexte; je me suis servi de son nom, mais il ignore ce mariage; il ignore notre dessein, il ne sait pas que je me suis engagé à lui donner ma fille pour épouse.

LE VIEILLARD. — Ton audace a été grande, ô roi Agamemnon, de vouloir mander ici ta fille, en la promettant en mariage au fils de la déesse[1], pour la livrer comme une victime aux Grecs.

AGAMEMNON. — Ah! je suis hors de moi; hélas! dans quel malheur je suis tombé! Va, d'un pas rapide, sans que ta vieillesse te retarde.

LE VIEILLARD. — Je me hâte, ô roi.

AGAMEMNON. — Ne va pas t'asseoir près des sources dans les bois; ne t'abandonne pas au sommeil.

LE VIEILLARD. — N'aie pas cette crainte.

AGAMEMNON. — Toutes les fois que tu passeras par un endroit où les chemins se croisent, prends bien garde de laisser échapper quelque char dont les roues rapides amènent ma fille ici, auprès des vaisseaux grecs.

LE VIEILLARD. — J'agirai ainsi.

AGAMEMNON. — Si tu rencontres le cortège d'Iphigénie, sorti de l'appartement des jeunes filles, fais-le retourner en arrière, renvoie-le vers les murs sacrés des Cyclopes[2].

LE VIEILLARD. — Comment, dis-le-moi, me ferai-je croire de ta fille et de ta femme?

AGAMEMNON. — Veille bien sur le sceau que portent ces tablettes. Va. Voici déjà la blanche lumière que répand la brillante aurore, voici la flamme du Soleil, qu'emportent ses quatre chevaux. A l'œuvre maintenant. Nul mortel n'est heureux et fortuné jusqu'à la fin; nul n'échappe au chagrin.

1. Thétis, mère d'Achille.

2. Allusion aux belles constructions de Mycènes, que les anciens disaient être l'œuvre des Cyclopes.

LE CHŒUR. — Je suis venue sur la grève marine d'Aulis; j'ai quitté ma patrie, Chalcis, qu'arrose la source illustre[1] d'Aréthuse; j'ai voulu voir l'armée des Achéens, les vaisseaux bien garnis de rames de ces héros, prêts à partir contre Troie, à ce que disent nos époux, sur mille navires, sous la conduite du blond Ménélas et du noble Agamemnon, pour reprendre Hélène, que des bords de l'Eurotas peuplés de roseaux, Pâris, le bouvier, enleva, récompense que lui avait promise Aphrodite, lorsque, près des sources de l'Ida, elle concourut, la déesse Cypris, avec Héra et Pallas, pour le prix de la beauté.

Je suis venue en hâte, à travers le bois sacré d'Artémis où la déesse est honorée par tant de sacrifices; la pudeur, rougissant mes joues, y met tout l'éclat de la jeunesse; j'ai voulu voir la troupe des guerriers armés de boucliers, et les tentes des Danaens, et la foule des chevaux. J'ai vu les deux Ajax tenir conseil ensemble, le fils d'Oïlée et celui de Télamon, couronne de Salamine; j'ai vu Protésilas assis avec Palamède, qu'engendra le fils de Poseidon, prendre plaisir aux diverses figures produites par le jeu d'échec[2]; et Diomède se livrer avec joie au jet du disque; puis encore Mérion, rejeton d'Arès, qu'admirent les hommes; et le fils de Laërte, venu de ses îles montagneuses, et aussi Nirée, le plus beau des Achéens.

J'ai vu aussi Achille aux pieds légers, rapide comme le vent, Achille fils de Thétis, élève de Chiron, courir, avec toute son armure, sur les galets de la grève; il parcourait la carrière, luttant de vitesse avec un char à quatre chevaux. Le conducteur du char, Eumélos, descendant de

1. Il y avait en Grèce plusieurs sources de ce nom; la plus connue n'était pas celle de Chalcis, mais celle de Syracuse.

2. Il ne s'agit pas à proprement parler des échecs, mais d'un jeu analogue, celui des *pessoi*, que les Grecs disaient avoir été inventé par Palamède, pendant les loisirs forcés de son séjour à Aulis.

Phérès, excitait à grands cris son attelage; je l'ai vu aiguillonner ses chevaux au frein rehaussé d'or; les deux timonniers avaient la robe tachetée de poils blancs; les deux chevaux extérieurs, attelés par des longes[1], ceux qui, au tournant de la borne, ont un mouvement opposé, avaient le poil bai; ils étaient tachetés au-dessus du sabot. C'est avec eux que luttait Achille, courant tout armé à côté des roues du char.

Je suis venue aussi rassasier ma curiosité féminine du spectacle merveilleux de cette flotte immense. L'aile gauche de cette flotte, composée de cinquante vaisseaux rapides, est formée par les Myrmidons, venus de Phthie; sur la poupe dorée de ces navires, on voit l'image des déesses Néréides, armoiries de la flotte d'Achille.

Près d'eux, en nombre égal, sont les vaisseaux des Argiens, dont les chefs sont le fils de Mécistée, fils de Talaos, et Sthénélos, fils de Capanée. Ensuite vient le fils de Thésée, avec les soixante vaisseaux de l'Attique, ayant pour emblème magnifique la déesse Pallas sur son char traîné par des chevaux rapides.

J'ai vu aussi le corps des Béotiens, avec leurs cinquante vaisseaux, tous ornés d'emblèmes; c'était Cadmos, avec le dragon, dont leur poupe dorée offrait l'image; Léitos, fils de la Terre[2], commandait cette flotte. Puis ceux de Phocide[3]... et en nombre égal le fils d'Oïlée, venu de l'illustre cité de Thronion, conduisait les vaisseaux des Locriens.

1. Les deux chevaux extérieurs du quadrige, qui ne sont pas attelés au timon, mais retenus par des longes, se trouvaient, quand on tournait la borne, l'un faire un grand tour, l'autre au contraire raser la borne.

2. Descendant des Spartes, nés des dents du dragon semées par Cadmos.

3. Courte lacune; le nombre des navires de Phocide devait être indiqué.

De Mycènes la Cyclopéenne, le fils d'Atrée a fait venir les matelots de cent navires, et avec lui son frère partage le commandement, comme doivent faire deux frères bien unis ; il veut que la Grèce puisse reconquérir celle qui a fui son palais pour s'unir à un Barbare. J'ai vu aussi la flotte de Nestor, le Gérénien, venu de Pylos[1].... Son emblème était un fleuve aux pieds de taureau[2], l'Alphée, voisin de la cité où il règne.

Les Énianes ont douze navires, commandés par Gounée. Auprès d'eux sont les maîtres de l'Élide, ceux qu'on appelle les Épéens ; ils ont pour chef Eurytos. Les Taphiens aux blanches rames ont pour chef Mégès, fils de Phylée, venu des îles Échinades, redoutées des matelots[3].

Ajax, nourri dans Salamine, rattachait son aile droite à l'aile gauche de ceux près desquels il était mouillé ; il était à l'extrémité de la flotte, avec ses douze vaisseaux, très agiles à la manœuvre[4]. Telle est la flotte que j'ai vue. Celui qui mettra aux prises avec elle les barques des Barbares, celui-là ne retournera pas chez les siens, à en juger par l'appareil naval que j'ai vu ici. Si j'ai si bien retenu tous ces détails, c'est que chez moi j'avais été instruite à l'avance[5].

Le Vieillard. — Ménélas, ton audace est grande, tu oses ce que tu ne devrais pas oser[6].

Ménélas. — Va-t'en ; tu es par trop fidèle à tes maîtres.

Le Vieillard. — C'est un reproche honorable que tu m'adresses là.

1. Courte lacune. — Nestor est appelé Gérénien, du nom de Gérénos, en Messénie.

2. Le taureau était le symbole de la force et de la fécondité des fleuves.

3. Les Taphiens étaient redoutés comme pirates.

4. Le texte de ces quelques vers est obscur et incertain.

5. Les femmes de Chalcis ont été renseignées par leurs maris, dont elles parlaient plus haut.

6. Ménélas est allé lui aussi, dans son impatience, au-devant d'Iphigénie ; il a rencontré le vieillard, et lui a arraché les tablettes.

Ménélas. — Si tu fais ce que tu ne dois pas faire, tu auras à t'en repentir.

Le Vieillard. — Tu n'aurais pas dû ouvrir les tablettes que j'étais chargé de porter.

Ménélas. — Ni toi les porter, pour le malheur des Grecs.

Le Vieillard. — Discute cela avec d'autres, mais rends-les-moi.

Ménélas. — Je ne te les rendrai pas.

Le Vieillard. — Je ne te les laisserai pas prendre.

Ménélas. — Je te frapperai la tête de mon sceptre.

Le Vieillard. — Il est beau de mourir pour ses maîtres.

Ménélas. — Lâche ces tablettes; tu tiens de bien longs discours pour un esclave.

Le Vieillard. — O mon maître[1], on nous fait tort. Cet homme m'a enlevé de force ton message, Agamemnon; il ne veut pas entendre raison.

Agamemnon. — Quel est ce tumulte, cette querelle devant ma porte[2]?

Ménélas. — C'est à moi de répondre, non à cet homme.

Agamemnon. — Qu'as-tu donc à te quereller avec lui, Ménélas? pourquoi l'entraînes-tu de force?

Ménélas. — Regarde-moi, voilà par où je veux commencer.

Agamemnon. — Penses-tu que la crainte me fera baisser les yeux, à moi, fils d'Atrée[3]?

Ménélas. — Tu vois ces tablettes, qui t'ont servi pour un fatal message?

Agamemnon. — Je les vois, et d'abord rends-les-moi au plus vite.

1. Agamemnon arrive en courant.

2. Agamemnon s'adresse au vieillard : ce qui explique la réponse de Ménélas.

3. Il y a dans le texte un jeu de mots sur le nom d'Atrée et le mot *atrestos*, qui ne tremble pas.

Ménélas. — Non certes, pas avant d'avoir montré aux Grecs ce qu'elles contiennent.

Agamemnon. — Sais-tu donc ce que tu ne devrais pas savoir? As-tu rompu le cachet?

Ménélas. — Oui, j'ai ouvert la lettre, et j'ai découvert, c'est ce qui te fâche, le mal que tu faisais en secret.

Agamemnon. — Où as-tu trouvé ce vieillard? O Dieu, quelle impudence est la tienne!

Ménélas. — Il attendait ta fille; il épiait le moment de son arrivée au camp, sur la route d'Argos.

Agamemnon. — Qu'avais-tu besoin de t'occuper de mes affaires? n'est-ce pas là de l'impudence?

Ménélas. — J'avais envie de le faire, je l'ai fait; je ne suis pas ton esclave.

Agamemnon. — N'est-ce pas affreux? je ne serai donc plus le maître chez moi?

Ménélas. — Tu n'agis pas avec franchise; tu changes sans cesse de sentiment.

Agamemnon. — Tu fais le beau parleur; la langue des méchants est bien habile.

Ménélas. — L'homme dont l'esprit ne sait pas se fixer, est entraîné à l'injustice, et n'est pas sûr pour ses amis. — Mais je veux te convaincre, et, si la colère ne te fait pas repousser la vérité, de mon côté, je n'y mettrai pas trop d'insistance. Tu te souviens, quand tu brûlais d'envie de commander l'armée des Grecs contre Ilion, — envie que tu cachais, mais qui n'en était pas moins vive, — combien tu étais humble, comme tu touchais la main de tous, comme ta porte était ouverte à tous ceux qui se présentaient, comme tu permettais à tous, sans exception, de t'aborder, en leur donnant le salut le premier, et, si tu trouvais de la résistance, comme tu cherchais à force de séduction à acheter ce pouvoir qu'on se disputait, et que tu ambitionnais? Mais, quand tu as eu obtenu le

commandement, tu as pris aussitôt d'autres façons; tu n'as plus montré à tes amis la même bienveillance qu'auparavant; ton abord est devenu difficile; tu t'es enfermé dans ta demeure. Cependant l'homme qui est bon ne doit pas changer de mœurs dans la prospérité; c'est le moment au contraire pour lui de montrer son attachement à ses amis, quand sa propre fortune le rend le plus capable de leur être utile. C'est ainsi qu'ont commencé tes torts, et c'est aussi ce que j'ai voulu te reprocher en premier lieu. Puis quand tu es revenu à Aulis, quand l'armée de la Grèce s'est trouvée réduite à l'inaction, et quand un sort funeste, envoyé par les dieux, t'a frappé, te privant des vents favorables, quand les Danaens voulaient que la flotte se dispersât, et qu'on ne restât pas pour rien à Aulis, tes yeux disaient ton malheur et ta confusion, le regret que tu avais de ne pouvoir te mettre à la tête de nos mille vaisseaux, et remplir le pays de Priam de notre armée. Tu me fis appeler : « Que ferai-je? Quel moyen de sortir de cette situation sans issue? Comment ne pas être privé du commandement et ne pas perdre cette grande gloire? » Et alors, après que Calchas eut prononcé qu'il te fallait sacrifier la jeune vierge à Artémis, et qu'à cette condition les Grecs pourraient prendre la mer, tu fus rempli de joie et tu te résignas volontiers à sacrifier ta fille; et ce n'est pas par force, ne le prétends pas, que tu as mandé à ta femme d'envoyer ici ta fille; c'est de ton propre mouvement que tu l'as fait, que tu as imaginé ce mariage avec Achille. Mais à présent, tu reviens sur ta résolution; je t'ai pris sur le fait à envoyer un autre message; tu ne veux plus être le meurtrier de ton enfant. Et cependant le ciel est témoin que tu ne parlais pas ainsi naguère. Tu n'es pas le premier à te conduire ainsi; on se donne du mal pour arriver au pouvoir, puis on en sort honteusement, tantôt par la faute des citoyens dont

le jugement s'égare, tantôt parce qu'on est réellement incapable de bien gouverner l'État. C'est la Grèce infortunée que je plains surtout, elle qui s'était engagée dans une noble entreprise, et dont les Barbares vils vont se moquer, à cause de toi et de ta fille. Ce n'est pas à ceux qui l'emportent par la naissance ou la fortune[1] que je voudrais confier le gouvernement de l'État ou le commandement de l'armée; la raison, voilà ce qui doit distinguer un chef; si elle lui manque, l'autorité publique est ruinée dans ses mains.

Le Chœur. — Il n'y a pas d'altercations, pas de luttes pires que celles qui s'élèvent entre des frères.

Agamemnon. — Je veux répondre à tes injures, mais te faire à mon tour mes reproches sans passion, en peu de mots, sans lever sur toi des regards trop insolents; je garderai la mesure, comme il faut le faire envers un frère; un homme de bien sait se contenir. Voyons, dis-le-moi, pourquoi cette colère, pourquoi ces yeux injectés de sang? Qui te fait tort? Que veux-tu? C'est un mariage heureux que tu désires? ce n'est pas moi qui pourrai te le procurer, car celui que tu as conclu a mal commencé. Est-ce à moi de payer la rançon de ton malheur, à moi qui n'y suis pour rien? Ou bien est-ce mon ambition qui te fâche? Mais tu veux qu'on te rende ta belle épouse, et tu te soucies peu de la raison et du bon sens: des plaisirs honteux sont la marque d'un homme sans valeur. Pour moi, si j'ai changé d'avis parce que je m'étais trompé d'abord, suis-je fou pour cela? C'est bien plutôt toi qui es fou, quand tu veux reprendre la mauvaise femme que tu as perdue, et quand tu ne vois pas que la divinité t'avait fait une faveur en te l'enlevant. Les prétendants, enflammés par l'amour, ont juré le serment imaginé par

1. Le texte est altéré. Le sens de la traduction est celui que paraît réclamer le contexte.

Tyndare, les imprudents! L'espérance, on le voit bien, est vraiment une déesse; et c'est elle qui les décida, plutôt que toi et ta puissance. Hé bien! va combattre avec eux; ils sont prêts à te suivre, les insensés. — Insensés, il faut cependant qu'ils le soient pour se croire liés, car la religion n'est pas absurde; elle nous permet au contraire de distinguer les serments légitimes et ceux qu'on a prêtés à tort et par contrainte. Moi, je ne ferai pas périr mon enfant; je ne veux pas que, tandis que tes désirs seront comblés, contre toute justice, par le châtiment de ton épouse coupable, mes nuits et mes jours se consument dans les larmes, parce que je me serai conduit criminellement à l'égard de mes enfants. Voilà ce que j'ai à te dire, en quelques mots, nets et précis; si tu ne veux avoir aucune raison, moi, j'agirai comme je le dois.

Le Chœur. — Ce discours diffère de celui qui a été tenu naguère, et il est conforme à la justice; il faut épargner ses enfants.

Ménélas. — Ah! n'ai-je donc plus d'amis?

Agamemnon. — Tu en aurais, si tu ne voulais pas les perdre.

Ménélas. — Ne montreras-tu pas que tu es né du même père que moi?

Agamemnon. — Je t'écouterai, si tu veux m'associer à la raison, et non à la folie.

Ménélas. — Il faut que les amis partagent les peines de leurs amis.

Agamemnon. — Si tu as recours à moi, que ce soit pour mon bien, non pour mon malheur.

Ménélas. — Tu ne veux donc pas prendre ta part de peine dans l'intérêt de la Grèce?

Agamemnon. — Les Grecs et toi, quelque divinité vous fait perdre l'esprit, je crois.

Ménélas. — Tu peux me braver, fier de ton sceptre, et

trahir ton frère. Mais je vais recourir à d'autres moyens et à d'autres amis.

Un Messager. — O chef de tous les Grecs, Agamemnon, j'arrive, t'amenant ton enfant, celle que, dans ta demeure, tu nommais Iphigénie. Sa mère l'accompagne, Clytemnestre ta femme, avec le petit Oreste; certes tu te réjouiras de les voir, toi qui depuis longtemps es absent de ton palais. Mais, comme elles ont fait une longue route, près d'une source fraîche, elles se reposent, en même temps que leurs chevaux, que nous avons lâchés sur l'herbe de la prairie, pour qu'ils se repaissent. Je les ai précédées, pour que tu aies le temps de faire tes préparatifs. L'armée a appris la nouvelle de l'arrivée de ta fille; le bruit s'en est répandu promptement. Tous accourent en foule, à ce spectacle; tous veulent voir ta fille : ceux qui sont heureux sont illustres entre tous les mortels, et attirent tous les regards. Et tous disent : « Est-ce quelque hyménée qui se prépare? Que veut dire cela? Agamemnon avait-il le désir de revoir sa fille? Est-ce seulement pour cela qu'il l'a mandée? » Il en est d'autres qui disent : « On va présenter la jeune fille devant l'autel[1] d'Artémis, souveraine d'Aulis? Mais qui donc ensuite sera son époux? » Allons, remplissez les corbeilles[2] pour la cérémonie, couronnez vos têtes, et toi, roi Ménélas, prépare l'hyménée[3], et que sous ton toit la flûte résonne, que l'on entende le bruit des danses; car c'est un jour heureux qui luit pour la jeune fille.

Agamemnon. — C'est bien; rentre dans la maison; les choses suivront leur cours comme il convient. — Ah!

1. Avant de marier une jeune fille, on sacrifiait à Héra ou à Artémis, et la fiancée offrait à la déesse une boucle de ses cheveux.

2. Avec l'orge sacrée et les autres objets nécessaires au sacrifice.

3. En qualité de plus proche parent.

malheureux! que dire? par où commencer? Dans quel piège fatal je suis tombé? Un dieu me l'a tendu, et toute mon habileté a été vaincue par la sienne. Heureux ceux qui vivent dans une condition obscure! Il leur est facile de pleurer, et de dire tout ce qu'ils ont sur le cœur; mais cela ne convient pas aux grands; notre grandeur gouverne toute notre vie, et nous sommes les esclaves de la foule. Ainsi je rougis de répandre mes larmes, et je ne rougis pas moins de les retenir, infortuné, qui suis la victime des pires malheurs! Ah! que dire à Clytemnestre? Comment rencontrer son regard? N'avais-je pas assez de mes maux? Son arrivée, sans que je l'aie appelée, me tue! Elle a suivi sa fille pour présider à son mariage, et elle connaîtra mon mensonge! Et quelle pitié m'inspire cette vierge infortunée, qui va avoir Hadès pour époux! Il me semble l'entendre me supplier ainsi : « O mon père, me feras-tu périr! Puissent de pareils mariages être ton lot, et celui de tes amis! » Et à ses plaintes Oreste joindra ses cris d'enfant, qui n'auront que trop de sens pour moi, tout indistincts qu'ils soient! Ah! quel mal il m'a fait, en s'unissant à Hélène, Pâris, fils de Priam! le rapt qu'il a commis est cause de tout.

Le Chœur. — Et moi aussi, je suis touchée de pitié, et e déplore, autant que peut le faire une femme étrangère, les malheurs de ces rois!

Ménélas. — O mon frère, laisse-moi toucher ta main droite.

Agamemnon. — Fais; car tu l'emportes, et le malheur est pour moi.

Ménélas. — J'en jure par Pélops, père de notre père, et par notre père même, Atrée, je vais te parler à cœur ouvert, sans rien feindre, et te dire tout ce que je pense. En te voyant verser des larmes, je t'ai pris en pitié, moi aussi, et j'ai pleuré avec toi; je renonce à mes discours de

naguère, je ne m'irrite plus, et j'entre dans tes sentiments. Je te conseille donc de ne pas tuer ton enfant, et de ne pas préférer mon intérêt. Non, il n'est pas juste que tu sois dans la tristesse, et moi dans la joie, que les tiens meurent et que les miens vivent. Que désiré-je en effet? Si je veux une autre épouse, n'aurai-je pas le choix entre tant de femmes illustres? Irai-je plutôt perdre mon frère, qui doit m'être le plus cher de tous, par amour pour Hélène, et sacrifier le bien au mal? Tout à l'heure j'étais insensé, je parlais comme un jeune homme, quand je n'examinais pas les choses de près et que je ne voyais pas combien il est horrible de tuer ses enfants! Mais surtout une pitié m'a saisi, pour cette jeune fille, qui doit être sacrifiée à cause de moi, quand je me suis rappelé la parenté qui nous unit. Qu'y a-t-il de commun entre Hélène et ta fille? Que l'armée donc se disperse et parte d'Aulis, et toi, cesse de mouiller de pleurs ta paupière, ô mon frère, et de provoquer mes propres larmes. Je te cède le droit que je puis avoir de réclamer l'exécution de l'oracle relatif à ton enfant. On va dire que j'ai changé d'avis, après mes discours violents de naguère. Oui, mais j'ai eu raison de le faire; c'est l'affection que j'ai pour mon frère qui m'a fléchi. Choisir toujours ce qu'il y a de meilleur en la circonstance, ce n'est pas le fait d'un méchant.

Le Chœur. — Tu as parlé noblement, et comme il convient au descendant de Tantale, fils de Zeus; tu ne fais pas honte à tes ancêtres.

Agamemnon. — Je te loue, Ménélas, d'avoir, contre mon attente, substitué à tes discours précédents un discours juste et digne de toi. Les querelles s'élèvent entre frères par la faute de l'amour ou de l'ambition; je ne veux pas de ces rapports pénibles entre parents. Mais j'en suis réduit à une affreuse nécessité : mettre à exécution le meurtre de ma fille.

Ménélas. — Comment cela? Qui te contraindrait à la tuer? elle t'appartient.

Agamemnon. — L'armée des Achéens tout entière m'y forcera.

Ménélas. — Non, si tu la renvoies à Argos.

Agamemnon. — Je pourrais le faire sans doute, mais il y a un autre danger que je ne pourrai éviter.

Ménélas. — Quoi donc? Il ne faut pas trop redouter la foule.

Agamemnon. — Calchas révélera l'oracle à l'armée des Argiens.

Ménélas. — Non, s'il meurt auparavant; c'est chose facile.

Agamemnon. — L'engeance des devins est toujours pleine d'ambitions fatales.

Ménélas. — Je ne sais que faire; je ne vois quel parti prendre[1].

Agamemnon. — Ne crains-tu pas encore quelque chose qui me vient à l'esprit?

Ménélas. — Tu ne me dis pas de quoi il s'agit; comment te répondre?

Agamemnon. — Le descendant de Sisyphe est au courant de tout.

Ménélas. — Ce n'est pas Ulysse que nous devons craindre, toi et moi.

Agamemnon. — Toujours il est retors, et se met du côté de la foule.

Ménélas. — Oui, il est ambitieux, mal terrible!

Agamemnon. — N'en doutons pas, il ira parmi les Argiens révéler l'oracle prononcé par Calchas, révéler que j'ai promis d'abord d'offrir à Artémis ce sacrifice, et que maintenant je refuse; il entraînera avec lui l'armée, il

1. Texte incertain.

décidera les Argiens à nous tuer, toi et moi, et à sacrifier ensuite ma fille ; et si je m'enfuis à Argos, ils m'y poursuivront, ils me détruiront, avec les murs cyclopéens de la ville, et dévasteront le pays. Voilà ce que je souffre ; infortuné, que faire? Au nom des dieux, surtout, Ménélas, en retournant à l'armée, garde bien mon secret : que Clytemnestre n'apprenne rien de tout ceci, avant que ma fille soit devenue la proie d'Hadès, pour que mon malheur soit au moins réduit le plus possible. Et vous, étrangères[1], gardez aussi le silence.

Le Chœur. — Heureux ceux qui ont su garder la sagesse et la mesure, dans les désirs qu'inspire la déesse Aphrodite, ceux dont les passions furieuses n'ont jamais troublé le calme. Éros à la chevelure d'or lance deux sortes de traits, qui portent l'amour : les uns donnent le bonheur de la vie, les autres la troublent et la ruinent. Que ces derniers restent loin de ma couche, ô belle Cypris! Puissé-je avoir le don de plaire, mais dans les bornes convenables, et puissent mes propres désirs rester mesurés! Que j'aie ma part des plaisirs d'Aphrodite ; mais que j'évite la passion excessive!

Diverses sont les natures des hommes, diverses leurs façons, mais le naturel qui est vraiment bon se révèle toujours par la conduite. L'éducation aussi contribue beaucoup à nous rendre vertueux. Avoir de la pudeur, c'est déjà être sage. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est de discerner le devoir par l'intelligence. Alors, on peut le croire, notre conduite obtiendra une gloire impérissable. Il est beau pour les femmes de rechercher la vertu, en vivant dans la retraite ; pour les hommes, au contraire, il est beau que la lutte publique de rivaux nombreux ajoute à la grandeur de la cité[2].

1. Les femmes du chœur.
2. Le texte de cette phrase est très incertain.

Que n'as-tu péri, ô Pâris, au lieu de grandir, sur le mont Ida, auprès des blanches génisses, en jouant sur ton chalumeau des airs barbares, en imitant les airs inventés par Olympos pour la flûte phrygienne! Ta passion n'eût pas été allumée par le jugement des déesses, ta passion qui t'a conduit en Grèce, vers le palais orné d'ivoire, où l'échange de vos regards a fait naître l'amour dans ton âme et dans celle d'Hélène. La rivalité des déesses a produit la guerre de la Grèce et de l'Asie; de là cette armée, cette flotte qui part contre la citadelle de Troie[1].

Ah! grands sont les bonheurs des grands! Voyez la fille du roi, la princesse Iphigénie, et Clytemnestre, fille de Tyndare, combien glorieuse est leur origine, et combien glorieux leur destin! Les grands, ceux qui ont reçu une haute fortune, sont des dieux pour ceux des mortels qui sont moins heureux. Allons, filles de Chalcis, aidons la reine à descendre à terre du haut de son char, sans glisser. Aidons-la délicatement; que la fille illustre d'Agamemnon ne s'effraye pas, en me voyant pour la première fois; étrangères, ne jetons pas dans le trouble et la crainte ces étrangères venues d'Argos[2].

Clytemnestre. — Cette bienveillance, ces bonnes paroles nous paraissent de favorable augure, et j'ai de l'espoir que je viens conduire ma fille à un mariage heureux. Mais déchargez le char des présents de dot que j'ai pris avec moi pour mon enfant, et portez-les à la maison avec précaution. Toi cependant, ma fille, descends du char; pose sur le sol tes membres légers et tendres. Et vous, jeunes femmes, recevez-la dans vos bras, et aidez-la à descendre. A moi aussi, que quelqu'une donne la main pour que je m'appuie, et que j'abandonne facilement ce siège

1. Le texte, dans plusieurs endroits de cette strophe, est très altéré.

2. Vers peut-être interpolés.

où je me tiens. Que quelques-unes parmi vous se placent au-devant des chevaux; l'œil des chevaux s'effarouche aisément, si on ne les rassure. Prenez cet enfant, le fils d'Agamemnon, Oreste; il est tout petit encore. Mon enfant, tu t'es endormi, assoupi par le mouvement du char? Éveille-toi heureusement, pour l'hyménée de ta sœur. Noble toi-même, tu vas t'allier à un homme illustre, le fils égal aux dieux de la Néréide. Suis-moi, Iphigénie; ma fille, suis ta mère; viens à mes côtés, pour montrer mon bonheur à ces étrangères. Et appelons ici notre père chéri. — O toi que je révère, roi Agamemnon, nous voici, nous avons obéi à tes ordres.

Iphigénie. — O ma mère, je te devance, ne t'en fâche pas, pour aller presser ma poitrine contre celle de mon père[1].

Clytemnestre. — Va, mon enfant; toujours, de tous les enfants que j'ai donnés à ton père, c'est toi qui as montré pour lui la plus vive affection.

Iphigénie. — O mon père, quelle joie de te revoir après un si long temps!

Agamemnon. — Quelle joie aussi pour moi! ce que tu dis est également vrai de nous deux.

Iphigénie. — Salut : tu as bien fait de me faire venir près de toi, père.

Agamemnon. — Qu'en dois-je penser? je ne sais, mon enfant.

Iphigénie. — Ah! pourquoi ce regard soucieux, dans ta joie de me voir?

Agamemnon. — Un roi, un chef d'armée a beaucoup de soucis.

Iphigénie. — Sois à moi maintenant; oublie tes soucis.

Agamemnon. — Mais je suis tout à toi; mon esprit n'est pas ailleurs.

1. Je ne traduis pas trois vers manifestement interpolés et fabriqués au moyen des deux précédents.

IPHIGÉNIE. — Déride ton front, laisse s'épanouir tes regards.

AGAMEMNON. — Tu vois bien quelle est ma joie, mon enfant.

IPHIGÉNIE. — Mais pourquoi alors laisser tomber ces larmes de tes yeux?

AGAMEMNON. — C'est que nous allons être séparés pour longtemps.

IPHIGÉNIE. — Je ne sais ce que tu veux dire, et cependant je le sais[1], ô mon cher père.

AGAMEMNON. — Tu n'as que trop raison, et tes paroles ajoutent à mon attendrissement.

IPHIGÉNIE. — Eh bien! déraisonnons, si cela doit te réjouir.

AGAMEMNON. — Ah! je ne puis plus me taire; — c'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE. — Reste, ô mon père, dans ta demeure, avec tes enfants.

AGAMEMNON. — Je le voudrais; mais je ne puis le vouloir, et c'est ce qui me peine.

IPHIGÉNIE. — Périssent les armes, et les maux que Ménélas nous cause!

AGAMEMNON. — Ils feront d'autres victimes auparavant[2]! et c'est ce qui me tue.

IPHIGÉNIE. — Combien tu es resté longtemps, loin de nous dans ce port d'Aulis!

AGAMEMNON. — Oui, quelque chose me retient, et m'empêche de faire prendre la mer à l'armée.

IPHIGÉNIE. — Où dit-on qu'habitent les Phrygiens, mon père?

AGAMEMNON. — Là où plût au ciel que jamais n'eût habité le fils de Priam, Pâris.

1. Allusion discrète à son mariage.

2. C'est-à-dire avant celles qui périront devant Troie.

IPHIGÉNIE. — Tu vas donc bien loin, mon père, en me laissant?

AGAMEMNON. — Tu seras un jour réunie à ton père, ma fille.

IPHIGÉNIE. — Ah! plût au ciel qu'il me fût permis de t'accompagner! que tu pusses me prendre sur ton navire!

AGAMEMNON. — Une traversée t'attend aussi, où tu te souviendras de ton père.

IPHIGÉNIE. — La ferai-je seule, ou avec ma mère?

AGAMEMNON. — Seule, séparée de ton père et de ta mère.

IPHIGÉNIE. — Est-ce que tu vas m'établir dans une autre maison, père?

AGAMEMNON. — Laisse cela; cela ne regarde pas les jeunes filles.

IPHIGÉNIE. — Triomphe vite en Phrygie, et reviens sans retard, père.

AGAMEMNON. — J'ai tout d'abord un sacrifice à offrir ici.

IPHIGÉNIE. — Nous pourrons bien, près de toi, voir ce qu'il est permis de voir de cette cérémonie?

AGAMEMNON. — Oui; tu seras près de l'eau lustrale.

IPHIGÉNIE. — Formerons-nous des chœurs autour de l'autel, père?

AGAMEMNON. — Combien tu es plus heureuse que moi, dans ton ignorance? Rentre dans la maison; il ne convient pas aux jeunes filles de s'exposer aux regards des hommes[1]. Donne-moi un baiser, baiser amer; donne-moi ta main. O poitrine, ô joues, ô blonde chevelure, combien vous est fatale Hélène, combien la ville des Phrygiens! Mais je me tais, car, en te caressant, je fonds en larmes. Rentre, va. Je te demande pardon, fille de Léda, si je me suis attendri trop vivement, au moment de donner à Achille mon enfant. Séparations heureuses, mais cruelles cependant au

1. Quelques mots manquent dans le texte, mais le sens général ne peut guère être que celui que nous indiquons.

cœur des parents, quand un père envoie dans une autre maison ses enfants pour lesquels il a pris tant de peines!

Clytemnestre. — Je ne suis pas si privée de raison, et j'aurai la même peine, quand l'hyménée m'enlèvera ma fille ; aussi ne puis-je te blâmer. Mais l'usage avec le temps adoucira ta douleur. — Cependant, je sais bien le nom de celui à qui tu as promis ma fille ; mais je voudrais savoir aussi d'où il est, quelle est sa race.

Agamemnon. — Égine fut la fille d'Asopos.

Clytemnestre. — Quel mortel ou quel Dieu s'unit à elle?

Agamemnon. — Zeus, et elle mit au monde Éaque, roi d'Œnoné.

Clytemnestre. — Quel enfant d'Éaque lui succéda?

Agamemnon. — Pélée, qui épousa la fille de Nérée.

Clytemnestre. — Le dieu la lui avait-il donnée, ou l'a-t-il prise par force?

Agamemnon. — Zeus les fiança, et le père consentit.

Clytemnestre. — Où l'a-t-il épousée? est-ce dans l'onde marine?

Agamemnon. — Là où Chiron habite l'auguste mont Pélion.

Clytemnestre. — Est-ce là qu'habitent, dit-on, les Centaures?

Agamemnon. — Oui, c'est là que les dieux célébrèrent les noces de Pélée.

Clytemnestre. — Est-ce Thétis ou Pélée qui a élevé Achille?

Agamemnon. — Ce fut Chiron, afin qu'il n'apprît pas à imiter les méchants.

Clytemnestre. — Ah! c'était un bon maître, et sage celui qui le confia à plus sage que lui-même.

Agamemnon. — Tel sera l'époux que je donne à ton enfant.

Clytemnestre. — C'est un bon choix. Mais quelle ville de la Grèce habite-t-il?

AGAMEMNON. — Il habite près du fleuve Apidanos, dans le territoire de Phthie.

CLYTEMNESTRE. — C'est là qu'il emmènera notre fille?

AGAMEMNON. — C'est son époux que cela regarde[1].

CLYTEMNESTRE. — Puissent-ils être heureux tous deux? Quel jour aura lieu le mariage?

AGAMEMNON. — Lorsque arrivera l'époque favorable de la pleine lune.

CLYTEMNESTRE. — As-tu déjà immolé à la déesse le sacrifice qu'ordonne l'usage?

AGAMEMNON. — Je vais le faire; le moment en est précisément arrivé.

CLYTEMNESTRE. — Et tu donneras ensuite le repas nuptial?

AGAMEMNON. — Quand j'aurai offert aux dieux le sacrifice que je dois leur offrir.

CLYTEMNESTRE. — Et nous, où célébrerons-nous le festin des femmes?

AGAMEMNON. — Ici, près de la flotte des Argiens.

CLYTEMNESTRE. — Soit, puisqu'il le faut, mais ici la fête sera peu brillante.

AGAMEMNON. — Sais-tu ce que tu devrais faire, femme? Écoute-moi.

CLYTEMNESTRE. — Quoi donc? tu sais que je suis accoutumée à t'obéir.

AGAMEMNON. — Nous, ici, où se trouve le fiancé....

CLYTEMNESTRE. — Que ferez-vous sans la mère? il faut que je sois présente.

AGAMEMNON. — Nous donnerons ta fille à Achille, en présence des Grecs.

CLYTEMNESTRE. — Et moi, où faut-il que je sois à ce moment?

1. Agamemnon semble parler d'Achille, et pense à Pluton.

Agamemnon. — Retourne à Argos, veille sur tes autres filles.

Clytemnestre. — Que je laisse mon enfant? Mais qui donc allumera pour elle le flambeau nuptial?

Agamemnon. — Je me charge de ce soin ; je ferai ce qui convient.

Clytemnestre. — Mais ce n'est pas là l'usage, et tu as tort de n'y pas attacher d'importance.

Agamemnon. — Il n'est pas convenable que tu te montres au milieu de toute l'armée.

Clytemnestre. — Rien ne convient mieux à une mère que de remettre sa fille à l'époux.

Agamemnon. — Mais il ne faut pas laisser seules nos autres filles qui sont restées à Argos.

Clytemnestre. — Elles sont bien gardées dans leur appartement de jeunes filles.

Agamemnon. — Écoute-moi.

Clytemnestre. — Par la déesse souveraine d'Argos[1], à toi le soin de tout ce qui doit se passer hors de la maison, à moi ce qui doit se passer au dedans.

Agamemnon. — Ah! j'ai échoué, mon espérance est déçue; je n'ai pas réussi à éloigner ma femme de mes yeux. Je m'ingénie, j'imagine des artifices au sujet de ce que j'ai de plus cher, et je les vois tous avorter. Cependant je vais trouver Calchas, le sacrificateur; je vais délibérer avec lui sur le vœu de la déesse, sur le funeste devoir qu'elle m'impose, dans l'intérêt de la Grèce. Un homme sage ne devrait avoir chez lui qu'une femme bonne et soumise; si non, mieux vaut ne pas se marier.

Le Chœur. — Elle ira au bord des flots argentés du Simois, l'immense armée des Grecs, sur ses vaisseaux, avec ses armes, vers la plaine de Troie consacrée à Phébus, vers Ilion, où l'on dit que Cassandre, dans les accès pro-

1. Héra, déesse protectrice d'Argos, et déesse protectrice de l'union conjugale.

phétiques où la jette le souffle du Dieu, fait flotter au vent ses tresses blondes, qu'orne une verte couronne de laurier.

Les Phrygiens occuperont la citadelle de Troie et se rangeront autour des murs, quand, venu par mer, à force de rames, sur les navires à la belle proue, Arès aux boucliers d'airain s'approchera du Simoïs, pour reconquérir et ramener en Grèce, par l'effort des lances et des boucliers argiens, Hélène, la sœur des Dioscures qui brillent au ciel.

Arès, entourant de lances sanglantes la ville des Phrygiens aux tours de pierre, tranchant les gorges, coupant les têtes, renversant la ville de fond en comble, accablera de maux les filles et la femme de Priam. Et la fille de Zeus, Hélène, apprendra à ses dépens quelle faute elle a commise en abandonnant son époux. Puissé-je, puissent mes enfants, n'avoir jamais des craintes telles que celles qui sont le lot des riches Lydiennes et des femmes de Phrygie ! Elles se disent l'une à l'autre, en tissant la toile : « Quel sera celui qui, me saisissant par ma chevelure aux belles tresses, m'arrachera à ma patrie ruinée ? » Et cela par ta faute, fille du cygne au long cou, si c'est avec raison qu'on raconte que Léda te donna le jour, après s'être unie à Zeus, métamorphosé en oiseau, et si ce n'est pas une fable à laquelle les hommes croient sur la foi des poètes !

Achille. — Où est le chef de l'armée grecque ? Un de ses serviteurs peut-il lui dire que le fils de Pélée le cherche, qu'Achille est à sa porte ? Car n'attendons-nous pas tous avec la même impatience les vents de l'Euripe ? Les uns parmi nous, qui restons inactifs ici, sur ce rivage, ne sont pas mariés et laissent leur maison vide ; les autres ont leurs femmes et leurs enfants[1]. Si vif est le désir qui

1. C'est-à-dire les uns ont le regret de partir sans avoir encore de postérité, les autres celui de laisser leur famille.

entraîne la Grèce dans cette expédition, non sans la volonté des Dieux ! A moi donc de faire valoir mes droits ; les autres feront valoir les leurs. J'ai quitté la terre de Pharsale et mon père Pélée[1]. . . . . J'attends ici, près de l'Euripe à peine agité par le vent, avec mes Myrmidons qui sans cesse me pressent et me disent : « Achille, qu'attendons-nous ? Combien doit-il se passer de temps encore avant que nous partions pour Ilion ? A l'œuvre sans délai, ou bien ramène tes soldats chez eux, sans attendre que les Atrides en aient fini avec ces retards. »

Clytemnestre. — O fils de la déesse, fille de Nérée, j'ai entendu de la maison tes discours et je suis sortie.

Achille. — O pudeur auguste[2], quelle est cette femme que je vois, cette femme si belle ?

Clytemnestre. — Il n'est pas étonnant que tu ne me connaisses pas, puisque tu ne m'as jamais vue ; quant à ton respect des convenances, je t'en loue.

Achille. — Qui donc es-tu ? Qu'es-tu venue faire, dans le camp des Grecs, femme, auprès des guerriers armés du bouclier ?

Clytemnestre. — Je suis la fille de Léda ; Clytemnestre est mon nom, et mon époux est le roi Agamemnon.

Achille. — Tu as bien dit en quelques mots ce qu'il fallait ; mais il n'est pas convenable pour moi de converser avec une femme.

Clytemnestre. — Reste ; pourquoi t'en aller ? Joins ta main droite à la mienne, prélude d'un mariage bienheureux.

Achille. — Que dis-tu ? que je te donne ma droite ? Je

1. Courte lacune, où Achille parlait probablement de la vieillesse de son père, qui explique son impatience.

2. Achille est étonné de voir Clytemnestre sortir de la maison pour lui parler, contrairement aux habitudes de la femme grecque.

craindrais de faire tort à Agamemnon, si je touchais ce qu'il ne m'est pas permis de toucher.

Clytemnestre. — Rien ne t'est plus légitimement permis, puisque tu vas épouser ma fille, ô fils de la déesse marine, fille de Nérée.

Achille. — De quel mariage parles-tu ? Je ne sais que dire, femme ; à moins que quelque égarement ne te fasse tenir ce discours étrange.

Clytemnestre. — Oui, je le sais, c'est chose naturelle à tous que d'éprouver de la honte à la vue d'amis inconnus, et à la mention d'un prochain mariage.

Achille. — Jamais je n'ai recherché la main de ta fille, femme, et les Atrides ne m'ont jamais parlé de cette union.

Clytemnestre. — Qu'est-ce donc alors ? Ah ! tu as le droit d'être surpris de mes paroles, car je le suis autant des tiennes.

Achille. — L'un comme l'autre, nous pouvons faire à ce sujet des conjectures ; car, tous deux, nous nous sommes trompés également dans nos discours.

Clytemnestre. — M'a-t-on indignement jouée ? Je vais au-devant, à ce que je vois, d'un mariage imaginaire : j'ai honte de ce qui m'arrive.

Achille. — Peut-être quelqu'un s'est ri de toi et de moi. Mais oublie cela et n'en aie cure.

Clytemnestre. — Adieu ; je ne puis plus m'exposer à ta vue, puisqu'on m'a trompée et traitée indignement.

Achille. — Et cela à cause de moi ! Mais j'entre dans cette demeure, pour y chercher ton mari.

Le Vieillard. — Étranger, descendant d'Éaque, reste : c'est à toi que je parle, fils de la déesse, et à toi aussi, fille de Léda.

Achille. — Qui m'appelle par la porte entr'ouverte ? Celui qui m'appelle est tout troublé.

LE VIEILLARD. — Je suis un esclave ; je ne m'en fais pas gloire ; il n'y a pas de quoi.

ACHILLE. — Quel est ton maître ? Ce n'est pas moi. Agamemnon et moi, nous n'avons rien de commun.

LE VIEILLARD. — J'appartiens à celle qui est devant cette demeure ; son père Tyndare me donna à elle.

ACHILLE. — Nous voici ; dis maintenant pourquoi tu m'as fait rester.

LE VIEILLARD. — Êtes-vous bien seuls, tous deux, auprès de cette porte ?

ACHILLE. — Nous sommes seuls ; tu peux parler ; sors de cette demeure royale.

LE VIEILLARD. — O fortune, sauve, avec l'aide de ma vigilance, ceux que je veux sauver.

ACHILLE. — . . . .[1].

LE VIEILLARD. — Ce que j'ai à vous dire vous sera utile pour l'avenir ; mais j'ai crainte de le dire.

CLYTEMNESTRE. — Prends ma droite et ne tarde pas, si tu as quelque chose à m'apprendre.

LE VIEILLARD. — Tu connais mon attachement pour toi et tes enfants.

CLYTEMNESTRE. — Je sais que tu es un vieux serviteur de ma maison.

LE VIEILLARD. — Le roi Agamemnon me reçut en présent avec le reste de ta dot.

CLYTEMNESTRE. — Tu vins avec nous à Argos, et tu as toujours été à moi.

LE VIEILLARD. — C'est cela ; et si je te suis dévoué, je le suis moins à ton époux.

CLYTEMNESTRE. — Allons, découvre-nous le sens de ce discours.

1. Lacune d'un vers.

Le Vieillard. — Ton enfant va périr de la main même de son père, de celui qui l'a engendrée.

Clytemnestre. — Comment ? Je ne sais ce que tu veux dire, vieillard ; tu es hors de sens.

Le Vieillard. — Je te dis que son père va trancher du glaive sa blanche gorge.

Clytemnestre. — Malheur à moi ! Mon mari a donc perdu la raison ?

Le Vieillard. — Non, sauf en ce qui vous concerne, toi et ta fille ; mais pour cela, oui certes.

Clytemnestre. — Pourquoi cela ? quel est le génie fatal qui le pousse ?

Le Vieillard. — Ce sont les oracles proclamés par Calchas, en vue du départ de la flotte.

Clytemnestre. — Partir ! mais où ? Malheur à moi, malheur à celle que son père veut tuer !

Le Vieillard. — Il s'agit du départ pour le pays de Dardanos, afin que Ménélas reprenne Hélène.

Clytemnestre. — C'est donc pour le malheur d'Iphigénie qu'Hélène doit être reconquise !

Le Vieillard. — En un mot, Agamemnon doit sacrifier ta fille à Artémis.

Clytemnestre. — Et ce mariage alors n'était qu'un prétexte pour m'attirer ici !

Le Vieillard. — Oui, il savait bien que tu serais heureuse d'amener ta fille, pour la marier à Achille.

Clytemnestre. — O ma fille, c'est pour ta perte que tu es venue ici, et ta mère avec toi.

Le Vieillard. — Le sort qui vous menace toutes deux est affreux ; Agamemnon a osé une chose inouïe.

Clytemnestre. — Infortunée, je suis perdue ! je ne peux plus retenir mes larmes.

Le Vieillard. — Oui, pleure, si une mère privée de sa fille doit pleurer !

CLYTEMNESTRE. — Mais toi, vieillard, comment as-tu su tout cela ?

LE VIEILLARD. — J'étais chargé de te porter des tablettes, de nouvelles instructions.

CLYTEMNESTRE. — Pour me défendre ou m'ordonner de nouveau de conduire ma fille à la mort ?

LE VIEILLARD. — Pour te le défendre : à ce moment-là ton époux avait sa raison.

CLYTEMNESTRE. — Et pourquoi, si tu portais ces tablettes, ne me les as-tu pas remises ?

LE VIEILLARD. — Ménélas me les a enlevées ; il est cause de tout.

CLYTEMNESTRE. — O fils de la Néréide, fils de Pélée, tu as entendu ?

ACHILLE. — J'ai entendu ton malheur ; quant à l'injure qui m'est faite, je la ressens comme il convient.

CLYTEMNESTRE. — Ils vont tuer mon enfant, grâce à cette ruse, à ce mariage imaginaire.

ACHILLE. — J'en fais aussi reproche à ton époux, et ne supporterai pas la chose sans rien dire.

CLYTEMNESTRE. — Je ne rougirai pas de tomber à tes genoux ; je suis une mortelle et tu es le fils d'une déesse. Pourquoi d'ailleurs ma fierté me retiendrait-elle ? Dois-je avoir rien plus à cœur que le sort de mon enfant ? Viens donc à l'aide de mon malheur, fils de la déesse, viens à l'aide de celle qu'on appelait déjà ta femme : on avait tort, il est vrai, mais on l'a dit ! Je l'avais parée pour toi, et te la conduisais pour te la donner comme épouse ; et maintenant, c'est au supplice que je la conduis. Ce sera une honte pour toi si tu ne la défends pas ; car si cette union ne s'est pas réalisée, tu n'en as pas moins été nommé l'époux de cette infortunée. Par ton menton, par ta main droite, au nom de ta mère, je te supplie ; car c'est ton nom qui m'a perdue, et il faut que tu le venges.

Je n'ai pas d'autre autel où me réfugier que tes genoux ; je n'ai pas d'amis auprès de moi ; quant à Agamemnon, tu viens d'entendre sa cruauté et son audace ; je suis venue, comme tu le vois, moi qui ne suis qu'une femme, au milieu de cette armée navale, indisciplinée, hardie pour le mal, capable de bien[1] cependant, quand elle le veut. Si tu veux étendre la main pour nous protéger, nous sommes sauvées ; sinon, nous sommes perdues.

Le Chœur. — Force puissante de la maternité ! Toutes les mères sont prêtes à souffrir pour leurs enfants.

Achille. — Mon cœur ardent se soulève de colère. Mais je sais garder la mesure, et pour céder au malheur, et pour me réjouir dans la prospérité. Ceux des mortels qui sont ainsi disposés mènent une vie droite et conforme à la raison. Il est des cas où il est bon de ne pas être trop raisonnable, et d'autres au contraire où la sagesse est utile. Pour moi, j'ai été élevé par un homme très pieux, par Chiron, et j'ai appris à être franc. J'obéirai aux Atrides, quand ils auront raison ; sinon, je ne leur obéirai pas. Ici comme à Troie, toujours je montrerai la loyauté de ma nature, et ma lance fera honneur à Arès. Et pour toi, qui as été si misérablement traitée par tes plus proches, autant que peut le faire ma jeunesse, je t'entourerai de pitié et prendrai soin de toi, et jamais ta fille ne sera égorgée par son père, puisqu'elle m'a été promise. Non, je ne laisserai pas ton mari se servir de ma personne pour ourdir ses trames ; car ce serait mon nom qui la tuerait, plus que le fer qui se lèverait sur elle. Ton mari est cause de tout ; je serais impur si elle périssait à cause de moi, à cause de ce mariage, cette jeune vierge, victime d'un sort indigne. Et vraiment l'injure qui m'a été faite

1. Le sens est qu'Achille pourra donc, malgré tout, décider les Grecs à prendre parti pour Iphigénie.

est surprenante ; on m'a traité non comme le fils de Pélée, mais comme le fils d'un génie malfaisant. Je serai le plus méchant des Argiens, je ne serai plus rien, et Ménélas comptera au contraire parmi les hommes, si mon nom sert de bourreau à ton époux. Par Nérée, habitant des ondes marines, père de Thétis qui m'a enfanté, Agamemnon ne portera pas la main sur ta fille ; il ne touchera pas même ses vêtements du bout des doigts, ou bien la ville de Sipyle, au pays des Barbares, d'où tirent leur origine les Atrides[1], sera une grande cité, et Phthie au contraire sera inconnue en tous lieux ! Calchas le devin se repentira d'avoir préparé les grains d'orge et l'eau lustrale pour le sacrifice. Et qu'est-ce qu'un devin qui mêle quelques vérités à force mensonges, quand encore il a de la chance ! Quand il n'en a pas, alors que dire ? Si je parle ainsi, ce n'est pas à cause de ce mariage même ; mille jeunes filles recherchent mon alliance ; mais Agamemnon m'a outragé. Il fallait qu'il me demandât la permission d'user de mon nom, avant de s'en servir pour attirer sa fille, puisque c'est mon nom surtout qui a décidé Clytemnestre à la conduire ici. J'aurais certes permis aux Grecs de le faire, s'il le fallait pour que notre départ fût possible ; je ne me refuserais pas à servir l'intérêt de ceux avec qui je vais marcher au combat. Mais maintenant on me compte pour rien ; aux yeux des chefs de l'armée, il importe peu de me traiter bien ou mal. Mon épée bientôt saura si on peut m'outrager impunément ; je l'ensanglanterai avant d'être arrivé en Phrygie, si quelqu'un veut m'arracher ta fille — Toi, cependant, sois tranquille, je ne suis pas un dieu mais j'en serai un pour te protéger[2].

Le Chœur. — Tu as tenu, fils de Pélée, un langage digne de toi et de la déesse marine, ton auguste mère.

1. Tantale, aïeul d'Atrée, était de Sipyle.
2. Texte peu sûr.

Clytemnestre. — Hélas! comment ferai-je pour ne pas te louer à l'excès, sans risquer d'autre part de ne pas te louer assez? Car les hommes de cœur, si on fait d'eux un éloge exagéré, se fâchent contre ceux qui les louent. Je rougis d'ailleurs de tenir devant toi ces discours affligés, pour une douleur qui me touche seule; car mes maux ne t'atteignent pas. Cependant, il est beau assurément pour un homme vertueux de venir en aide à l'infortune, même quand il y reste étranger. Aie donc pitié de nous, notre sort mérite la pitié. J'ai cru d'abord que tu allais devenir mon gendre, et mon espoir a été déçu! Quant à toi, ce serait un funeste présage pour ton mariage futur, si ma fille mourait ainsi; prends-y garde. — Mais tu as bien parlé, du commencement jusqu'à la fin. Oui, si tu le veux, ma fille sera sauvée. Veux-tu qu'elle vienne en suppliante embrasser tes genoux? Cela ne convient guère à une jeune fille, mais, s'il te plaît, elle viendra, la pudeur voilant son noble regard. Si, au contraire, je n'ai pas besoin de sa présence pour obtenir de toi le même appui, qu'elle reste à la maison; sa réserve est digne de respect. Cependant, on ne doit garder la réserve qu'autant que le permettent les circonstances.

Achille. — Non, ne m'amène pas ta fille, et ne nous exposons pas à un blâme injuste, femme. Car l'armée ici réunie, n'ayant pas à s'occuper de ses affaires domestiques, se plaît aux propos méchants et envieux. Vous obtiendrez le même résultat en me suppliant, ou sans me supplier; c'est un grand point pour moi que de vous délivrer de vos maux. Entends et sache ceci : Je ne te tromperai pas. Si je te trompais, si je me jouais de toi, puissé-je périr! Mais que les dieux m'épargnent, si je sauve ta fille!

Clytemnestre. — Puisses-tu être toujours heureux, en récompense de l'appui que tu donnes au malheur!

Achille. — Écoute donc, pour que les choses aillent comme il convient.

Clytemnestre. — Qu'as-tu dit? Certes, il faut que je t'écoute.

Achille. — Décidons Agamemnon à rentrer en lui-même.

Clytemnestre. — Ah! il est pervers, il a trop peur de l'armée.

Achille. — Mais les raisonnements viennent à bout des raisonnements.

Clytemnestre. — Faible espérance! Mais dis-moi ce que je dois faire.

Achille. — Supplie-le d'abord d'épargner son enfant; s'il refuse, alors aie recours à moi, car si vous réussissez par la persuasion, mon intervention sera inutile. Votre salut sera assuré, et moi-même, en ce cas, je me conduirai mieux envers un ami, et j'éviterai le blâme de l'armée, si je viens à bout de cette entreprise, pacifiquement, sans employer la force[1].

Clytemnestre. — Tu as parlé sagement. Il faut faire selon ton avis. Si j'échoue, je reviendrai te trouver; où donc, dans mon malheur, te trouverai-je pour réclamer l'appui de ton bras?

Achille. — Nous saurons veiller là où il le faudra; il ne faut pas que personne te voie, en ton émoi, dans la foule des Grecs. Ne fais pas rougir ta maison paternelle. Il ne faut pas qu'on parle mal de Tyndare, qui est grand parmi les Grecs.

Clytemnestre. — C'est bien. Commande, je dois t'obéir. Si les dieux existent, tu seras récompensé de ta vertu. Sinon, alors à quoi bon prendre de la peine?

Le Chœur. — Quel chant d'hyménée a retenti, au son

1. Je ne traduis pas deux vers probablement interpolés.

des flûtes libyennes, et de la cithare amie des chœurs, et des chalumeaux champêtres, lorsque, sur le Pélion, les Piérides aux belles tresses, venues pour le festin des dieux, frappant le sol de leurs sandales dorées, assistèrent aux noces de Pélée, et de leurs voix mélodieuses, célébrèrent Thétis et le fils d'Éaque, sur la montagne des Centaures, auprès de la forêt du Pélion. Le fils de Dardanos, orgueil et amour de Zeus, le Phrygien Ganymède, puisait le nectar aux cratères d'or. Et sur le sable éclatant de lumière, les cinquante filles de Nérée célébrèrent le mariage en formant leurs chœurs.

Appuyés sur leurs lances de sapin et couronnés de verdure, les Centaures vinrent aussi au banquet des dieux, aux cratères de Bacchus. « C'est un fils glorieux! s'écrièrent-ils, lumière éclatante pour la Thessalie, que tu mettras au monde; le devin qui possède la science prophétique, Chiron, l'a prédit. C'est ce fils qui doit aller, avec les Myrmidons armés de la lance et du bouclier, ravager le pays illustre de Priam, renverser sa citadelle, revêtu des armes d'or fabriquées par Héphæstos, présent de sa mère, de Thétis. » Heureux alors, grâce aux dieux, fut le mariage de la noble Néréide, l'hyménée de Pélée.

Mais toi, jeune fille, les Argiens vont couronner ta tête à la belle chevelure, comme celle d'une fauve génisse sans tache, venue des montagnes aux antres rocheux; ils vont ensanglanter ta gorge. Et cependant tu n'as pas été nourrie au son de la flûte et des chants des bergers, mais tu as grandi près de ta mère, pour être un jour parée en fiancée et unie à un des fils d'Inachos. Que devient la pudeur, que devient la vertu? L'impiété l'emporte; les hommes tournent le dos à la vertu et la négligent; il n'y a plus de lois; les hommes ne cherchent plus à éviter la haine des dieux.

Clytemnestre. — Je suis sortie de cette demeure, pour

voir si mon mari revient; voilà longtemps qu'il est parti et que dure son absence. Ma fille infortunée est en larmes et ne fait que gémir de toutes façons, depuis qu'elle a appris que son père prépare sa mort. Mais je vois que j'ai parlé d'Agamemnon au moment où il était déjà proche; je vais le convaincre du crime impie qu'il trame contre ses propres enfants.

AGAMEMNON. — Fille de Léda, c'est à propos que je te trouve hors de cette demeure, afin que je puisse te dire, en l'absence de notre fille, ce qu'il ne convient pas à une fiancée d'entendre.

CLYTEMNESTRE. — Qu'y a-t-il? Que veux-tu en ce moment?

AGAMEMNON. — Amène ta fille et remets-la à son père; les libations sont prêtes, les grains d'orge qu'on doit jeter dans le feu lustral sont préparés, ainsi que les génisses qui, avant le mariage, doivent verser leur sang noir sur l'autel d'Artémis.

CLYTEMNESTRE. — Tes paroles sont belles, mais tes actes, je ne sais comment les louer dignement. Oui, viens ici, ma fille: car tu sais tout ce que veut ton père. Viens, portant avec toi ton frère Oreste, mon enfant. Le surplus, je vais le dire moi-même, en ton nom, comme au mien.

AGAMEMNON. — Ma fille, pourquoi ces pleurs? pourquoi ton regard n'est-il plus joyeux! Pourquoi baisser les yeux vers la terre et les cacher derrière tes voiles?

CLYTEMNESTRE. — Ah! [Par où commencer le récit de mes maux? Les premiers, les derniers, tous à la fois se présentent à mon esprit[1]!]

AGAMEMNON. — Qu'y a-t-il? Tous également vous montrez le même trouble, le même égarement dans vos regards.

CLYTEMNESTRE. — Dis-moi si je puis te questionner franchement, ô mon époux?

1. Vers soupçonnés d'interpolation.

AGAMEMNON. — Tu n'as pas besoin que je t'y invite; interroge-moi.

CLYTEMNESTRE. — Est-il vrai que tu vas immoler celle qui est ta fille et la mienne?

AGAMEMNON. — Ah! qu'as-tu dit? Que vas-tu soupçonner?

CLYTEMNESTRE. — Reste tranquille, mais réponds d'abord nettement à ma question.

AGAMEMNON. — Si tes questions étaient raisonnables, je te répondrais.

CLYTEMNESTRE. — Je n'ai pas autre chose à te demander que cela, et c'est à cela que tu dois répondre.

AGAMEMNON. — O fatalité, puissante déesse! ô fortune! ô ma destinée!

CLYTEMNESTRE. — Que dire de la mienne et de celle de cette enfant! si tu es malheureux, nous sommes trois à l'être.

AGAMEMNON. — Quel tort t'a-t-on fait?

CLYTEMNESTRE. — C'est à moi que tu le demandes? C'est pousser vraiment la finesse à l'absurde.

AGAMEMNON. — Je suis perdu; on a trahi mon secret.

CLYTEMNESTRE. — Je sais tout; nous avons appris ce que tu vas me faire; ton silence même et tes lamentations sont un aveu. Tu n'as pas besoin de parler.

AGAMEMNON. — Tu le vois, je me tais; pourquoi, par le mensonge, ajouter l'impudence à mon malheur?

CLYTEMNESTRE. — Écoute donc; je te révélerai le sens de mes discours, et je n'userai plus d'énigmes obscures. D'abord, — c'est le premier reproche que je veux te faire, — tu m'as épousée malgré moi et prise de force, après avoir tué mon premier mari Tantale[1], après avoir brisé contre la terre mon enfant, que tu avais violemment

1. Euripide suit une tradition particulière suivant laquelle Clytemnestre aurait eu d'abord pour époux Tantale, fils de Thyeste, ou de Protéas, fils de Tantale.

arraché de mon sein. Alors les deux fils de Zeus[1], mes frères, aux blancs coursiers resplendissants, partirent à ta poursuite; mais tu supplias mon père Tyndare, qui prit ta défense, et tu devins mon époux. Depuis lors tu peux rendre témoignage que j'ai été une femme irréprochable, sage dans ma conduite, accroissant ta maison, telle que, chez nous, hors de chez nous, tu étais également heureux. Ce n'est pas un bonheur médiocre pour un homme que de rencontrer une telle femme; des femmes mauvaises au contraire, il n'est pas difficile d'en trouver. Après trois filles, je t'ai donné ce fils, après trois filles, de l'une desquelles tu veux me priver. Et si l'on te demande pourquoi tu vas la faire périr, voyons, qu'as-tu à dire? faut-il que je réponde à ta place? — C'est pour que Ménélas reprenne Hélène. — Une belle action, que de sacrifier ses enfants comme rançon d'une criminelle! nous achèterons ce qu'il y a de plus odieux au prix de ce que nous avons de plus cher. Eh bien! si tu pars pour la guerre en me laissant à la maison, et si tu restes longtemps absent là-bas, quels sentiments penses-tu que j'aurai, dans ma demeure, quand je verrai vide le siège de ma fille, vide sa chambre, et que je resterai seule à pleurer, à me lamenter sur son sort, à redire : « C'est ton propre père qui t'a tuée, mon enfant, lui-même, et nul autre, nulle autre main que la sienne? » Oseras-tu, après cela, rentrer dans ta maison[2]? Si tu le fais, la première occasion nous sera bonne, à moi et à celles de tes filles que tu auras laissées vivre, pour te faire, à ton retour, l'accueil que tu mériteras. Non, ne me force pas, au nom des dieux, à me mal conduire avec toi; ne m'en donne pas toi-même l'exemple. — Hé bien, soit! Tu sacrifieras ta fille. Mais quels souhaits oseras-tu former, quels biens désirer en égorgeant ton enfant?

1. Castor et Pollux.
2. Texte peu sûr.

un retour funeste sans doute, après ce départ infâme? Et moi, à mon tour, quel bonheur te souhaiterai-je? Ne serait-ce pas croire les dieux insensés que de leur adresser des vœux en faveur d'un parricide? De retour à Argos, tu te jetteras dans les bras de tes enfants? Non, cela ne te sera pas permis. Qui d'entre eux te regardera encore? ne craindront-ils pas qu'après les avoir embrassés tu les égorges? As-tu déjà pensé à cela? ou bien n'es-tu bon qu'à parader avec ton sceptre, et à commander l'armée? Voici ce qu'il fallait dire aux Argiens : « Vous voulez vous embarquer pour le pays des Phrygiens! Tirez au sort celui d'entre vous dont la fille doit périr. » Voilà ce qui était juste, et non d'offrir aux Danaens ta fille, comme une victime de choix. Ou bien Ménélas devait sacrifier Hermione, puisqu'il s'agit de sa mère, puisque la chose le regarde. Maintenant au contraire, c'est moi, fidèle à mes devoirs, qui vais perdre ma fille tandis que la coupable aura le bonheur de conserver la sienne à Sparte! Réponds-moi, si j'ai tort sur quelque point. Sinon, change d'avis; épargne notre enfant, et tu seras sage.

Le Chœur. — Écoute-la. Il est beau que le père et la mère s'unissent pour sauver leurs enfants. Nul n'y pourrait contredire.

Iphigénie. — Si j'avais, ô mon père, la voix d'Orphée, si je savais par mes chants forcer les rochers à me faire cortège, et par mes paroles charmer le cœur de ceux que je voudrais charmer, c'est à ce moyen que je ferais appel! Mais maintenant ce que je sais, je te l'apporte : ce sont mes larmes; c'est tout ce que je puis. Comme d'un rameau de suppliant, je touche tes genoux de mon corps, que ma mère a mis au monde pour toi! Ne me fais pas périr si jeune; il est doux de voir la lumière, ne me force pas à voir les ténèbres souterraines. C'est moi la première qui t'appelai du nom de père, et que tu appelas du nom de

fille ; la première, tu m'as assise sur tes genoux, j'ai reçu et je t'ai rendu tes caresses. Tu me disais : « Te verrai-je un jour, mon enfant, heureuse dans la maison d'un époux, vivre et briller comme il convient à ma fille? » Et je te disais de mon côté, pendue à ton menton, que ma main touche maintenant encore : « Et moi, dans ta vieillesse, aurai-je le bonheur de te recevoir dans ma demeure, père, de te payer de tes soins, de la peine que tu prends pour m'élever? » Je me souviens de ces entretiens; tu les as oubliés, et tu veux ma mort. Ah! épargne-moi, par Pélops, par Atrée ton père, par ma mère que voici, qui a souffert pour m'enfanter, et qui souffre maintenant pareillement de cette douleur nouvelle! Qu'ai-je à faire des amours d'Alexandre et d'Hélène? pourquoi serait-ce pour ma perte que Pâris est venu en Grèce? Regarde-moi; donne-moi un regard et un baiser, pour que du moins en mourant j'emporte de toi ce souvenir, si je ne puis te fléchir par mes paroles. Et toi, mon frère, tu es bien petit pour venir en aide aux tiens; cependant pleure avec moi; supplie ton père de ne pas laisser périr ta sœur; les enfants même ont le sentiment des maux. Vois, dans son silence, il te supplie, père. Épargne-moi, aie pitié de ma vie. Tous deux nous touchons ton menton; lui, tout petit, moi plus grande. Mais un seul mot en dira plus que tout : la lumière du jour est douce à voir pour les hommes, la nuit souterraine ne l'est pas. Il est fou, celui qui souhaite la mort! Une vie malheureuse vaut mieux qu'une belle mort.

Le Chœur. — O malheureuse Hélène, c'est toi, ce sont tes amours, qui réduisent à cette extrémité les Atrides et leurs enfants!

Agamemnon. — Je sais ce qui est digne de pitié et ce qui ne l'est pas. J'aime mes enfants; je serais fou, si je ne le faisais pas. Certes, il est terrible pour moi d'oser pareille

chose, femme, terrible aussi de reculer. Que faut-il que je fasse? Vous voyez toute cette armée navale; tous ces Grecs, tous ces hoplites armés d'airain; ils ne peuvent partir pour les remparts d'Ilion, si je ne t'immole, à en croire les prédictions de Calchas, et c'est le seul moyen de renverser l'illustre Troie. Un désir irrésistible a saisi l'armée des Grecs de prendre la mer au plus tôt, pour le pays des barbares, et de mettre fin aux rapts de femmes grecques. Ils me tueront, et avec moi, vous et celles de mes filles qui sont restées à Argos, si je n'obéis pas aux oracles de la Déesse. Je ne suis pas devenu l'esclave de Ménélas, ma fille; je ne suis pas soumis à sa volonté. C'est la Grèce qui réclame ta mort, que je veuille ou non; à cela nous ne pouvons résister, car il faut que la Grèce soit libre, autant qu'il dépend de toi, mon enfant, et de moi; et nous, qui sommes des Grecs, nous ne devons pas nous laisser dérober nos femmes par les Barbares.

Clytemnestre. — O ma fille, ô étrangères, quel deuil pour moi que ta mort! Ton père s'en va et te livre à Hadès.

Iphigénie. — Ah! ma mère! les mêmes plaintes nous conviennent à l'une et à l'autre! Le jour, la lumière du soleil n'existent plus pour moi. Hélas! hélas! ô vallons neigeux de Phrygie, montagnes de l'Ida, où jadis Priam fit exposer, l'arrachant à sa mère pour l'envoyer à la mort, son tendre enfant, Pâris[1], Pâris qu'on appelait l'Idéen, dans la ville des Phrygiens! Plût au ciel que Priam ne l'eût jamais établi, élevé, berger, parmi les troupeaux de bœufs, près de l'eau limpide, près des sources où sont les Nymphes, dans la prairie aux arbres

1. Priam avait fait exposer sur l'Ida Pâris, pour détourner un oracle menaçant. Pâris fut élevé là, parmi les bergers, puis admis de nouveau à revenir chez son père, malgré les avertissements de Cassandre.

verts, parmi les roses et les jacinthes que vont cueillir les déesses. Là, vinrent Pallas et Cypris l'astucieuse, ainsi qu'Héra, avec le messager de Zeus, Hermès; Cypris, fière de l'amour qu'elle inspire, Pallas, fière de sa lance, Héra, fière d'être unie à Zeus, le maître des dieux, elles vinrent se disputer le prix de la beauté, pour ma perte, puisque c'est ma mort qui doit procurer aux fils de Danaos cet heureux voyage vers Ilion, pour lequel Artémis doit recevoir en partage le sacrifice d'une vierge! Et celui qui m'a engendrée pour mon malheur, ô ma mère, ô ma mère, s'en va, m'abandonnant à moi-même. Infortunée que je suis, par la faute de la coupable Hélène! Je péris, je suis égorgée; un père impie me livre à un supplice impie. Pourquoi Aulis a-t-elle reçu dans son port ces vaisseaux à la proue d'airain, flotte qui doit conduire les Grecs à Troie? Pourquoi Zeus a-t-il fait souffler sur l'Euripe des vents contraires, Zeus qui, maître des airs, les gouverne comme il veut, pour la joie de ceux-ci, le chagrin de ceux-là, l'inaction forcée des autres; les uns prennent la mer, les autres plient leurs voiles, les autres attendent le départ? Misérables nous sommes, misérable est l'humanité; et la nécessité est terrible à subir. Hélas! Hélas! La fille de Tyndare a attiré sur les fils de Danaos de grands maux, de grandes souffrances.

Le Chœur. — J'ai pitié de ton malheur, de ton malheur immérité.

Iphigénie. — O ma mère, je vois approcher une foule d'hommes.

Clytemnestre. — C'est le fils de Thétis, ô mon enfant, celui à qui l'on t'avait promise.

Iphigénie. — Ouvrez-moi la maison, serviteurs, pour que je rentre me cacher.

Clytemnestre. — Que veux-tu fuir, mon enfant?

Iphigénie. — Je rougirais de voir cet homme.

Clytemnestre. — Pourquoi cela?

Iphigénie. — Le malheur de ce mariage me remplit de honte.

Clytemnestre. — Tu n'es pas dans une situation à montrer tant de délicatesse. Reste; réservons la pudeur pour les cas où elle est de mise.

Achille. — Femme infortunée, fille de Léda.

Clytemnestre. — Ce que tu dis est trop vrai.

Achille. — On entend des cris terribles chez les Argiens.

Clytemnestre. — De quel cris veux-tu parler?

Achille. — C'est au sujet de ta fille.

Clytemnestre. — Tes premiers mots sont de mauvais augure.

Achille. — On réclame sa mort.

Clytemnestre. — Et nul ne proteste?

Achille. — Moi-même j'ai été poursuivi par leurs clameurs.

Clytemnestre. — Comment cela?

Achille. — J'ai risqué d'être lapidé.

Clytemnestre. — En essayant de sauver ma fille?

Achille. — Oui, justement.

Clytemnestre. — Mais qui donc a osé te toucher?

Achille. — Tous les Grecs.

Clytemnestre. — Tu n'avais pas avec toi tes Myrmidons?

Achille. — Ils étaient les premiers à s'irriter contre moi.

Clytemnestre. — Ah! nous sommes perdues, ma fille.

Achille. — Ils ont dit que je ne savais pas résister à l'amour.

Clytemnestre. — Qu'as-tu répondu?

Achille. — Qu'il ne fallait pas mettre à mort ma fiancée.

Clytemnestre. — C'est juste.

Achille. — Celle que son père m'a promise.

Clytemnestre. — Et qu'il a fait venir d'Argos pour cela.

Achille. — Mais leurs cris ont étouffé ma voix.

CLYTEMNESTRE. — La foule, quel fléau!

ACHILLE. — Cependant, je viendrai à ton secours.

CLYTEMNESTRE. — Seul, tu lutteras contre eux tous?

ACHILLE. — Tu vois ces hommes qui portent mes armes.

CLYTEMNESTRE. — Puisses-tu être récompensé de ce courage!

ACHILLE. — Il en sera ainsi.

CLYTEMNESTRE. — Ma fille ne sera donc pas égorgée?

ACHILLE. — Non; du moins pas avec mon consentement.

CLYTEMNESTRE. — Viendra-t-il quelqu'un la saisir?

ACHILLE. — Ils viendront en foule; à leur tête Ulysse.

CLYTEMNESTRE. — Le fils de Sisyphe?

ACHILLE. — Lui-même.

CLYTEMNESTRE. — En son nom personnel, ou sur l'ordre de l'armée?

ACHILLE. — Choisi par elle; mais il a consenti volontiers.

CLYTEMNESTRE. — Triste mandat, mission meurtrière.

ACHILLE. — Mais je l'arrêterai.

CLYTEMNESTRE. — Il voudra l'emmener de force?

ACHILLE. — Oui, il la traînera par sa blonde chevelure.

CLYTEMNESTRE. — Que faudra-t-il que je fasse alors?

ACHILLE. — Retiens ta fille.

IPHIGÉNIE. — S'il ne tient qu'à cela, elle ne sera pas égorgée.

ACHILLE. — Mais crois-le, les choses en viendront à cette extrémité.

IPHIGÉNIE. — Ma mère, écoutez-moi[1]. Je vois que tu t'irrites en vain contre ton époux; nous ne pouvons nous obstiner à faire l'impossible. Certes, il faut louer le zèle de cet étranger; mais il faut aussi que, toi, tu prennes garde à ne pas exciter contre toi l'armée, et à ne pas l'entraîner, lui, dans notre malheur, sans que nous obtenions davan-

1. Iphigénie, par pudeur, ne nomme que sa mère: mais elle s'adresse aussi à Achille: c'est ce qui explique ce pluriel.

tage. Écoute plutôt, mère, ce que m'ont inspiré mes réflexions; je suis résolue à mourir; je veux me dévouer glorieusement, en rejetant loin de moi toute faiblesse. Vois avec moi, ô ma mère, combien j'ai raison. Toute la Grèce maintenant a les yeux tournés sur moi; c'est de moi que dépend le départ de la flotte et la perte de Troie; il dépend de moi que les Barbares n'osent plus rien tenter à l'avenir contre les femmes grecques, qu'ils n'enlèvent plus les épouses de ce pays fortuné, qu'ils expient l'enlèvement d'Hélène, qu'a ravie Pâris. Voilà tout ce que produira ma mort, et ma gloire, si je délivre la Grèce, sera immortelle. Non, il ne faut pas que je montre trop d'attachement à la vie; en me donnant le jour, tu m'as mise au monde pour tous les Grecs, non pour toi seule. Quoi! des milliers d'hommes couverts de leurs boucliers, des milliers d'hommes prenant en main la rame, parce que leur patrie a été outragée, osent marcher contre l'ennemi et se préparent à mourir pour la Grèce; et ma vie, à moi seule, empêcherait tout cela! Que pourrions-nous répondre de juste à ces guerriers? — Songeons encore à ceci : il ne faut pas que ce héros[1] entre en lutte avec tous les Argiens, meure même peut-être pour une femme. Un seul homme est plus digne de voir le jour que mille femmes. Si d'ailleurs Artémis me réclame pour victime, résisterai-je, mortelle, à une déesse? Cela ne se peut. Je sacrifie ma vie à la Grèce. Immolez-moi, et ruinez Troie. Mon dévouement vivra longtemps dans le souvenir; il me tiendra lieu d'enfants et d'époux; ce sera là ma gloire. Il faut que les Grecs commandent aux Barbares, mère; et non les Barbares aux Grecs; car les uns sont esclaves, les autres libres.

Le Chœur. — Ta générosité est admirable, ô jeune fille; c'est la fortune qui est coupable, c'est la divinité.

1. Achille.

ACHILLE. — Fille d'Agamemnon, les dieux feraient mon bonheur, si je pouvais devenir ton époux. Heureuse la Grèce à cause de toi, ainsi que toi à cause de la Grèce! Car tu as parlé noblement, et en termes dignes de ta patrie. [Tu as renoncé à lutter contre la divinité, qui est maîtresse de toi, et tu as vu ce qui est bon et nécessaire[1].] Je regrette plus que jamais ton alliance, quand je vois quelle est ta nature; car tu es vraiment noble. Oui, je veux te sauver, t'emmener chez moi. Je serai désespéré, que Thétis le sache, si je ne te sauve en résistant de force aux Grecs; ne l'oublie pas, la mort est un mal terrible.

IPHIGÉNIE. — Non, je te le dis, c'est assez que la fille de Tyndare ait provoqué ces guerres sanglantes. Pour toi, étranger, je ne veux pas que tu meures pour moi, que pour moi tu mettes à mort personne. Laisse-moi sauver la Grèce, si je le puis.

ACHILLE. — O résolution magnanime! je ne sais plus que te répondre, puisque ton parti est pris; car tes sentiments sont nobles; pourquoi ne pas l'avouer? Pourtant peut-être encore pourras-tu changer d'avis. Aussi, pour que tu saches bien ce que tu peux attendre de moi, je vais te le dire: j'irai, avec cette armure, près de l'autel, comme pour empêcher que tu meures. Peut-être accepteras-tu mon offre, quand tu verras le glaive levé sur ta gorge. Je ne te laisserai pas périr dans un mouvement irréfléchi; non, j'irai avec ces armes au temple de la déesse, et j'attendrai que tu sois là.

IPHIGÉNIE. — Mère, pourquoi pleures-tu en silence?

CLYTEMNESTRE. — Je n'ai que trop de raisons, malheureuse que je suis! de m'affliger.

IPHIGÉNIE. — Cesse de m'en vouloir; accorde-moi ce que je vais te demander.

1. Ces vers, qui semblent en contradiction avec ceux qui suivent, peuvent être soupçonnés d'interpolation.

CLYTEMNESTRE. — Parle ; de moi, du moins, tu n'as rien à craindre, ma fille.

IPHIGÉNIE. — Ne coupe pas, après ma mort, les boucles de ta chevelure, ne va pas te revêtir de vêtements noirs.

CLYTEMNESTRE. — Que dis-tu, mon enfant? Quand je t'aurai perdue!

IPHIGÉNIE. — Non, je suis sauvée, et ma gloire rejaillira sur toi.

CLYTEMNESTRE. — Que dis-tu? ah! que je ne pleure pas ta mort?

IPHIGÉNIE. — Non, ne la pleure pas, puisqu'on ne m'élèvera pas de tombeau.

CLYTEMNESTRE. — Eh quoi? ne faut-il pas rendre aux morts les honneurs de la sépulture?

IPHIGÉNIE. — Mon tombeau sera l'autel de la déesse, fille de Zeus.

CLYTEMNESTRE. — Hé bien! je t'obéirai, mon enfant, tu as raison.

IPHIGÉNIE. — Oui, puisque mon sort est heureux et que je vais sauver la Grèce.

CLYTEMNESTRE. — Que dirai-je à tes sœurs de ta part?

IPHIGÉNIE. — Ne leur fais pas revêtir non plus des vêtements de deuil.

CLYTEMNESTRE. — Leur rapporterai-je de ta part quelques paroles d'affection?

IPHIGÉNIE. — Qu'elles soient heureuses! Pour Oreste que voici, élève-le comme il convient.

CLYTEMNESTRE. — Embrasse-le, tu le vois pour la dernière fois.

IPHIGÉNIE. — O mon cher enfant, tu m'as prêté tout le secours que tu pouvais!

CLYTEMNESTRE. — As-tu quelque désir que je puisse satisfaire à Argos?

Iphigénie. — Ne garde pas de rancune contre mon père, ton époux.

Clytemnestre. — Ah! il s'expose à de terribles épreuves par ta mort!

Iphigénie. — C'est malgré lui qu'il me sacrifie aux intérêts de la Grèce.

Clytemnestre. — Il nous a tendu un piège; il s'est conduit bassement, d'une façon indigne d'Atrée.

Iphigénie. — Qui va me conduire, avant que je sois traînée à l'autel par les cheveux?

Clytemnestre. — Nous irons toutes deux.

Iphigénie. — Non, pas toi, tu as tort de le vouloir.

Clytemnestre. — Je m'attacherai à tes vêtements.

Iphigénie. — Mère, écoute-moi; reste ici; cela vaut mieux pour toi comme pour moi. Et que l'un de ces serviteurs de mon père, qui sont ici, me mène à la prairie d'Artémis, où je serai immolée.

Clytemnestre. — O ma fille, tu t'en vas!

Iphigénie. — Et pour ne plus revenir.

Clytemnestre. — Tu laisses ta mère!

Iphigénie. — Tu le vois; tu vas me perdre, sans l'avoir mérité.

Clytemnestre. — Arrête, ne me quitte pas.

Iphigénie. — Je ne veux pas que tu pleures. Et vous, jeunes femmes, entonnez un péan à Artémis; chantez mon malheur, et que vos chants soient de bon augure pour les Grecs! Qu'on apprête les corbeilles, que le feu s'allume pour recevoir l'orge lustrale, et que mon père fasse le tour de l'autel en se dirigeant vers la droite: je vais donner aux Grecs le salut et la victoire.

Emmenez-moi, moi par qui va tomber Ilion, la ville des Phrygiens. Apportez, donnez les couronnes; voici ma chevelure, prête à les recevoir; apportez l'eau lustrale. Honorez Artémis en dansant autour du temple, autour de l'autel,

Artémis souveraine, Artémis bienheureuse. Mon sang, puisqu'il le faut, versé dans ce sacrifice, satisfera les oracles ! O ma mère, mon auguste mère, c'est maintenant qu'il faut que je pleure avec toi ; près de l'autel il n'est pas permis de pleurer. O jeunes femmes, chantez en chœur Artémis, voisine de Chalcis, déesse de ces lieux, d'Aulis où, dans un port étroit, sont arrêtés les vaisseaux de guerre dont le départ va illustrer mon nom[1]. O terre ma mère, terre des Pélasges, ô Mycènes, ma demeure ! (Iphigénie sort.)

Le Chœur. — Tu invoques la ville de Persée, l'œuvre de la main des Cyclopes ?

Iphigénie. — Vous m'avez élevée pour être la gloire de la Grèce ; je ne refuse pas de mourir pour elle.

Le Chœur. — Oui, ta gloire sera immortelle.

Iphigénie. — Ah ! flambeau du jour, lumière de Zeus, une autre vie, un autre sort commence pour moi ! Adieu, lumière chérie !

Le Chœur. — Ah ! voyez celle par qui va tomber Ilion, la ville des Phrygiens ; elle va laisser poser sur sa tête les couronnes, offrir sa tête à l'eau lustrale, arroser, du sang de sa belle gorge, l'autel de la déesse cruelle. Ce qui t'attend, ce sont les lustrations qu'accomplira ton père luimême, c'est l'armée des Grecs, avide de partir pour Ilion. Mais invoquons la fille de Zeus, Artémis souveraine, invoquons sa protection ! Auguste, auguste déesse, apaisée par ce sacrifice humain, conduis en Phrygie l'armée des Grecs, mène-les aux demeures des Troyens artificieux, fais qu'Agamemnon acquière pour les Grecs une gloire éclatante, pour lui-même une immortelle renommée !

Le Messager[2]. — O fille de Tyndare, Clytemnestre, sors de ta demeure ; écoute ce que j'ai à t'annoncer.

1. Texte incertain.
2. C'est un serviteur de la maison d'Agamemnon, un de ceux qui ont conduit Iphigénie à l'autel.

Clytemnestre. — J'ai entendu ta voix, et j'accours, pleine de crainte, éplorée, redoutant que tu ne viennes m'annoncer encore quelque nouveau malheur après mon malheur d'aujourd'hui.

Le Messager. — Il s'agit de ta fille, et de ce qui est arrivé à son sujet de surprenant, de merveilleux.

Clytemnestre. — Ne tarde donc pas, parle au plus vite.

Le Messager. — Oui, chère maîtresse, tu sauras tout exactement. Je reprendrai les choses depuis le commencement, si ma pensée ne commet quelque oubli et ne se trouble point. Quand nous sommes arrivés, conduisant ta fille, au bois sacré d'Artémis, fille de Zeus, à ses prés fleuris, — c'était le lieu assigné à la réunion de l'armée grecque, — aussitôt la foule des Achéens s'est rassemblée. En voyant sa fille s'avancer vers le bois sacré, et marcher au sacrifice, le roi Agamemnon s'est mis à gémir, et, détournant la tête, il dérobait ses larmes et voilait ses yeux. Elle cependant, quand elle fut auprès de son père, lui dit : « O mon père, me voici; pour ma patrie, pour toute la terre de Grèce, je vous livre volontairement mon corps; conduisez-moi à l'autel de la déesse, sacrifiez-moi, puisque les oracles l'exigent. Autant qu'il dépend de moi, soyez heureux et vainqueurs, et revenez enfin dans votre patrie. Ainsi donc, que nul des Argiens ne me touche; en silence, bravement, je tendrai ma gorge au fer. » Elle parla ainsi, et tous furent saisis d'étonnement, à la vue de ce courage, de cette magnanimité chez une jeune fille. Debout au milieu de tous, Talthybios, à qui revenait ce soin, invita l'armée à garder un silence de bon augure. Puis Calchas le devin, dans la corbeille d'or, parmi les grains sacrés, plaça le glaive perçant, tiré hors du fourreau, et il couronna la tête de la jeune vierge. Le fils de Pélée, portant la corbeille, fit le tour de l'autel en l'aspergeant, et dit : « O fille de Zeus, ô chasseresse, qui

montres la nuit ton flambeau éclatant[1], parcourant le ciel, reçois ce sacrifice que nous t'offrons, nous tous, toute l'armée des Grecs réunie, et son chef Agamemnon; reçois ce sang pur qui va couler de la gorge de la jeune fille, et accorde à nos vaisseaux une navigation heureuse; accorde-nous de renverser, lance en main, la citadelle de Troie. » Les Atrides et toute l'armée baissaient les yeux vers la terre; le sacrificateur saisit le glaive, invoqua la déesse, et examina la gorge pour bien choisir l'endroit où il devait frapper; et moi, pénétré d'une vive douleur, je restais la tête penchée. Mais tout à coup on vit une merveille! Car chacun de nous entendit clairement le bruit d'un coup, mais nul ne vit par où la jeune fille avait disparu. Le prêtre pousse un cri, auquel toute l'armée répond, en apercevant un prodige envoyé par quelque dieu, et tel que même en le voyant on n'y pouvait croire : à terre gisait une biche, palpitante encore, très grande et très belle, dont le sang avait arrosé tout l'autel. Alors Calchas, — que croyez-vous? — joyeux, s'écrie : « O chefs de l'armée des Achéens, ô peuples, voyez quelle victime la déesse a placée sur son autel : cette biche venue des montagnes. Voilà celle qu'elle a préférée à la jeune fille, pour que son autel ne soit pas souillé par la mort de cette noble enfant! Elle a reçu avec faveur cette compensation; elle nous accorde une navigation favorable pour aller attaquer Troie. Que tous les matelots, pleins de confiance, courent aux navires; car aujourd'hui même il nous faut quitter la baie d'Aulis et traverser la mer Égée. » Et quand tout le sacrifice a été dévoré par la flamme d'Héphæstos, le devin a fait des vœux pour l'heureux départ de la flotte. Le roi m'envoie t'annoncer cette nouvelle : sache quel destin les dieux ont donné à ta fille, et qu'elle

1. La lune.

s'est acquis une gloire impérissable par toute la Grèce. Ce que je dis, je l'ai vu, j'y ai assisté; nul doute que ta fille n'ait été ravie auprès des dieux. Mets fin à ton deuil, et cesse de t'irriter contre ton époux. Les mortels sont surpris par la volonté imprévue des dieux; les dieux sauvent ceux qu'ils aiment; un même jour a vu ta fille mourir et renaître.

LE CHŒUR. — Quelle joie tu m'apportes par cette nouvelle! Il dit que ta fille est sauvée et vit parmi les dieux.

CLYTEMNESTRE. — O mon enfant, as-tu vraiment été ravie par quelque divinité? T'appellerai-je morte ou vivante? Comment ne pas croire que ces discours m'abusent, que ce sont des consolations vaines, par lesquelles on veut me faire renoncer au deuil amer que ta perte me cause?

LE CHŒUR. — Mais voici ton mari qui vient lui-même te dire ce qu'il en est.

AGAMEMNON.— Femme, nous sommes heureux par notre fille; car il est bien vrai qu'elle est au séjour des dieux. Prends donc avec toi ce jeune enfant[1], et retourne à Argos; l'armée se dispose à partir. Adieu donc. Il se passera longtemps avant que, revenu de Troie, je t'adresse de nouveau la parole; puisse notre réunion être heureuse[2]!

LE CHŒUR. — Pars avec joie, fils d'Atrée, pour la terre de Phrygie, et reviens de même, nous rapportant de Troie les plus belles dépouilles!

1. Oreste.

2. Ces mots doivent faire penser le lecteur à la catastrophe qui signalera ce retour.

INDEX

Achaïe, partie du Péloponèse.
Achéens, habitants de l'Achaïe, souvent synonyme de Grecs, en général.
Achille, fils de Pélée et de Thétis ; le héros de l'*Iliade*.
Adrastée, autre nom de Némésis.
Ægalée, montagne entre Athènes et Eleusis.
Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, chef de l'armée des Grecs contre Troie.
Aïdoneus, autre nom d'Hadès.
Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine.
Ajax, fils d'Oïlée, chef des Locriens.
Alexandre, autre nom de Pâris.
Alphée, fleuve de l'Arcadie et de l'Elide.
Amazones, peuple légendaire de femmes guerrières.
Amphion, fils de Zeus et d'Antiope, fondateur de Thèbes.
Andros, l'une des Cyclades.
Antigone, fille d'Œdipe.
Aphrodite, déesse de l'amour, la Vénus latine.
Apidanos, fleuve de Thessalie, affluent du Pénée.
Araxe, fleuve d'Arménie.
Arès, dieu de la guerre ; le Mars latin.
Aréthuse, nom de plusieurs sources ; notamment en Eubée et en Sicile.
Argiens, habitants d'Argos.
Argos, capitale de l'Argolide.
Argus, personnage fabuleux, aux cent yeux ; gardien d'Io, tué par Hermès.
Arimaspes, peuple mythique ; gardien de mines d'or fabuleuses.
Artémis, déesse, fille de Zeus et Léto ; la Diane latine.
Asopos, fleuve de Béotie.
Até, personnification de la fatalité.
Athamas, père d'Hellé.
Atlas, titan, qui, selon la fable, soutenait le ciel sur ses épaules.
Atossa, femme de Darius, mère de Xerxès, reine des Perses.
Attique, contrée de la Grèce.
Aulis, petit port de la côte de Béotie, sur l'Euripe.
Axios, fleuve de Macédoine.

Babylone, ville d'Asie, sur l'Euphrate.
Bacchantes, suivantes de Bacchus.
Bacchus, autre nom de Dionysos.
Bactriens, habitants de la Bactriane, soumis aux Perses.
Barbares, nom donné par les Grecs aux autres peuples.
Béotie, contrée de la Grèce centrale.
Béotiens, habitants de la Béotie.
Bia, la Force, ministre de Zeus, personnage du *Prométhée* d'Eschyle.
Bolbé, lac en Macédoine.
Bosphore, il faut distinguer le Bosphore de Thrace et le Bosphore cimmérien.
Byblos, ville de Phénicie; autre ville du Delta égyptien.
Cadmos, fils du roi phénicien Agénor, fondateur de Thèbes.
Calchas, devin de l'armée grecque, lors de l'expédition contre Troie.
Cambyse, roi de Perse.
Canope, ville d'Égypte.
Capanée, un des sept chefs ennemis de Thèbes.
Cassandre, fille de Priam et prophétesse.
Castalie, source du Parnasse.
Caucase, chaîne de montagnes limitrophe de l'Asie et de l'Europe.
Centaures, êtres fabuleux, moitié homme, moitié cheval.
Cerchnée, source, en Argolide.
Chalcis, ville d'Eubée.
Chalybes, peuple des bords du Pont-Euxin.
Chios, île voisine de la côte d'Asie Mineure.
Chiron, Centaure; précepteur d'Achille.
Chrysé, ville de la Troade.
Cilicie, contrée du sud de l'Asie Mineure.
Cimmérien (isthme), isthme de la Crimée.
Cissiens, habitants de la Cissie, près de la Susiane.
Cisthènes, pays fabuleux, à l'extrémité du monde.
Clytemnestre, femme d'Agamemnon.
Cnide, colonie dorienne d'Asie Mineure.
Colchide, contrée d'Asie, au sud du Caucase.
Créon, frère de Jocaste, roi de Thèbes.
Cyanées, roches de la mer Noire.
Cyclopes, êtres fabuleux à l'œil unique.
Cypris, nom d'Aphrodite.
Cyrus, roi des Mèdes et des Perses.
Danaé, fille d'Acrisios, aimée de Zeus, mère de Persée.
Danaens, nom des Argiens, ou des Grecs en général.
Danaïdes, filles de Danaos.

Danaos, ancêtre légendaire des Argiens.
Dardanus, ancêtre des Troyens
Darius, roi des Perses, époux d'Atossa.
Delta, formé par l'embouchure du Nil.
Déméter, déesse; la Cérès latine.
Diomède, fils de Tydée; l'un des héros de l'*Iliade*.
Dionysos, fils de Zeus et Sémélé; dieu de la vigne.
Dioscures, Castor et Pollux, fils de Léda.
Dircé, source près de Thèbes.
Dodone, en Épire, oracle de Zeus.
Doride, contrée de la Grèce, entre l'Œta et le Parnasse.
Dryas, père de Lycurgue, roi de Thrace.
Éaque, fils de Zeus, roi d'Égine.
Échinades, iles de la mer Ionienne.
Édoniens, peuple de Thrace.
Egbatane, ville des Mèdes.
Égée (mer), la mer de l'Archipel.
Égine, île voisine de l'Attique; — mère d'Eaque.
Éleusis, ville d'Attique, célèbre par le culte de Déméter.
Énianes, peuple du sud-ouest de la Thessalie.
Épaphos, fils de Zeus et d'Io.
Épéens, peuple de l'Élide.
Érechthée, ancien roi d'Athènes.
Érinnyes, déesses, chargées de tirer vengeance du sang versé.
Éros, fils d'Aphrodite, dieu de l'amour.
Eubée, ile, le long de la côte de Béotie.
Eumélos, fils d'Admète.
Euripe, le détroit entre l'Eubée et le continent.
Eurotas, fleuve de Laconie.
Eurydice, femme de Créon.
Eurytos, chef des Épéens.
Étéocle, fils d'Œdipe.
Éthiopiens, peuple d'Afrique.
Etna, montagne et volcan de Sicile.
Gæa, divinité, la Terre.
Ganymède, échanson de Zeus.
Gérénie, ville de Messénie.
Gorgones, monstres fabuleux; la plus connue est Méduse.
Gounée, chef des Énianes.
Grées, monstres fabuleux, filles de Phorkys et Céto.
Gryphons, monstres fabuleux, gardiens de l'or.
Hadès, dieu des Enfers.
Halys, fleuve d'Asie Mineure.
Hécate, déesse.
Hélène, femme de Ménélas, enlevée par Pâris.
Hellé, fille d'Athamas; a donné son nom à l'Hellespont.
Hémon, fils de Créon.
Héphæstos, dieu du feu; le Vulcain latin.

Héra, déesse, épouse de Zeus; la Junon latine.
Hermès, fils de Zeus et de Maïa; le Mercure latin.
Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène.
Hésione, océanide, femme de Prométhée.
Hybristès, fleuve fabuleux.
Ida, montagne de Troade.
Ilion, nom de Troie.
Inachos, père d'Io; — fleuve de l'Argolide.
Io, fille d'Inachos.
Ionie, partie de l'Asie Mineure.
Iphigénie, fille d'Agamemnon.
Ismène, fille d'Œdipe.
Jupiter, nom latin de Zeus, le roi des Dieux.
Kratos, le Pouvoir, ministre de Zeus; personnage du *Prométhée* d'Eschyle.
Kronos, dieu, père de Zeus, détrôné par lui.
Labdacus, père de Laïus.
Lacédémone, ville de Grèce; autre nom de Sparte.
Laërte, père d'Ulysse.
Laïus, père d'Œdipe.
Latone ou **Léto**, mère d'Apollon et d'Artémis.
Laurion, mines d'argent de l'Attique.
Léda, femme de Tyndare, aimée de Zeus.
Lerne, marais de l'Argolide.
Lesbos, île voisine de la côte d'Asie Mineure.
Libye, partie de l'Afrique.
Locriens, peuple de la Grèce.
Loxias, nom d'Apollon.
Lycurgue, roi des Édoniens, châtié par Dionysos pour s'être opposé à l'introduction de son culte.
Lydie, partie de l'Asie Mineure.
Lydiens, peuple de la Lydie.
Lyrna ou **Lyrnessos**, ville de la Troade.
Macédoine, royaume au nord de la Grèce.
Mæotide (palus), mer d'Azov.
Magnésie, ville d'Asie Mineure, sur le Méandre.
Maliaque (golfe), golfe de la Grèce, au nord de l'Eubée.
Marathon, bourg de l'Attique, où les Athéniens ont vaincu les Perses en 490 av. J.-C.
Mardes, peuple au sud de la mer Caspienne.
Mardonius, général perse, vaincu et tué à Platées en 479 av. J.-C.
Mariandyns, peuple des bords du Pont-Euxin.
Mars, nom latin d'Arès.
Médos, roi fabuleux des Mèdes.
Mégarée, fils aîné de Créon.
Mégès, chef des Taphiens.
Ménécée, père de Créon.
Ménélas, frère d'Agamemnon, époux d'Hélène.
Mercure, nom latin d'Hermès.
Mérion, Crétois, compagnon d'Idoménée.
Messénie, partie du Péloponèse.

Mœres, déesses du destin.
Molosses, peuple de l'Epire.
Muses, déesses au nombre de neuf, présidant aux Lettres et aux Sciences.
Mycènes, capitale d'Agamemnon.
Myrmidons, soldats d'Achille.
Mysiens, habitants de la Mysie, en Asie Mineure.
Naxos, une des Cyclades.
Némésis, déesse de la vengeance.
Nérée, divinité ; père des cinquante Néréides.
Néréides, divinités marines; filles de Nérée.
Nestor, roi des Pyliens; un des héros de l'*Iliade*.
Niobé, excita la jalousie de Latone; Artémis et Apollon massacrèrent ses enfants.
Nirée, le plus beau des Grecs qui partirent contre Troie, selon l'*Iliade*.
Nysa, beaucoup de localités portaient ce nom, et étaient rattachées à la légende de Dionysos.
Océan, dieu; fleuve qui entoure la terre.
Océanides, filles du dieu Océan.
Œdipe, fils de Laïus, roi de Thèbes.
Œnoné, ancien nom de l'île d'Egine.
Oïlée, père d'Ajax le Locrien.
Olympe, montagne limitrophe de la Thessalie et de la Macédoine, où l'on plaçait la demeure des dieux.
Olympos, musicien célèbre.
Oreste, fils d'Agamemnon.
Orithye, fille d'Erechthée, enlevée par Borée.
Orphée, célèbre poète et musicien de la légende.
Ouranos, divinité; le Ciel.
Pactole, fleuve de Lydie.
Palamède, un des héros de la guerre de Troie.
Pallas, divinité; autrement Athéné.
Pan, divinité, adorée surtout en Arcadie.
Pangée, montagne de Macédoine.
Paphos, ville de Chypre, célèbre par le culte d'Aphrodite.
Pâris, fils de Priam, ravisseur d'Hélène.
Parnasse, montagne de Delphes.
Paros, une des Cyclades.
Parques, divinités latines, à peu près correspondantes aux Mœres grecques.
Pausanias, voyageur et écrivain grec du IIe siècle ap. J.-C.
Pélasges, ancien peuple de la Grèce.
Pélée, père d'Achille.
Pélion, montagne de Thessalie.
Pélops, fils de Tantale, ancêtre des Atrides.
Persée, fils de Danaé.
Pharsale, ville de Thessalie.

Phinée, roi de Salmydesse.
Phocide, contrée de la Grèce, au sud de la Thessalie.
Phœbé, fille de Léda.
Phœbus, nom d'Apollon.
Phorkys, père des Grées et des Gorgones.
Phrygie, partie de l'Asie Mineure.
Phthie, ville de Thessalie.
Phthiotide, pays de Phthie.
Piérides, épithète des Muses, adorées en Piérie, au nord de l'Olympe.
Pisistrate, tyran d'Athènes au VIe siècle.
Pisistratides, fils de Pisistrate.
Platées, ville de Béotie, où les Grecs battirent Mardonius, en 479.
Pléiade, constellation.
Pluton, autre nom d'Hadès.
Pluton, fleuve fabuleux.
Polynice, fils d'Œdipe, chassé de Thèbes par son frère Étéocle.
Pont-Euxin, mer Noire.
Poséidon, dieu de la mer; le Neptune latin.
Priam, roi de Troie.
Prométhée, titan, châtié par Zeus pour avoir donné le feu aux hommes.
Propontide, mer de Marmara.
Protésilas, un des héros de la guerre de Troie.
Psyttalie, îlot voisin de Salamine.
Pylos, ville de Messénie.
Rhéa (golfe de); ancien nom de la mer Ionienne.
Rhodes, île grecque.
Salamine, île sur la côte de l'Attique.
Salmydesse, ville de Thrace.
Samos, île sur la côte d'Asie Mineure.
Sardes, capitale de la Lydie.
Scythes, peuples nomades, au nord du Danube.
Simoïs, rivière de Troade.
Sipyle, montagne d'Asie Mineure.
Sisyphe, fils d'Éole; fourbe célèbre; on en faisait parfois le père d'Ulysse.
Soles, ville de Cilicie.
Sparte, ville de Laconie, où régnait Ménélas.
Sperchios, fleuve de Thessalie.
Strymon, fleuve de Macédoine.
Styx, fleuve des enfers.
Suse, résidence des rois de Perse.
Talthybios, héraut de l'armée d'Agamemnon.
Tantale, père de Pélops.
Tantale, fils de Thyeste ou de Protéas, dont certaines légendes faisaient le premier mari de Clytemnestre.
Taphiens, peuple d'Acarnanie.
Tartare, gouffre où Zeus précipita les Titans.
Télamon, père d'Ajax de Salamine.
Tégée, ville du Péloponèse.
Ténos, une des Cyclades.

Téthys, déesse, fille d'Ouranos, femme d'Océan.
Thèbes, ville de Béotie.
Thèbes, ville d'Égypte.
Thémis, déesse, mère de Prométhée selon Eschyle.
Thémiscyre, ville des Amazones.
Thermodon, fleuve du Pont-Euxin.
Thésée, roi d'Athènes.
Thessalie, contrée de la Grèce septentrionale.
Thestios, père de Léda.
Thétis, déesse, mère d'Achille.
Thronion, ville de Locride.
Tirésias, célèbre devin thébain.
Titans, fils d'Ouranos et de Gæa.
Troie, ville de Priam, en Asie Mineure.
Typhon, monstre fabuleux.
Tyr, ville de Phénicie.
Ulysse, fils de Laërte, roi d'Ithaque; le héros de l'*Odyssée*.
Vestale, prêtresse de Vesta à Rome.
Vulcain, nom latin d'Héphæstos.
Zeus, fils de Kronos; le roi des dieux.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 5

ESCHYLE 9

Notice sur Prométhée enchaîné 9
Prométhée enchaîné 12
Notice sur les Perses 46
Les Perses 49

SOPHOCLE 81

Notice sur Antigone 83
Antigone 85

EURIPIDE 143

Notice sur Iphigénie a Aulis 145
Iphigénie à Aulis 147

Index 201

29207. — Paris, Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.



ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LANGUES VIVANTES (Suite)

Fünftes Sprach- und Lesebuch

avec la collaboration de M. Maresquelle, professeur au lycée de Nancy.

(Classe de 1re), 2e édit. 1 vol. . . . . 3 fr.

Sechstes Sprach- und Lesebuch

Classes de philosophie, mathématiques, Saint-Cyr. 1 vol. . . . 3 fr.

Deutsche Übungen für Quarta

1 vol. in-16, cart. toile. 1 fr. 50

Deutsche Übungen für Tertia

1 vol. in-16, cart. toile . . . . 1 fr. 50

Deutsche Grammatik

2e édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

Extraits des Auteurs allemands

I. Classes de Quatrième et de Troisième

2e édition. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr. 50

II. Classes de Seconde et de Première

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

Ouvrages de M. VESLOT

Agrégé de l'Université, professeur au lycée de Versailles.

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

Lectures anglaises

Pour les classes de Seconde et de Première.

1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

English Grammar

Deuxième édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . 1 fr. 50

Grammaire Espagnole

Par I. GUADALUPE, professeur au Collège Rollin

Troisième édition, revue et augmentée

1 volume in-16, cartonné toile anglaise . . . . 3 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LITTÉRATURE

Ouvrages de M. PETIT DE JULLEVILLE
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

HISTOIRE DE LA *Littérature Française*

Depuis les origines jusqu'à nos jours

Nouvelle édition, augmentée pour la période contemporaine. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 4 fr.

On peut se procurer séparément :

DES ORIGINES A CORNEILLE. *Dix-septième édition.* 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

DE CORNEILLE A NOS JOURS. *Dix-septième édition* revue et mise à jour, par M. Auguste AUDOLLENT, maître de conférences à l'Université de Clermont. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr.

MORCEAUX CHOISIS *des Auteurs français* poètes et prosateurs AVEC NOTES ET NOTICES

1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 5 fr.

Nouvelle édition renfermant environ 400 extraits des principaux écrivains depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours, avec de courtes notices d'histoire littéraire. Cette nouvelle édition, revue et mise à jour par M. A. Audollent, maître de conférences à l'Université de Clermont, a été augmentée d'un choix d'extraits des écrivains contemporains depuis Leconte de Lisle et Flaubert jusqu'à A. Daudet, Pierre Loti, Anatole France, Guy de Maupassant, Paul Bourget et Edmond Rostand.

On vend séparément:

I. MOYEN AGE ET XVI[e] SIÈCLE. — II. XVII[e] SIÈCLE. — III. XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES.

Chaque volume, cart. toile verte, est vendu séparément . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Grecque

Par M. CROISET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

10[e] édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Latine

Par MM. LALLIER, maître de conférences, et LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

9[e] édition. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . . 2 fr.

PREMIÈRES LEÇONS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Littérature grecque, littérature latine, littérature française, par MM. CROISET, LALLIER et PETIT DE JULLEVILLE.

8[e] édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LITTÉRATURE

Ouvrages de

MM. E. BAUER et DE SAINT-ÉTIENNE

Professeurs à l'École alsacienne.

Récitations et Lectures Enfantines

à l'usage des classes élémentaires des lycées et collèges

1 vol. in-16, avec figures, cartonné toile (*Troisième édition*). 1 fr. 25

Premières Lectures Littéraires

1 vol. in-16, cartonné toile (*Seizième édition*) . . . . 1 fr. 50

Nouvelles Lectures Littéraires

Avec notes et notices, et Préface par M. Petit de Julleville

1 vol. in-16, cartonné toile (*Dixième édition.*) . . 2 fr. 50

DIVERS

BRUNOT, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Précis de Grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 4e édition. 1 vol. in-18, cart. toile verte. . . . . . 6 fr

CAUSSADE (De), Conservateur à la Bibliothèque Mazarine.

Notions de Rhétorique et étude des genres littéraires. 10e édit. 1 vol. in-18, toile anglaise . . . . . 2 fr. 50

LE GOFFIC (Charles) et **THIEULIN (Édouard)**, professeurs agrégés de l'Université.

Nouveau traité de versification française, à l'usage des lycées et des collèges. 5e édition, revue. 1 vol. cart. toile. 1 fr. 50

LIARD, vice-recteur de l'Académie de Paris.

Logique, 8e édition. 1 vol., cartonné toile . . . . 2 fr.

MORILLOT (Paul), professeur à la Faculté de Grenoble.

Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. *Lectures et Esquisses.* 1 vol. in-16. . . . . 5 fr.

CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon

Précis d'orthographe et de grammaire phonétiques pour l'enseignement du français à l'étranger. 1 vol. in-18. 1 fr.

HANNEQUIN, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Introduction à l'étude de la psychologie . 1 fr. 50

HISTOIRE

Cahiers d'Histoire

à l'usage des Élèves de l'Enseignement secondaire

PAR E. SIEURIN

Classe de 6e. *L'Antiquité* . . . . 1 fr. 50
Classe de 5e. *Le Moyen Age* . . . . 1 fr. 50
Classe de 4e. *Les Temps modernes* . . . . 1 fr. 50
Classe de 3e. *L'Époque contemporaine* . . . . 1 fr. 50

Nouveau Cours d'Histoire

PAR L.-G. GOURRAIGNE (1)

Professeur au lycée Janson-de-Sailly
et à l'École normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud.

Le moyen âge et le commencement des temps modernes (*Classes de Cinquième A et B.*) 1 volume in-16, avec nombreuses figures, cart. toile . . . . 3 fr.

Les Temps modernes (*Classes de Quatrième A et B*). 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cart. toile . . . . . 3 fr.

L'Époque contemporaine (*Classes de Troisième A et B.*) 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 3 fr.

Histoire moderne (*Classes de Seconde*), (pour paraître en 1910).

Histoire moderne. (*Classes de Première A, B, C, D*). 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cart. toile . . . . . 5 fr.

Histoire contemporaine de 1815 à 1889 (*Classes de Philosophie A et de Mathématiques A*). 1 vol. in-16, cart. toile. 5 fr.

Cartes d'Étude

Pour servir à l'enseignement de l'Histoire
(Antiquité, moyen âge, temps modernes et contemporains)

PAR E. SIEURIN

Atlas in-4 de 122 cartes et cartons, cart. 4e édition . . . . 2 fr. 50

(1) V. page 11. — Cours de Saint-Cyr.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Nouvelle édition entièrement refondue

Cartes d'Étude

POUR SERVIR A L'ENSEIGNEMENT

DE LA

Géographie et de l'Histoire

I. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Classe de Sixième. — **I. Antiquité. II. Géographie générale Amérique, Australie.** 11e édition, avec 7 cartes refaites. 1 fr. 80

Classe de Cinquième. — **I. Asie, Insulinde. Afrique. II. Moyen âge.** 11e édition, augmentée de 9 cartes historiques . . . 1 fr. 80

Classe de Quatrième. — **I. Tem[illegible]ernes. II. Europe.** 10e édition, avec 11 cartes refaites . . . [illegible] . . . . 1 fr. 80

Classe de Troisième. — **I. Époque [illegible]poraine. II. France et Colonies.** 13e édition, avec 12 carte[illegible] . . . . . 2 fr. »

Classe de Seconde. — **I. Géographie g[illegible]ale. II. Histoire ancienne (Orient et Grèce) et Histoire m[illegible]rne (jusqu'en 1715).** 3e édition, augmentée de 15 cartes histori[illegible]s . 2 fr. »

Classe de Première. — **I. Histoire ancienne (R[illegible]) et Histoire moderne (1715-1815). II. France et Co[illegible]es.** 13e édition, avec 12 cartes refaites . . . . [illegible]fr. »

Classes de Philosophie et de Mathématiques. — **I. His[illegible]re contemporaine depuis 1815. II. Les principales pu[illegible]sances du monde.** 2e édition, entièrement refondue, augmentée de 9 cartes historiques. . . . . 2 fr. »

Histoire de la Civilisation

PAR CH. SEIGNOBOS

VOLUMES IN-16, CARTONNÉS TOILE MARRON, AVEC FIGURES

Histoire de la civilisation ancienne (Orient, Grèce, Rome). 5e édition . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes. 5e édition. . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation contemporaine. 5e édition. 3 fr. »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

COURS COMPLET
DE GÉOGRAPHIE

Conforme aux programmes du 31 mai 1902

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. MARCEL DUBOIS

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris,
Maître de conférences à l'École normale de jeunes filles de Sèvres.

9 volumes in-8°, cartonnés toile anglaise grise.

PREMIER CYCLE

Divisions A et B.

Géographie générale. — [illegible]**ue, Australasie,** avec cartes et croquis, avec la collabor[illegible] Aug. Bernard, Docteur ès lettres, professeur de Fac[illegible] *de Sixième.)* . . . 2 fr. 50

Afrique — Asie [illegible] avec cartes et croquis, avec la collaboration d[illegible] aître de conférences à l'Université de Paris, et [illegible] Guy, gouverneur du Sénégal. 4e édition enti[illegible] refondue. *(Classe de Cinquième.)*. . 2 fr. 50

Europ[illegible] la collaboration de MM. Durandin et Malet, professeurs agr[illegible] histoire et de géographie. 5e édition entièrement refondue. [illegible] *de Quatrième.)*. 3 fr.

[illegible]**graphie de la France et de ses Colonies.** — 3e édition entièrement refondue. *(Classe de Troisième)* . . . . . 2 fr. 50

DEUXIÈME CYCLE

Sections A. B. C. D.

Géographie générale. Avec cartes et croquis, 2e édition. *(Classe de Seconde.)*. 4 fr.

Géographie de la France et de ses Colonies. — *Cours supérieur,* avec figures et cartes, 6e édition. *(Classe de Première).* 4 fr.

Les Principales Puissances du Monde avec la collaboration de M. J.-G. Kergomard, 3e édition *(Classes de Philosophie et de Mathématiques)* . . . . 4 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Cours d'Histoire et de Géographie

PAR

E. SIEURIN

Professeur au collège de Melun.

Classes préparatoires
2ᵉ *édition.* 1 volume in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2 fr. 50
Classe de Huitième
2ᵉ *édition.* 1 vol. in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2 fr. 50
Classe de Septième
2ᵉ *édition.* 1 vol. in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2 fr. 50

Cahiers Sieurin

à l'usage des élèves de l'Enseignement secondaire

I. — Classe de 6ᵉ. *Géographie générale, Amérique, Australasie* (3ᵉ édition) . . . . 0 fr. 60
II. — Classe de 5ᵉ *Asie, Insulinde, Afrique* (2ᵉ édition). 0 fr. 60
III. — Classe de 4ᵉ. *Europe* (2ᵉ édition) . . . . 0 fr. 75
IV. — Classes de 3ᵉ et de 1ʳᵉ. *France et Colonies* (2ᵉ édition) . . . . 0 fr. 75
V. — Classes de Philosophie et de Mathématiques. *Les principales Puissances du monde*. . . . . 0 fr. 75

ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR

Cours d'Histoire contemporaine

Rédigé conformément au programme du 17 juillet 1908

PAR

L.-G. GOU[illegible]RAIGNE

Professeur agrégé d'Histoire et de [illegible]raphie au lycée Janson-de-Sailly et à l'École [illegible]iale.

1 vol. in-8, cart. . . . . 10 fr.

ÉCOLES NORMALES PR[illegible]AIRES

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'enseignement de la géographie

(LES CINQ PARTIES DU MONDE)

Par MM. Marcel DUBOIS et E. SIEURIN

1 atlas in-4ᵒ, de 140 cartes et 415 cartons, relié toile. . . . 6 fr. [illegible]

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PHYSIQUE

Ier Cycle. — CLASSES DE SCIENCES

Notions élémentaires de Physique

Rédigées conformément au plan d'études du 31 mai 1902

PAR

J. FAIVRE-DUPAIGRE — Inspecteur gén. de l'Instruction publique, Anc. professeur au Lycée Saint-Louis

E. CARIMEY — Professeur de Physique au Lycée Saint-Louis

Classe de Quatrième B. 1 vol. in-16 avec 152 figures. . . . **2 fr.**
Classe de Troisième B. 1 vol. in-16 avec 242 figures . . . **2 fr. 50**

IIe Cycle. — CLASSES DE SCIENCES

Nouveau Cours de Physique élémentaire

Rédigé conformément au plan d'études du 31 mai 1902

SOUS LA DIRECTION DE

E. FERNET

Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique.

PAR

J. FAIVRE-DUPAIGRE et E. CARIMEY

I. (**Classe de Seconde C, D.**) 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 250 fig., cart. toile souple . . . . **3 fr.**
II. (**Classe de Première C, D.**) 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 391 fig., cart. toile souple. . . . . **4 fr.**
III. (**Classe de Mathématiques**). 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 321 fig., cart. toile souple. . . . . **4 fr.**

CLASSES [illegible]E LETTRES

Cours éléme[illegible]aire de Physique

Rédigé conforme[illegible] [illegible]an d'études du 31 mai 1902

[illegible] LA DIRECTION DE

E. FERNET

PAR

J. FAIVRE-DUPAIGRE et E. CARIMEY

I. (**Classe de Seconde A, B**) 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 158 fig., cart. toile souple . . . . **2 fr. 50**
II. (**Classe de Première A, B.**) 1 vol. in-16, avec 214 fig. cart. toile souple . . . . **2 fr. 50**
[illegible]. (**Classe de Philosophie.**) 2e *édition entièrement refondue.* 1 vol. in-16, avec 253 figures, cart. toile souple . . . . **4 fr.**

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PHYSIQUE

Traité de Physique élémentaire, de Ch. Drion et E. Fernet. 14ᵉ *édition*, par E. Fernet, avec la collaboration de J. Faivre-Dupaigre. 1 vol. avec 665 fig. 8 fr. Cartonné . . . . 9 fr.

Cours de Physique pour la classe de Mathématiques spéciales. 5ᵉ *édition (entièrement nouvelle)*, par E. Fernet et J. Faivre-Dupaigre. 1 vol. grand in-8, avec 758 fig. . » »

GÉOMÉTRIE

Ouvrages de MM.

Ch. VACQUANT
Ancien Inspecteur général de l'Instruction publique.

A. MACÉ DE LÉPINAY
Professeur de mathématiques spéciales au lycée Henri IV.

Programmes du 27 juillet 1905

Classes de Sciences

Premiers éléments de Géométrie (Premier Cycle), (5ᵉ *B*, 4ᵉ *B* et 3ᵉ *B*) 3ᵉ édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr. 50

Éléments de Géométrie (Second Cycle), (*Seconde et Première C et D, Mathématiques*). 17ᵉ édition. Un vol. in-16, cart. toile. . 5 fr. 25

Classes de Lettres

Premières notions de Géométrie élémentaire.

1ʳᵉ Partie (Premier Cycle), (4ᵉ *A* et 3ᵉ *A*). 16ᵉ édition. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr.

2ᵉ Partie (Second Cycle) (*Seconde et Première A et B*). 17ᵉ édition. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 1 fr. 50

Les 1ʳᵉ et 2ᵉ parties réunies sont vendues en un seul volume, in-16, cartonné toile anglaise . . . . 3 fr. 25

Cours de Géométrie élémentaire, à l'usage des élèves de mathématiques élémentaires, avec des compléments destinés aux candidats à l'École Normale et à l'École Polytechnique. 8ᵉ édition 1 volume avec 1050 figures. . . . . 10 fr.
Cartonné. . . . . 11 fr.

TRIGONOMÉTRIE

Ouvrages des mêmes auteurs

Cours de Trigonométrie. Nouvelle édition entièrement refondue et conforme aux derniers programmes.

1ʳᵉ partie (Première C et D et Mathématiques). 1 vol. in-8ᵒ, broché . . . . 3 fr. »

2ᵉ partie (Compléments destinés aux élèves de Mathématiques spéciales). 1 vol. in-8ᵒ, broché . . . . 2 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

SCIENCES NATURELLES

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE

(*Zoologie, Botanique, Géologie et Paléontologie*)

Rédigé conformément aux programmes du 31 mai 1902

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-L. BOUVIER
Professeur au Muséum d'histoire naturelle, Membre de l'Institut.

H. LECOMTE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle

8 volumes in-16, cartonnés toile anglaise et illustrés de très nombreuses figures

PREMIER CYCLE

Notions de Zoologie (6ᵉ A et B), 2ᵉ *édit.*, par E.-L. Bouvier. 2 fr. 50

Notions de Botanique (5ᵉ A et B), 2ᵉ *édit.*, par H. Lecomte. 2 fr. 75

Notions de Géologie (5ᵉ B et 4ᵉ A), 2ᵉ *édit.*, par M. Boule. 1 fr. 75

Notions de Biologie, d'Anatomie et de Physiologie appliquées à l'homme (3ᵉ B), par E.-L. Bouvier . . . . 2 fr. 50

SECOND CYCLE

Conférences de Géologie (seconde A, B, C, D). 3ᵉ *édition*, par M. Boule . . . . 2 fr. 50

Éléments d'Anatomie et de Physiologie végétales (Philosophie et Mathémathiques A et B), par H. Lecomte . . . . 2 fr. 50

Éléments d'Anatomie et de Physiologie animales (Philosophie et Mathématiques A et B), par E.-L. Bouvier . . . . 4 fr.

Conférences de Paléontologie. (Philosophie A et B et Mathématiques A et B). 2ᵉ *édition*, par Boule . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CHIMIE

Traité élémentaire de Chimie, par M. TROOST, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Paris, avec la collaboration de Ed. PECHARD, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Paris.

15e *édition, entièrement refondue et corrigée.* 1 vol. in-8, avec 548 figures dans le texte. Broché, 8 fr. — Cartonné toile. . . . . 9 fr.

Cet ouvrage diffère très notablement des éditions précédentes. Les auteurs, s'inspirant des idées nouvelles introduites dans l'enseignement, ont supprimé un grand nombre d'expériences historiques et de préparations surannées qui encombraient l'enseignement. Ces suppressions leur ont permis de donner plus d'importance à la partie industrielle, si intimement liée au développement de la chimie, et d'exposer avec plus de précision les théories modernes dont l'utilité pédagogique est incontestable.

Précis de Chimie, par MM. TROOST et PÉCHARD.

39e *édition, conforme aux nouveaux programmes.* 1 vol. in-18, avec 306 figures, cartonné. . . . . 3 fr. 50

Pour répondre à la division des études en deux cycles, deux caractères ont été adoptés. Les parties imprimées en gros caractères correspondent au premier cycle, celles en petits caractères, au second cycle.

MÉMENTOS

à l'usage des Candidats aux Baccalauréats de l'Enseignement classique et moderne et aux Écoles du Gouvernement.

Vient de paraître :

Mémento de Chimie, par M. A. Dybowski, professeur au lycée Louis-le-Grand. 8e *édition.* 1 vol. in-12 . . . 3 fr.

Questions de Physique. Énoncés et Solutions, par R. C. zo, docteur ès sciences. 3e *édition.* 1 vol. in-12. 2 fr.

Mémento d'Histoire naturelle, par M. Marage, docteur ès sciences. 1 vol. in-12, avec 102 fig. . . . . . 2 fr.

Conseils pour la Composition française, la version, le thème et les épreuves orales, par A. Keller. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr.

Résumé du Cours de Philosophie sous forme de plans, par A. Keller. 1 vol. in-12 . . . . 2 fr.

Histoire de la Philosophie, par A. Keller. 1 vol. 1 fr.

DIVERS

LAPPARENT (A. de), membre de l'Institut.

Abrégé de Géologie. 6ᵉ édition entièrement refondue. 1 vol. in-16, avec 163 figures, et une carte géologique de la France. . . . . 4 fr.

Traité de Géologie. 5ᵉ édition entièrement refondue et considérablement augmentée. 3 vol. gr. in-8ᵉ contenant XVI-2016 pages, avec 883 figures . . . . 38 fr.

Précis de Minéralogie. 5ᵉ édition. 1 vol. in-18, avec 335 figures et 1 planche, cartonné toile. . . . . 5 fr.

Leçons de Géographie physique. 3ᵉ édition, 1 vol. grand in-8, avec 205 fig. et 1 planche en couleurs. 12 fr.

MAUDUIT, ancien professeur au lycée Saint-Louis.

Précis d'Arithmétique. 8ᵉ éd. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 40

NEVEU (Henri), agrégé de l'Université.

Cours d'Algèbre, à l'usage des classes de Mathématiques. 3ᵉ édit. entièrement refondue. 1 vol. in-8 . . . . 9 fr.

ROUBAUDI, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

Cours de Géométrie descriptive. *Nouvelle édition, conforme aux programmes du 27 juillet* 1905.

Fasc. I. *Classe de Première C* et *D*, 5ᵉ édition, avec 165 fig. . . . . 2 fr. 50

Fasc. II. *Classe de Mathématiques A* et *B*, 4ᵉ édition, avec 214 fig. . . . . 3 fr.

Les 2 fascicules réunis en un seul volume . . . . 5 fr.

DESSIN

Traité pratique de Composition décorative

à l'usage des Jeunes Gens

RÉPONDANT AUX NOUVEAUX PROGRAMMES DU DESSIN ET DU MODELAGE DES ÉCOLES NORMALES D'INSTITUTEURS, DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES D'OUVRIERS D'ART

Par M. FRECHON

Professeur à l'École primaire supérieure de Melun.

1 volume in-4°, cartonné toile. . . . . 3 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DROIT USUEL

Cours élémentaire de Droit usuel

Par T. VAQUETTE

Docteur en droit

Deuxième Édition. 1 vol in-16, cartonné toile . . . . . . 2 fr. 50

GYMNASTIQUE

Manuel de Gymnastique

rationnelle et pratique. (Méthode Suédoise)

PAR

SOLEIROL de SERVES
Médecin gymnaste

Madame LE ROUX
Professeur de gymnastique au Lycée de Versailles

2e édition revue. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile anglaise . . . . 2 fr.

CERTIFICAT D'ÉTUDES

PHYSIQUES, CHIMIQUES ET NATURELLES (P.C.N.)

Cours élémentaire de Zoologie

Par Rémy PERRIER

Chargé de cours à la Faculté des sciences de Paris.

4e *édition*, revue. 1 vol. avec 721 figures, relié toile. **10 fr.**

Zoologie pratique, basée sur la dissection des animaux les plus répandus, par L. Jammes, maître de conférences à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. in-8° de 560 p. avec 517 figures dans le texte. . . . . **18 fr.**

Traité des Manipulations de Physique, par B.-C. Damien, professeur, et R. Paillot, chef des travaux pratiques à la Faculté de Lille. 1 vol. in-8° avec 246 figures. **7 fr.**

Éléments de Botanique, par Ph. Van Tieghem, de l'Institut, professeur au Muséum. 4e *édition*, revue et augmentée. 2 vol. in-16 de 1170 p. avec 580 fig., cartonnés. **12 fr.**

Éléments de Chimie organique et de Chimie biologique, par W. Œchsner de Coninck, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier. 1 vol. in-16. . **2 fr.**

Éléments de Chimie des métaux, par W. Œchsner de Coninck. 1 vol. in-16. . . . . **2 fr.**

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

Programmes du 26 Juillet 1909.

COURS de PHYSIQUE & de CHIMIE

Par **P. MÉTRAL**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École primaire supérieure Colbert, Paris.

JEUNES GENS

1re ANNÉE. 1 vol. in-16, avec fig., cart toile . . . . . 2 fr. 50
2e ANNÉE. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures . . . . . » »
3e ANNÉE. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures. . . . . » »
Cours de physique (1re, 2e, 3e années), 1 vol. in-16 . . » »
Cours de chimie (1re, 2e, 3e années), 1 vol. in-16 . . » »

JEUNES FILLES

1re ANNÉE. 1 vol. in-16. avec fig., cart. toile. . . . . . 2 fr. 50
2e ANNÉE. 1 vol in-16, avec nombreuses figures. . . . . » »
3e ANNÉE. 1 vol. in 16, avec nombreuses figures . . . . . » »
Cours de physique (1re, 2e 3e années). 1 vol. in-16 . . » »
Cours de chimie (1re, 2e, 3e années). 1 vol. in-16.

COURS D'ARITHMÉTIQUE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Par **M. H. NEVEU**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École Lavoisier.

5e *édition*, 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS D'ALGÈBRE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Suivi de NOTIONS DE TRIGONOMÉTRIE

Par **M. H. NEVEU**

4e *édition*, 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS DE GÉOMÉTRIE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Par MM. **H. NEVEU** et **BELLENGER**

1re année. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.
2e année. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr. 50
3e année, 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . » »

COURS DE COMPTABILITÉ

PAR **Gabriel FAURE**

Professeur à l'École des Hautes Études commerciales et à l'École commerciale

3e *édition*. 1 volume in-16, cart. toile . . . . 3 fr.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

Programmes du 26 Juillet 1909

COURS D'HISTOIRE

Par **E. SIEURIN** et **C. CHABERT**
Professeurs à l'École primaire supérieure de Melun.

1re année. Histoire de France depuis le début du XVIe siècle jusqu'en 1789 7e *édit* 1 vol. avec 171 gravures, cart. toile. 2 fr.
2e année. Histoire de France de 1789 à la fin du XIXe siècle. 6e *édit.* 1 vol. avec 132 gravures, cart. toile. . . . . 2 fr.
3e année. Le monde au XIXe siècle. 1 vol. avec nombreuses figures » »

COURS DE GÉOGRAPHIE

Par

Marcel DUBOIS
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

E. SIEURIN,
Professeur au Collège de Melun.

1re année. — **Principaux aspects du globe. La France.** 1 vol. avec 221 figures. . . . . 2 fr. 25
2e année. — **L'Europe (moins la France).** 1 vol.
3e année. — **Le Monde (moins l'Europe). Le rôle de la France dans le Monde.** 1 vol.

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'Enseignement de la Géographie et de l'Histoire

Par MM. **Marcel DUBOIS** et **E. SIEURIN**

1re année. — I. — **Temps modernes. — II. La France** 2 fr. 25
2e année. — I. — **Époque contemporaine**
II. — **L'Europe (moins la France)** . . 2 fr. 25
3e année. — I. — **Le Monde au XIXe siècle.**
II. — **Le Monde (moins l'Europe).** . . 2 fr. 25

CAHIERS SIEURIN

1re année. — **Géographie générale. La France.** . . 0 fr. 75
2e année. — **L'Europe (moins la France)** . . . . . 0 fr. 75
3e année. — **Le Monde (moins l'Europe).** . . . . . 0 fr. 75

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

Programmes du 26 Juillet 1909

COURS D'HISTOIRE NATURELLE

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum

Ch. GRAVIER
Assistant au Muséum

H. LECOMTE
Professeur au Muséum

1re année. 3e *édition.* 1 vol., avec 363 figures. . . . . . . 2 fr. 25
2e année. 1 vol. avec 476 figures et 7 planches hors texte en couleurs. 3 fr.
3e année. 1 volume avec nombreuses figures. . . . . . . » »

LECTURES MÉTHODIQUES ALLEMANDES

PAR **MM. CLARAC et WINTZWEILLER**
Agrégés de l'Université.

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

TEXTES FRANÇAIS

Lectures et Explications

A L'USAGE DES Ire, 2e ET 3e ANNÉES

Avec Introduction, Notes et Commentaires

Par Ch. WEVER
Ancien professeur d'École primaire supérieure, Professeur au Collège de Melun.

2e *édition.* 1 vol. in-16 de 460 pages, cartonné toile. . . . . . 3 fr.

COURS D'INSTRUCTION CIVIQUE

Par **Albert MÉTIN**
Professeur aux Ecoles primaires supérieures de Paris.

3e *édition revue.* 1 volume in-16 avec figures, cartonné toile. 1 fr. 50

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE et de DROIT USUEL

Par **Albert MÉTIN**

2e *édition, revue et mise au courant.* 1 vol. in-16, cartonné toile. 2 fr

des origines à ...

par **E. SIEURIN** et **C. CHABERT**
Professeurs d'Histoire à l'École primaire supérieure de Melun.
3e édition. 1 volume in-16. . . . . 2 fr. 50

GEOGRAPHIE de la FRANCE et des CINQ PARTIES du MONDE

Par **E. SIEURIN**
5e édition. 1 volume in-16 avec 149 cartes dans le texte. 2 fr. 50

COLLECTION LANTOINE

Extraits des Classiques Grecs et Latins

TRADUITS EN FRANÇAIS

Cette collection, qui s'adapte de tout point au nouveau plan d'études de l'Enseignement secondaire, est destinée aux élèves des classes de Troisième, de Seconde et de Première; elle sera particulièrement utile, dans les sections : **Latin-Grec, Latin-Langues vivantes, Latin-Sciences,** aux candidats à la première partie du Baccalauréat, qui n'ont pas le temps de lire, dans le texte, tous les auteurs du programme.

Plutarque. *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. Lemercier.
Hérodote (Extraits), par M. Corréard.
Plutarque. *Vies des Romains illustres* (Choix), par M. Lemercier.
Virgile (Analyse et Extraits), par M. H. Lantoine.
Xénophon (Analyse et Extraits), par M. Victor Glachant.
Eschyle, Sophocle, Euripide (Extraits), par M. Puech.
Plaute, Térence (Extraits choisis), par M. Audollent.
Eschyle, Sophocle, Euripide (Pièces choisies), par M. Puech, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.
Aristophane. Pièces choisies par M. Ferté.
Sénèque. Extraits par M. Legrand.
Cicéron. Traités. Discours. Lettres, par M. H. Lantoine.
César, Salluste, Tite-Live, Tacite (Extraits), par M. H. Lantoine

Chaque volume est vendu cartonné toile anglaise. 2 fr.

... Hautes Études commerciales et à l'École commerciale

NEUVIÈME ÉDITION

1 volume petit in-8, cartonné toile anglaise. . . . 4 fr.

ENSEIGNEMENT DU DESSIN (JEUNES FILLES)

Viennent de paraître :

Cours élémentaire de Composition décorative

Répondant aux programmes des Cours supérieurs et complémentaires des Écoles primaires et des Écoles annexes, — des Classes élémentaires des Collèges et des Lycées de Jeunes filles, — de la première année des Écoles primaires supérieures du Certificat d'études primaires.

Par H. FRECHON

Professeur à l'École primaire supérieure de Melun.

1 cahier in-4 de 56 pages. . . . . 1 fr.

Traité pratique de Composition décorative

à l'usage des Jeunes Filles

RÉPONDANT AUX PROGRAMMES DES COURS COMPLÉMENTAIRES, DES ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES ET PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES NORMALES

Par H. FRECHON

1 volume in-4° avec planches, cartonné . . . . 3 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

HISTOIRE

Histoire de la Civilisation

PAR CH. SEIGNOBOS

Docteur ès lettres, Maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

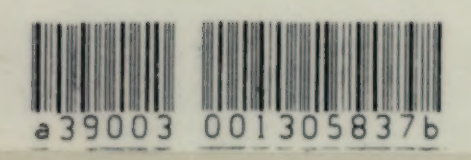
VOLUMES IN-16, CARTONNÉS TOILE VERTE, AVEC FIGURES

Histoire de la civilisation. — *Histoire ancienne de l'Orient. — Histoire des Grecs. — Histoire des Romains. — Le Moyen âge jusqu'à Charlemagne.* 9° édition avec 105 figures. . . . . . **3 fr. 50**

Histoire de la civilisation. — *Moyen âge depuis Charlemagne. — Renaissance et temps modernes. — Période contemporaine.* 8° édition avec 72 figures . . . . **5 fr. »**

La Bibliothèque
The Libr
Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance
Libraries
University of Ottawa
Date Due
OCT 03 1995
OCT 17 1995
NOV 07 1995

CE



CE PA 3828
.F7P8 1910 V002
COO PUECH, AIME. ESCHYLE - SO
ACC# 1183219